NOVA ET VETERA

REVUE TRIMESTRIELLE

† Charles Journet *Entretiens sur le Saint-Esprit* 83
Les sept dons du Saint-Esprit 131
Deux écrits canadiens de Jacques Maritain 152
Georges Cottier O. P. *L'interaction de la théologie et de l'amour* 157

Le ANNÉE – No 2 – AVRIL – JUIN 1975

Le jour de Pâques,
le cardinal Journet
a confié à Mgr Mamie
son testament :

Fribourg, Pâques 1975
Hôpital cantonal

Voici mon testament

Il m'a envahi de son Amour

– et de son amour pour son Eglise.

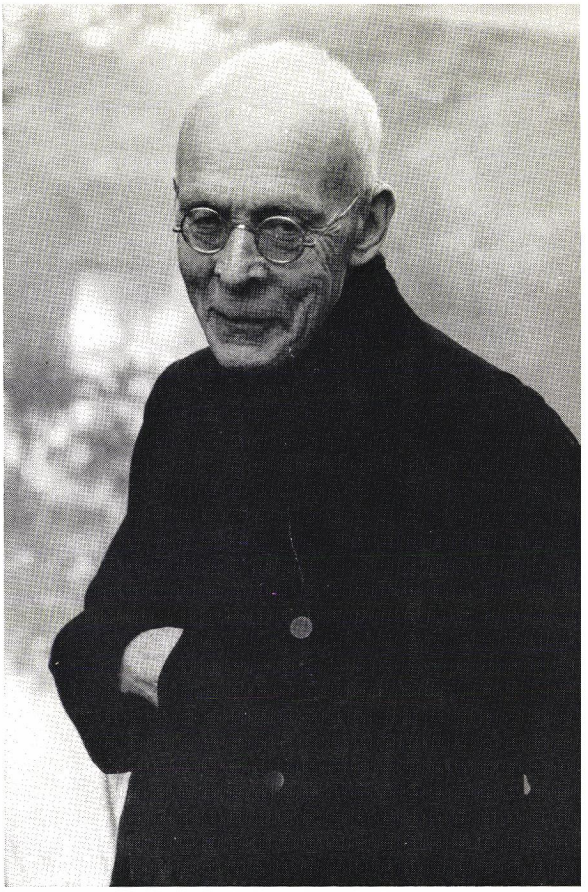
Par elle, il m'a tout donné.

– Il n'a pas permis que je perde jamais la foi de mon Baptême, il y a 84 ans, au Sacré-Cœur de Genève

– il m'attendait pour me laver dans le Sang de son Eucharistie.

Il est venu au-devant de moi par les plus extraordinaires et les plus bouleversantes des amitiés.

Al nome di Gesu Cristo
e di Maria dolce.



POUR QUE DEMEURE PARMI NOUS
MIEUX QUE LE SIMPLE SOUVENIR :
LE SILLAGE DE LUMIÈRE
QUE NOUS A LAISSÉ NOTRE MAÎTRE
LE CARDINAL CHARLES JOURNET

La maladie du Cardinal Journet fut rapide. Mais la mort ne l'a pas surpris. Il avait pressenti puis compris que Dieu allait l'appeler et, dans l'abandon à Sa volonté, il était comme poussé par l'immense désir de la vision face à face. Jusqu'au dernier moment cependant, alors qu'à l'hôpital les hémorragies qui allaient l'emporter s'aggravaient, il a travaillé pour *Nova et Vetera* et il fut pacifié quand il put envoyer à l'imprimerie ce qui constitue l'essentiel de ce numéro.

Il y a un an et demi environ, à brûle-pourpoint et d'une manière très claire et très ferme, il m'avait dit: «quand je ne serai plus là, il faudra continuer avec *Nova*». C'est ce qu'avec l'aide de Dieu et sachant que je puis compter sur de nombreux appuis, je vais m'efforcer de faire. Mgr Mamie, son exécuteur testamentaire, me l'a demandé expressément. Qui ne mesure ce qu'a d'écrasant d'hériter d'une telle charge, à cause même de l'envergure exceptionnelle de la personnalité intellectuelle et spirituelle du Cardinal Journet? A son école nous travaillerons dans la modestie et la fidélité. Fidélité à son exemple, à son message et à son attention aux grands problèmes de ce temps. Fidélité qui voudrait encore plus être l'écho de celle qui l'animait: à la pensée de l'Eglise et de son Magistère, à cause du «pouvoir divin confié à Pierre et à ses successeurs», – fidélité aussi à la doctrine de saint Thomas.

D'ailleurs le Cardinal Journet ne quitte pas *Nova et Vetera*. Nous pensons publier des textes encore inédits, d'ordre théologique et d'ordre spirituel. Un prochain numéro essayera de donner une vue de la richesse et de la fécondité d'une œuvre qui est considérable en volume comme en qualité.

Si notre tristesse est grande, nous demeurons dans la paix, à cause de la lumière que notre père et maître très aimé nous laisse. Et il n'est sans doute pas téméraire de penser que de sa «Patrie de toujours», à laquelle il a tant aspiré, il nous tend la main.

GEORGES M.-M. COTTIER, O.P.

ENTRETIENS SUR LE SAINT-ESPRIT

Le Cardinal Journet avait l'intention de rédiger, à partir d'un texte enregistré, la retraite qu'il avait prêchée au Cénacle à Genève du 29 août au 1er septembre 1974. Il avait d'abord écrit les deux dernières instructions sur *les sèpt dons du Saint-Esprit* (le manuscrit envoyé à l'impression porte la date du 15 janvier 1975). Il avait corrigé les épreuves en apportant quelques adjonctions au texte. Il a terminé la rédaction des trois premières instructions, qu'il a eu hâte de faire porter à l'imprimerie, alors qu'il était déjà à l'hôpital, gravement malade. Une note précise la nature de cet écrit: «Sans perdre entièrement leur première forme ces entretiens ont été revus, comme ceux traitant du *Mystère de l'Incarnation* (ronéographie, 1970), de *La Rédemption, drame de l'amour de Dieu* (*Nova et Vetera*, 1973, nos 1 et 2), du *Mystère de la sacramentalité* (1974, no 3), et *De l'Espérance* (inachevé, 1970, no 3).»

Enfin, il avait relu, sans pouvoir les récrire, les instructions 4 à 6, ainsi que deux annexes, l'une sur *Le dernier âge du monde*, l'autre *Sur les charismes*.

Nous publions donc l'ensemble, textes rédigés et textes relus, qui constitue un petit traité à la fois spirituel et théologique sur *L'Esprit-Saint*.

G. C.

Entretiens sur le Saint-Esprit

I. LES NOMS DES TROIS PERSONNES DIVINES

1. Le Dieu unique qu'adorait Abraham était déjà, avant même de s'être révélé comme tel, le Dieu unique en trois personnes. – 2. L'unique essence divine et la trinité des personnes. – 3. Images et vestiges de la Trinité dans le sein même de l'univers. – 4. Le Père, le Fils, l'Esprit.

Il est impossible de parler d'une personne divine sans parler des deux autres. Elles sont cependant distinctes entre elles. Ces entretiens seront néanmoins centrés sur l'Esprit saint. Je préfère écrire Esprit saint que Saint-Esprit qui pourrait donner l'impression d'une réalité composée, alors qu'il est infiniment simple. Il y a ainsi un mot pour désigner le Père, un mot pour désigner le Fils, un mot pour désigner l'Esprit, ce qui n'empêche aucunement de faire le signe de croix: Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

1. L'Esprit saint est en Dieu un nom de *personne*. Une personne, c'est un sujet qui, étant *spirituel* – peut *penser* et *aimer*. Il y a une infinité de sujets, doués de propriétés diverses, dans le monde minéral, végétal, animal. Aucun n'est une personne; on ne dira jamais d'un animal qu'il est une personne, sauf dans les Fables de La Fontaine, où l'humanité est critiquée à travers les animaux de la création. L'homme seul, en raison de son âme spirituelle, franchit le seuil de la personnalité. Il n'est pas une structure anonyme, un simple rouage de l'univers, il entre dans la création inconsciente comme un personnage dans un drame. Les purs esprits, anges fidèles ou anges rebelles, sont aussi des personnes.

Et Dieu? Il *est*, il est *intelligence*, il est *amour* et tout cela au suprême degré. Il est donc personne souverainement. Mais il n'a pas été révélé dès le principe tout ce que va contenir de richesses et de mystère la notion de personne, quand elle est transportée à l'intérieur de la divinité. Prenons, par exemple, le nom de Père, donné par l'Ecriture à la première des trois personnes divines. Dans l'Ancien Testament, Dieu se révèle comme Père par rapport à l'univers auquel il donne l'existence et la vie, et par rapport au peuple qu'il se choisit; mais ce qu'est le Père par rapport à son Fils unique qu'il engendre dans le sein même de la divinité, reste encore totalement irrévélé et caché. Les Pères de l'Eglise, et avec eux saint Thomas, pensaient que le mystère de la Trinité avait pu être révélé dès l'Ancien Testament aux «majores», aux chefs spirituels, tout en demeurant voilé au peuple

incapable de s'élever jusque-là. Abraham aurait reconnu la Trinité dans l'extraordinaire apparition du chêne de Mambré (Gen. 18). En fait, son acte de foi, absolument authentique et profond, s'adressait à tout ce que Dieu est en lui-même, et contenait, mais sans qu'il puisse le savoir, tout le mystère de la Trinité, qui ne serait révélé qu'avec la venue de Jésus, c'est-à-dire dix-huit siècles plus tard. Quand Abraham s'incline sous la parole de Dieu, quand il quitte son pays, sa famille et la maison de son père, quand il se prosterne le front dans la poussière devant la Majesté divine, Abraham croyait, mais à l'obscur et implicitement, tout le mystère de Dieu. Et c'est la promesse faite à Abraham que chantera la Vierge du Magnificat (Luc, 1,55).

2. En considérant les œuvres visibles de Dieu, nous dit saint Paul, notre intelligence peut s'élever jusqu'à la connaissance de ses perfections invisibles (Rom. 1,20). Les perfections créées, en effet, sont contenues éminemment dans le Créateur. Ou bien il s'agit de perfections *relatives*, dont la notion-même implique une imperfection; alors elles ne sauraient être portées en Dieu, elles ne sont en lui que *causalement:* ainsi l'être minéral, la vie végétale, la vie animale. Ou bien il s'agit de perfections *absolues*, dont la notion n'implique aucune imperfection: ainsi les notions d'être, d'unité, de vérité, de bonté, de beauté, et les notions qui s'y réfèrent d'intelligence, d'amour, et alors ces notions qu'on appelle des transcendantaux pourront être portées à l'intérieur même de la divinité: l'être, l'existence, l'unité, la vérité, la bonté, la beauté sont en Dieu, et cela d'une manière suprême.

Seulement il arrive ceci: ces perfections-là, à l'intérieur de la divinité, *fusionnent* entre elles, en sorte qu'il n'y a plus qu'une Réalité qui est super-Etre, super-Bonté, super-Beauté. Elles fusionnent sans s'anéantir, mais en se dépassant, à la manière dont les sept couleurs du spectre fusionnent dans la lumière blanche. Et cette unique Réalité nous reste indicible et innommée. Si je pouvais vous dire ce qu'elle est, je vous aurais dit le nom caché de Dieu, le nom que lui seul peut prononcer, le nom qu'il est lui-même. Nous sommes débordés par cette Réalité qui constitue la nature divine, la Déité.

Cette nature divine subsiste en trois personnes, que l'Ecriture appelle le Père, le Fils, l'Esprit, et les trois personnes subsistent en elle. Pour soutenir ici la pensée, imaginez une circonférence sur laquelle vous marquez trois points équidistants; ils ne divisent pas le cercle, chacun le possède tout entier. Ainsi en Dieu: le Père possède la nature divine tout entière, il est l'Absolu de Dieu; et pareillement le Fils, et pareillement l'Esprit. Il y en a trois qui sont consubstantiels, qui sont l'unique divinité. Mais ils sont distincts l'un de l'autre, irréductibles l'un à l'autre, car l'Absolu de la divinité est dans le Père comme en celui qui le communique, dans le Fils comme en celui qui le reçoit du Père, dans l'Esprit comme en celui qui le reçoit conjointement du Père et du Fils. Les trois n'ont pas d'autre réalité que l'absolu de la nature divine (voilà ce que les théologiens appellent

l'*esse in* de la relation), à l'intérieur de laquelle ils se font vis-à-vis (voilà ce que les théologiens appellent l'*esse ad* de la relation). La paternité, la filiation, la spiration sont en Dieu trois relations subsistantes. Et, il importe ici de le faire remarquer, lorsqu'Augustin, par exemple, dans les livres V-VII du *De Trinitate*, dégage, à partir de la Révélation, la notion de *relation subsistante*, «il n'applique pas du dehors un concept philosophique qui servirait de norme et de critère pour juger le donné révélé. C'est le contraire qui est vrai. La Révélation de la Trinité donne à la notion de relation un sens nouveau et transcendant qu'elle n'avait pas jusqu'alors: le concept n'est utilisable que parce qu'il est le signe d'une réalité qui le déborde» [1].

Les disciples d'Arius estimaient que, si Dieu a un Fils, comme l'enseigne l'Ecriture, ce Fils ne pouvait être qu'une créature, et non pas Dieu, et ils opposaient aux chrétiens un argument qu'ils croyaient irréfutable: «deux, identiques à un même troisième, sont identiques entre eux»; le Père est identiquement Dieu, et si le Fils était lui aussi identiquement Dieu, il serait identique au Père. Pourtant ce n'était là qu'un sophisme. L'axiome invoqué, Aristote l'avait déjà remarqué, ne vaut pas lorsque, entre le premier et troisième terme, il existe une «opposition de relation». Pour ne pas faire ici trop de métaphysique, recourons à un exemple: les trois angles d'un triangle sont identiques quant à leur surface, mais ils se distinguent réellement comme opposés. Ainsi en Dieu: les trois personnes divines, consubstantielles entre elles, se distinguent réellement par leurs propriétés personnelles. «O hommes très savants, disait Grégoire de Nazianze aux Ariens, le nom de Père n'est pas comme vous le croyez, un nom d'essence. Il désigne une relation, la relation de Père au Fils et du Fils au Père, le Père et le Fils sont donc distincts... Le Fils n'*est* point le Père, mais il est *ce qu'est* le Père... Dans la Trinité, il faut dire qu'autre (*alius*) est le Père, *autre* le Fils, *autre* l'Esprit, de peur de confondre les personnes; mais il ne faut pas dire qu'*autre chose* (*aliud*) est le Père, *autre chose* le Fils, *autre chose* l'Esprit, car les trois sont une seule et même chose quant à la divinité»[2].

Les trois personnes divines sont égales et coéternelles. Chacune possède la totalité de l'absolu – totalité de l'être, de la lumière, de l'amour. Mais celui qui communique cet Absolu, la Personne du Père, et celui qui le reçoit, la Personne du Fils, sont irréductibles et inconfusibles. Le Père donne tout l'absolu qu'il possède sans rien réserver, le Fils rend tout à son Père sans rien réserver. Il y a, entre le fait de donner et le fait de recevoir une opposition, une *opposition de relation* [3]. Et il y aura un troisième terme: le Père et le Fils, s'aimant d'un mutuel amour vont donner un fruit, faisant

[1] *Œuvres de saint Augustin: Bibliothèque augustinienne, La Trinité*, t. 16, p. 14-15.
[2] P. G., 36, col. 96, 141; 37, col. 180.
[3] On distingue 4 sortes d'oppositions: celle de *contradiction*, qui est la plus radicale, celle de *privation*, celle de *contrariété*, celle de *relation*. Cette dernière est la seule qui ne présuppose pas nécessairement une infériorité dans l'un des termes qui s'opposent: deux mesures égales, deux couleurs semblables, deux frères jumeaux, etc. Elle est donc la *seule* qui puisse être portée à l'intérieur de la divinité.

apparaître de toute éternité, à l'intérieur de la divinité, une troisième Personne qui sera l'Esprit saint.

Cela, Abraham ne pouvait pas le savoir. Mais ces mystères remplissaient le Nouveau Testament, et c'est pour les contempler que saint Augustin écrira les quinze livres de son traité *De Trinitate*. C'est parce qu'il s'agit de confesser à la fois l'unité divine et la Trinité des Personnes; et alors, pour confesser de telles choses autrement que comme dans l'inconscience, il faut faire appel à *l'intelligence de la foi*. De même que nous désirons voir et dire les choses que nous aimons, nous désirons comprendre les choses que nous croyons, *Credo ut intelligam*. «Seigneur notre Dieu, nous croyons en toi, Père, Fils et Esprit saint. Car la Vérité n'eût pas dit: *Allez, baptisez toutes les nations au nom du Père et du Fils et de l'Esprit saint* (Mt. 28,19), si tu n'étais pas Trinité. Et tu n'aurais pas ordonné, ô Seigneur notre Dieu, que nous fussions baptisés au nom de qui ne serait pas le Seigneur notre Dieu... Autant que je l'ai pu, autant que tu m'as donné de le pouvoir, je t'ai cherché; j'ai désiré voir par l'intelligence ce que je croyais; j'ai beaucoup étudié et beaucoup peiné, Seigneur mon Dieu, mon unique espérance, exauce-moi de peur que, par lassitude, je ne veuille plus te chercher; mais fais que toujours je cherche ardemment ta face (Ps. 104,4). O toi, donne-moi la force de te chercher, toi qui m'as fait te trouver et qui m'as donné l'espoir de te trouver de plus en plus. Devant toi est ma force et ma faiblesse: garde ma force, guéris ma faiblesse. Devant toi est ma science et mon ignorance: là où tu m'as ouvert, accueille-moi quand je veux entrer: là où tu m'as fermé, ouvre-moi quand je viens frapper. Que ce soit de toi que je me souvienne, toi que je comprenne, toi que j'aime. Augmente en moi ces trois dons, jusqu'à ce que tu m'aies réformé tout entier».

3. C'est la révélation scripturaire qui nous enseigne que s'il existe un Dieu, la source de jaillissement en lui de l'être, de la vérité, de l'amour se fait avec une telle puissance, une telle richesse, une telle surabondance qu'elle se déploie irrésistiblement en l'*unité tripersonnelle* du Père, du Fils, de l'Esprit. Le seul Absolu possible est, selon la foi, trinitaire. Mais alors que penser de l'*Ipsum Esse subsistens* sur lequel débouche dans sa démarche suprême la raison métaphysique? Certes il appartient à Dieu, et c'est le grand sens de l'*Ego sum qui sum*, de l'Exode (3,14), mais comme une richesse non encore close sur elle-même, et qui demeure en suspens et ouverte quant à la question de son uni- ou de sa pluripersonnalité. L'unipersonnalité semble bien s'imposer et la pluripersonnalité semble bien d'avance exclue [1]. Mais la foi prévient ici toute démarche prématurée et imprudente

[1] Cf. E. Bailleux, *La réciprocité dans la Trinité* dans *Revue Thomiste*, 1974, p. 367: «Vu le caractère souverainement concret de l'*Ipsum Esse*, l'intelligence humaine laissée à ses seules ressources lui reconnaît la dignité personnelle. Saint Thomas n'hésite pas à dire qu'elle le fait à bon escient, puisque les moyens lui manquent pour s'élever d'elle-même jusqu'à la Trinité. Quant à lui, croyant et théologien, il tient que malgré sa concrétude, l'*Ipsum Esse* n'est pas personnel, mais qu'il se situe à l'intérieur de l'ordre trinitaire où mystérieusement il se personnise en Père, Fils et Saint-Esprit, trois personnes corrélatives et simultanées qui sont un seul et même Dieu».

de la raison métaphysique. En nous révélant la tripersonnalité divine, elle invite, elle oblige la raison théologique à s'élever jusqu'à la notion jamais encore envisagée de la non-impossibilité de relations subsistantes, réellement opposées entre elles, à l'intérieur de l'Absolu. Il apparaît dès lors que, dresser contre la foi trinitaire la croyance en un Dieu unipersonnel est le résultat d'une démarche restrictive et fourvoyée quant à la droite destinée de l'homme. L'Absolu unipersonnel n'a jamais existé [1]. Le Dieu d'Abraham n'était pas tel. Il s'ouvrait sur la révélation néotestamentaire: «Abraham, votre père, a exulté dans l'espoir de voir mon Jour: il l'a vu et il a été transporté de joie» (Jean 8,56).

C'est en vertu de l'être qui leur est consubstantiel que les trois personnes ont créé librement de rien l'univers des choses visibles et des choses invisibles. Les trois personnes sont à l'œuvre dans le principe créateur qui est unique: *tres creantes, unus creator*. Mais cet acte créateur commun, chacune des personnes selon le rang qu'elle a dans la Trinité éternelle, se *l'approprie*, le fait sien, le caractérise: le Père comme Principe, le Fils comme Verbe, l'Esprit comme Don. En sorte que, depuis que le mystère de la Trinité nous a été annoncé et qu'il a été proposé à notre foi, il nous est devenu possible de découvrir dans l'œuvre de la création des signes de sa présence.

C'est d'abord une démarche qui procède du haut vers le bas. Quand saint Augustin, dès le 8e livre du *De Trinitate*, relève en nous les «images de la Trinité», c'est-à-dire les ressemblances avec la Trinité divine de la trinité humaine, où nous voyons les trois activités distinctes de la mémoire, de l'intelligence, de l'amour se compénétrer mutuellement dans l'unité substantielle de notre vie et de notre âme, son intention première n'est pas alors de nous faire passer de la psychologie à la théologie et de nous introduire dans la connaissance du mystère, elle est plus intime, elle est de nous révéler les profondeurs vraiment trinitaires de l'âme humaine et de ses activités surtout quand elles sont dès ici-bas éclairées par la lumière et l'amour de la grâce, et plus tard de la gloire; elle est encore, parallèlement, de nous faire prendre conscience de la gravité du péché mortel qui saccage en l'homme sa dignité trinitaire [2].

En raison de la triple spiritualité de nature, de grâce, de gloire qui est en elle, l'âme humaine est *image* de la Trinité. Mais dans toutes les créatures, même matérielles, la Trinité est présente d'une manière plus humble et plus obscure, comme la Cause dans ses effets. A la présence d'image répond ainsi la présence de *vestige:* l'image implique une ressemblance, le vestige

[1] «Dieu est Dieu. C'est le principe d'identité lui-même appliqué à l'essence divine, à l'être divin. Avec cette même formule vous pouvez avoir deux pensées, deux vues intellectuelles foncièrement opposées. La formule musulmane «Dieu est Dieu» veut dire: Dieu est un et incommunicable selon une telle avarice que cette unité et cette incommunicabilité divine excluent inévitablement le mystère de la Trinité et excluent celui de l'Incarnation. Il y a là une intention exclusive et négatrice, et la faute essentielle ici, au point de vue philosophique, c'est d'appliquer le principe d'identité à Dieu comme à une chose créée, en le délimitant et l'enfermant en lui-même comme si d'être lui le limitait et l'enfermait...» Jacques MARITAIN, *Sept leçons sur l'être*, Paris, Téqui, p. 106.

[2] Cf. *De Trinitate, loc. cit.*, pp. 8 et suiv.

ne signale qu'une dépendance. Toutes choses *sont*, elles sont *telles*, elles sont en *tendance* vers une fin, et pour autant elles signalent obscurément leur dépendance par rapport à l'être du Père, à l'intelligence du Verbe, à l'amour de l'Esprit. Telle est la pensée de saint Augustin, reprise par saint Thomas, I, qu. 45, a. 7.

Dignité trinitaire de l'homme: elle a ses racines obscures dans notre condition même de créature. Elle devient *image* de la Trinité au niveau de l'âme spirituelle commune à tous les hommes, *imago creationis*, puis au niveau de la vie de la grâce, *imago recreationis*, puis au niveau suprême, *imago secundum similitudinem gloriae* [1]. «Ce qui est visé, c'est cet état définitif de l'âme, où son être coïncidera avec sa fin: c'est alors qu'elle sera vraiment semblable à Dieu, parce que l'être, la connaissance et l'amour étant complètement actués et immanents les uns aux autres, elle sera une dans la trinité de ses puissances» [2]. Dans les formes manifestes de l'oraison infuse, l'âme se voit comme emportée dans la Trinité pour s'y perdre et y renaître.

4. Qu'il y ait une parenté de nous à chacune des personnes divines, si téméraire que cela puisse paraître, c'est que des mots, des mots de notre humble langage humain, *des mots qui ne trompent pas*, nous ont été donnés pour les nommer. Trois de ces noms sont tombés des lèvres et du cœur même de Jésus: ceux de Père, de Fils, d'Esprit.

Dieu avant tout est Père dans le sein même de la divinité par la génération éternelle de son Fils unique. Relisons ensemble un instant la première des *Elévations à la très sainte Trinité* de Bossuet: «Dieu est fécond. Dieu a un Fils. Pourquoi Dieu n'aurait-il pas de fils? Pourquoi cette nature bienheureuse manquerait-elle de cette parfaite fécondité qu'elle donne à ses créatures?... Je sais bien qu'une nature immortelle n'a pas besoin comme la nôtre mortelle et fragile, de se renouveler, de se perpétuer, en substituant à sa place des enfants qu'on laisse au monde quand on le quitte. Mais en soi-même, indépendamment de cette nécessaire réparation, n'est-il pas beau de produire un autre soi-même par abondance, par plénitude, par l'effet d'une inépuisable communication; en un mot, par fécondité, et par la richesse d'une nature heureuse et parfaite?... Pour connaître le Fils de Dieu, il faut s'élever au-dessus des sens et de tout ce qui peut être connu et nommé parmi les hommes; il faut ôter toute imperfection au nom de fils, pour ne lui laisser que ceci, que tout fils est de même nature que son père, sans quoi le nom de fils ne subsiste plus... Otons donc toute imperfection au Fils de Dieu, que demeurera-t-il autre chose, sinon ce qu'ont dit nos Pères dans le concile de Nicée, et dès l'origine du christianisme, qu'il est «Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu»: fils parfait d'un père parfait...

«Dieu le Père n'a pas non plus le besoin de s'associer à quelque autre chose que soi, pour être père et fécond; il ne produit pas hors de lui-même

[1] S. Thomas, I, qu. 93, a. 4.
[2] *Bibliothèque augustinienne, loc. cit.*, p. 82.

un autre lui-même; car rien de ce qui est hors de Dieu n'est Dieu. Dieu donc conçoit en lui-même; il porte en lui-même son fruit qui lui est coéternel. Encore qu'il ne soit que père, il a toutefois un sein comme maternel où il porte son fils: «Je t'ai, dit-il, engendré aujourd'hui d'un sein maternel: *ex utero*» (Ps. 110). Et le fils s'appelle lui-même «le Fils unique qui est dans le sein du Père» (Jean, 1,18)... Sa conception n'est pas distinguée de son enfantement, le fruit qu'il porte est parfait dès qu'il est conçu... Qui est porté dans un sein immense, est d'abord aussi grand et aussi immense que le sein où il est conçu, et n'en peut jamais sortir...

«Dieu n'aura jamais que ce fils, car il est parfait, et il ne peut en avoir deux; un seul et unique enfantement de cette nature parfaite en épuise toute la fécondité, et en attire tout l'amour. C'est pourquoi le Fils de Dieu s'appelle lui-même l'Unique, le Fils unique, *Unigenitus;* par où il démontre en même temps qu'il est Fils, non par grâce et par adoption, mais par nature. Et le Père confirmant d'en-haut cette parole du Fils, fait partir du ciel cette voix: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis plu» (Mt. 3,17), c'est mon fils, je n'ai que lui, et aussi de toute éternité je lui ai donné, et lui donne sans fin tout mon amour.»

Qui nous parlera du Père? Est-il quelqu'un qui vraiment le connaisse? La réponse est dans l'Evangile: «En ce temps-là, Jésus prit la parole et dit: Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre... Tout m'a été remis par mon Père, et nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut bien le révéler» (Mt. 11,27). Quelle révérence, quelle transparence, quelle tendresse infinie dans les mots de Jésus quand il nous parle de son Père: «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour que quiconque croit en lui ne périsse pas mais ait la vie éternelle» (Jean, 3,16). Le cœur du Père est la Source de toutes les saintes tendresses: celles du cœur de Jésus, celles de la Vierge Marie, celles des saints que nous aimons et que nous invoquons. L'apôtre écrira: «Je fléchis les genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus Christ, de qui dérive toute paternité sur terre et dans les cieux» (Ephés., 3,14). Jésus avait passé la nuit en prière. Il était seul. Les apôtres le surprenant lui disent: «Maître, apprends-nous à prier comme le Baptiste l'a appris à ses disciples» (Luc, 11,1–2, cf. Mt,. 6,9–13). Jésus leur dit: «Quand vous prierez, vous direz: Notre Père qui es dans les cieux». Et pour relever les plus misérables, les plus indignes, il racontera la parabole de l'enfant prodigue (Luc, 15,11).

Et Dieu est Père d'une seconde manière, – mais cette fois-ci conjointement avec le Fils et l'Esprit, – par rapport à nous et à la libre création de l'univers auquel il donne l'être et la vie. Nous le chantons dans le Credo: «Je crois en un Dieu unique, *Père* tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre... Et en un seul Seigneur *Jésus Christ*, par qui toutes choses ont été faites... Et en l'*Esprit* saint, Seigneur et vivificateur...». La création est l'œuvre commune des trois personnes, que chacune d'elles s'approprie en la marquant de sa caractéristique propre, le Père comme Principe, le Fils comme

Verbe, l'Esprit comme Don. «Saint Thomas, écrit E. Bailleux,soutient que par la grâce nous avons pour père Dieu-Trinité; il n'en tire pas cette conclusion qu'on doit catégoriquement rejeter toute précision ultérieure, il affirme au contraire qu'il y a lieu d'invoquer ici les appropriations». La réflexion théologique, en méditant les textes de l'Ecriture, comprend que le mystère trinitaire, outre ce qui est *propre* à chaque personne et *commun* aux trois, comporte aussi l'*appropriation*, qui permet de montrer que, «devenus frères du Christ par l'Esprit du Fils, *les chrétiens ont pour père dans le ciel et au fond d'eux-mêmes le Père même du Christ*» [1].

La seconde Personne aura trois noms. Tout d'abord celui de *Fils*. Tout l'absolu de la nature divine sans réserver pour lui le moindre atome d'être et d'existence, le Père le communique à la seconde Personne. Le Fils est consubstantiel au Père. Cette communication se fait par voie de similitude et de lumière: à la manière dont un rayon lumineux, partant d'un visage vient frapper un miroir pour y imprimer sa ressemblance. Et aussi pour s'y réfléchir, car l'absolu qu'il reçoit du Père, le Fils le lui restitue identiquement. Un mot résume tout cela, celui de génération. De toute éternité le Fils est né du Père, engendré du Père.

Engendrer, enfanter, concevoir, cela peut se dire d'une intelligence qui engendre, enfante, conçoit ce qu'elle pense. Une pensée est une parole intérieure. Le second nom de la deuxième Personne sera celui de *Parole* intérieurement prononcée par le Père, de *Logos*, de *Verbe. Au commencement était la Parole intérieure*, le Verbe, et la Parole était *en Celui qui la prononce*, qui s'y exprime et s'y donne tout entier, à savoir le Père qui est Dieu; et la Parole intérieure et subsistante *était Dieu*, identiquement avec le Père.

C'est dans son Verbe, *né de lui*, que Dieu, d'un seul regard, se connaît lui-même, et qu'en lui-même il connaît, d'une connaissance créatrice [2], toutes choses. En ce sens, le Verbe, qui est le premier-né *du Père*, est en même temps «le premier-né *de toute créature, Primogenitus omnis creaturae*», car, continue l'apôtre, «c'est en lui qu'ont été créées toutes choses dans les cieux et sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles» (Col., 1,15–16) [3]. Et nous confessons dans le Credo que «par lui toutes choses ont été faites».

Le Père et le Fils, se voyant l'un dans l'autre, s'embrasent d'un mutuel et unique amour. Mais le propre de l'amour est de surabonder et de se donner. C'est là sa manière propre d'être fécond. L'unique amour en qui se joignent le Père et le Fils va dès lors surabonder et se donner dans un grand Souffle d'amour, une grande Spiration d'amour dont il est le principe (Spiration active) et qui a pour terme la troisième personne l'*Esprit*,

[1] E. BAILLEUX, *Le Christ et son Esprit*, dans *Revue Thomiste*, 1973, nº 3, pp. 395–399.

[2] Sur la connaissance créatrice de Dieu, voir saint Thomas, I, qu., 14, a. 8, qui cite saint Augustin: «L'universalité des créatures, tant spirituelles que corporelles, Dieu les connaît, non parce qu'elles sont, mais elles sont parce qu'il les connaît.»

[3] S. Thomas, *Ad Colossenses*, Marietti, nº 35.

Spiritus (Spiration passive). Et tout l'amour de cette troisième personne remonte vers le principe unique dont elle est issue, pour, de là, rejoindre en se donnant à elles, les deux personnes du Père et du Fils. La troisième Personne procède donc par voie de *spiration et d'amour*, non par voie de *similitude et de génération:* Dieu n'a qu'un Fils.

La troisième Personne a trois noms. Elle est *Esprit* ou *Spiration*. Elle est *Amour*. Et, étant le résultat de l'amour du Père et du Fils, elle est *Don*.

II. LE ROLE MYSTERIEUX DU SAINT-ESPRIT

1. La troisième Personne nous est donnée en vue d'une mission très précise. – 2. Pourquoi n'est-elle pas représentable sous un visage humain? – 3. Par la beauté visible du monde et les épreuves présentes l'Esprit veut nous conduire aux deux autres Personnes. – 4. L'Esprit inspirateur de notre prière. Quelle réponse ferons-nous à l'invitation au Royaume? – 5. L'Esprit fait *réussir* en nous l'œuvre de notre Rédemption. – 6. Les signes sous lesquels se voile l'Esprit saint.

1. Trois noms désignent la troisième des divines Personnes. Elle procède, par voie de *Spiration* d'amour, de l'amour mutuel dont s'embrasent les deux premières personnes. Elle est le sceau et le *Don* de leur amour. Elle est personnellement *Amour*. Elle est Don *reçu*, et ce qu'elle reçoit des deux premières personnes est la totalité de l'essence divine. Et elle est Don qui, dans le sein de la Trinité, *se donne* totalement aux deux autres personnes.

Et *elle se donne aussi à nous:* «Si tu savais le *Don* de Dieu et qui est celui qui te dit: Donne-moi à boire, c'est toi qui l'en aurais prié et il t'aurait donné de l'eau vive» (Jean, 4,10). «Le dernier jour de la fête, le grand jour, Jésus, debout, s'écria: Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive... Il parlait de l'*Esprit* que devaient recevoir ceux qui croient en lui» (Jean, 7,37–39). L'apôtre écrira: «L'amour de Dieu [pour nous] a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit saint *qui nous a été donné*» (Rom. 5,5). Ce nom de Don, qui est très beau, vous le retrouverez dans le Veni Creator: «Altissimi Donum Dei», le Don du Dieu très haut.

Mais quand, en même temps que le Père et le Fils, l'Esprit nous sera donné, ce sera en vue d'une mission qu'il importe dès maintenant de définir: *celle d'ouvrir intérieurement nos cœurs à l'intelligence de l'œuvre visible du salut instaurée par le Christ*, mais nullement, cela va de soi, celle de viser à modifier ou à supplanter cette sainte œuvre visible.

2. Opérant dans le silence, la troisième personne, plus que les autres, s'enveloppe du silence. Nous touchons ici au problème iconographique. Comment représenter les Personnes divines? Absolument immatérielles en elles-mêmes, elles défient tout essai de traduction dans le monde des images. Cependant la *seconde Personne* s'est incarnée. L'art chrétien a pu s'essayer à représenter Jésus. Il l'a fait dans tout l'âge byzantin, puis aux portails et aux vitraux des cathédrales. Quand le zèle égaré des iconoclastes a voulu proscrire les images et faire retour à l'Ancien Testament, les chré-

tiens ont répondu avec saint Jean Damascène que c'était là contredire le dessein de Dieu qui dans le Christ s'est réconcilié le monde (2 Cor., 5,19).

Quant au Père, il ne s'est pas incarné. Comment s'y prendre pour le représenter en tant que *Dieu créateur?* Qu'ont fait les anciens? La règle constante de l'Eglise, que rappellera Benoît XIV, exige que la divinité soit représentée dans l'art comme elle l'est dans la Bible. Il existe plusieurs approches. Un sarcophage du Latran nous montre trois personnages debout et alignés: devant eux un homme sommeille, tandis que de son côté émerge une forme féminine. Ce sont les *trois personnes* de la Trinité présidant à la création d'Adam et d'Eve. Tel est le type de représentation qui sera repris par Jean Fouquet et André Roublev [1]. On admire à Chartres une autre figuration qui est une réussite. C'est le *Christ*, qu'on reconnaît à son nimbe cruciforme, qui crée l'univers. Le Dieu créateur est ainsi représenté par la seule des personnes qui se soit rendue visible. Le visage du Christ est d'une grande beauté. On le voit façonnant de ses mains la tête d'Adam à sa ressemblance. Car le premier Adam qui est terrestre, doit annoncer le second Adam qui est céleste (1 Cor. 15,47): c'est de la grande théologie [2]. Plus tard, au Quattrocento, on isolera le *Père*. On s'inspirera de la vision du prophète Daniel: «Des trônes furent placés dans le ciel, et un Ancien s'assit. Son vêtement était blanc comme la neige, sa chevelure pure comme la laine» (7,9). Ce n'est là qu'une image: jamais le Père n'a pris de corps, éternellement il n'en aura pas. Une des premières figurations de ce genre se voit à la Chartreuse de Pavie.

Est-il question de représenter le Père ou le Fils sous forme humaine, on peut donc s'y essayer. Mais pour l'*Esprit saint*, c'est impossible. Il est une Personne. Dans le foyer de la Déité, il garde comme le Père et le Fils sa caractéristique propre. Il a, tout comme eux, pour nous regarder un Visage divin de tendresse et d'amour. Et pourtant ce Visage ne sera pas représentable sous des traits humains. *L'Ecriture ni ne le fait, ni ne le permet. Pourquoi?*

Par deux fois, par deux interventions fondamentales, Dieu est pour ainsi dire sorti de lui-même pour manifester *visiblement* la surabondance intérieure de sa Bonté. La première fois, lors de la *création* de l'univers. Elle est œuvre simultanée des trois personnes, mais attribuée au Père comme Principe des deux autres. La seconde intervention divine est celle de l'*Incarnation rédemptrice*. Elle est visible d'abord dans son Chef, le Christ, puis dans l'Eglise qui est son Corps mystique. L'univers de création, perturbé par la catastrophe originelle, n'est pas détruit; il subsiste visiblement

[1] L'apparition au Chêne de Mambré, qui était certainement une *théophanie* est alors interprétée comme une révélation trinitaire faite à Abraham. En outre, la similitude des trois personnages, si parfaite qu'on la veuille, échouera toujours à exprimer leur *consubstantialité*. Enfin, certains «spirituels» en viendront, d'une manière aberrante, à représenter séparément l'Esprit saint comme incarné sous une forme humaine. C'est à la *Colombe* qu'une rigoureuse iconographie trinitaire demandera de lier entre eux le Père et le Fils, comme dans le beau *Couronnement de la Vierge* d'Enguerrand Charonton.

[2] Dans la *Création d'Adam et d'Eve*, de Jérôme Bosch, le Dieu créateur ne serait-il pas Jésus lui-même plutôt que le Père?

sous l'univers de rédemption où il est repris, restauré, récapitulé. Tels sont les deux seuls univers visibles, l'un rattaché au Père, l'autre rattaché au Fils, où se déroule l'histoire de l'humanité jusqu'au jour de la Parousie. La troisième Personne: «Je crois en l'Esprit saint, Seigneur et vivificateur», n'aura pas pour mission de fonder un troisième univers visible, un univers post-chrétien ou super-chrétien. C'est là une folle illusion. Sa mission mystérieuse est de descendre dans nos cœurs pour les ouvrir à l'intelligence du dessein de salut formé par Dieu de toute éternité (cf. Ephés. 1, 9–10); pour, dans et à travers l'univers visible de la création, nous faire entendre le mystère de l'amour du Père; pour, dans et à travers l'univers visible de la rédemption, nous faire entrevoir le mystère d'amour du Verbe incarné. La troisième Personne refuse de détourner sur elle notre attention en prenant un visage humain. Son seul désir est de nous mettre en état de reconnaître, sous leur œuvre visible, le double appel d'amour que nous adressent la personne du Père et la personne du Fils:

Per te sciamus da Patrem
Noscamus atque Filium
Teque utriusque Spiritum
Credamus omni tempore [1]

3. Le regard que posait Jésus sur les lis des champs plus précieux que la gloire de Salomon (Luc, 12,27) et sur le soleil que le Père céleste dans sa miséricorde fait se lever sur les bons et sur les méchants (Mt. 5,45), est-ce que l'Esprit saint n'essaiera pas en ceux qui l'accueillent de le faire revivre? Quand saint Jean de la Croix était Prieur du couvent de *Los Martires* à Grenade, il aimait à faire sortir ses frères en pleine campagne. «Aujourd'hui, leur disait-il, chacun de nous ira seul dans les hauteurs, et nous passerons le jour en oraison dans la solitude et nous ferons nos exclamations à la louange de Notre Seigneur!» Plus d'une fois, ses religieux partant à sa recherche le trouvèrent en extase devant un brin d'herbe ou un bouquet de thym. Un spectacle qu'il aimait était celui d'un cours d'eau: le Genil ou le Douro. Il s'asseyait au bord, il regardait dans les eaux, il contemplait les petits poissons qui savent louer leur Maître. Plus tard, vers 1666, un carme, le frère Laurent de la Résurrection, racontera qu'âgé de 18 ans «un jour d'hiver, regardant un arbre dépouillé de ses feuilles, il en reçut une haute vue de la Providence et de la puissance de Dieu, qui ne s'est jamais effacée de son âme et lui donna un tel amour pour Dieu qu'il ne pouvait pas dire s'il s'était augmenté depuis plus de quarante ans».

La création devait nous être bénigne, mais elle est entrée, par notre faute, en conflit avec nous. Partout des obstacles imprévus, de nouvelles

[1] «Que par toi nous comprenions le Père
Et connaissions aussi le Fils
Et qu'en tout temps te confessions
Toi, Esprit de l'Un et de l'Autre.»

inquiétudes qui surgissent comme pour défier les nouveaux progrès accomplis par l'homme en vue de la dominer, et pour lui rappeler que son séjour est un exil, que la Patrie est ailleurs. Et finalement, scandale pour l'être spirituel que nous sommes: la mort. Mais l'Esprit peut illuminer à nos yeux même la mort. Saint François s'en fera une amie. Et si elle nous arrache des larmes, ce sont des larmes qui, comme celles de Jésus, ne s'ouvrent pas sur le néant, mais sur la gloire. Cela l'apôtre l'avait appris de l'Esprit saint: «J'estime, en effet, que les souffrances du temps présent sont sans comparaison avec la gloire qui doit se révéler en nous... Oui, j'en ai l'assurance: ni la mort, ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses futures... ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus» (Rom. 8,18 et 38).

En nous révélant la beauté du monde, en illuminant pour nous les épreuves de notre exil, le souci de l'Esprit saint est toujours de nous ramener ici et là, par l'une et l'autre voie, à un Amour qui nous interpelle.

4. «Il faut prier toujours, sans jamais se lasser» (Luc 18,1). Mais comment prier sans l'Esprit saint? «Nul ne peut dire [valablement] *Jésus est le Seigneur*, si ce n'est par l'Esprit saint» (1 Cor. 12,3). Au troisième acte de *Hamlet*, scène 3, le roi usurpateur, assassin de son frère, torturé par le remords – «mais que peut le remords quand on ne peut se repentir?» – s'agenouille sur la scène pour prier. Derrière lui paraît Hamlet: «Là, dit-il, je pourrais le tuer... pendant qu'il prie!» Il hésite un instant, puis il ajoute: «Et ainsi il va au ciel...» Cette dernière pensée le dissuade, il s'éloigne. C'est alors que le roi, accablé, se lève, aucune prière n'a pu sortir de son cœur: «Mes paroles volent en haut, mes pensées demeurent en bas. Paroles sans pensées ne montent point au ciel, *Words without thoughts never to heaven go*».

Il faut prier toujours, mais seul l'Esprit saint peut donner un sens aux paroles de notre prière. Quand l'âme est desséchée, il peut ouvrir en elle des sources de fraîcheur, *Fons vivus;* quand elle est glacée, il peut l'embraser d'amour, *Ignis, caritas;* quand elle est meurtrie et déchirée, il peut panser ses blessures, *Spiritalis unctio* [1].

Qu'elle est pressante dans l'Evangile, et qu'elle est mystérieuse, l'*invitation à entrer dans le Royaume!* Elle est double; elle est contrastante. Elle est adressée, dans la parabole du festin, aux pauvres, aux estropiés, aux aveugles, aux boiteux, aux plus misérables; ils n'ont rien prévu, rien demandé, il suffit qu'ils ne disent pas non, et c'est eux qui rempliront la salle (Luc 14,21–23), qui seront le grand nombre des élus, des *sauvés*... Mais à d'autres, à qui le grand Amour demandera quelque grande réponse d'amour, à qui il sera proposé d'être de vrais disciples assez profondément unis à Jésus pour par lui et en lui *sauver* le monde, – à ceux-là l'invitation se fera exigeante: comme il faisait route vers Jérusalem «quelqu'un lui

[1] L'hymne du *Veni Creator* a été composée vers l'an 900.

demanda: – Seigneur est-ce le petit nombre qui sera sauvé? Il leur répondit: - Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite...» (Luc 13,23). Elle se fera même violente et terrible: «Si quelqu'un vient avec moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Quiconque ne porte pas sa croix et ne marche pas à ma suite ne peut être mon disciple» (Luc, 14,25–27). Il y a, en effet, disciples et disciples. Le vrai disciple est celui qui s'empare de la croix pour la serrer passionnément sur son cœur. «Je suis cloué avec le Christ sur la Croix, – dit l'apôtre – je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi» (Gal. 2,20). Raïssa Maritain écrit: «Dieu est *humain* avec les faibles, mais il est *inhumain* avec les vrais disciples – inhumain c'est-à-dire *divin*». Et il fait d'eux les plus miséricordieux des hommes.

Et de nous, qu'en sera-t-il? Pourrions-nous vouloir n'être que des faibles? Pourrions-nous ne pas désirer du moins le grand amour? Qui nous donnera de le demander? de nous en approcher? L'apôtre répond: «L'Esprit vient en aide à notre faiblesse, car nous ne savons pas prier comme il faudrait. Mais l'Esprit lui-même intercède pour nous en des gémissements inexprimables, et Celui qui scrute les cœurs sait quelle est l'intention de l'Esprit: c'est selon Dieu, en effet, que l'Esprit intercède pour les saints» (Rom. 8, 26–27).

5. L'Esprit saint est l'Esprit du Père et du Fils. Il n'a pas mission de rien ajouter à l'œuvre visible de l'univers voulu par le Père, perturbé par l'homme, restauré par le Fils de l'homme. Cette œuvre est ce qu'elle est, à savoir une réponse d'immense tendresse de Dieu à sa créature meurtrie par sa révolte initiale, mais demeurée libre, capable encore du meilleur et du pire, du ciel ou de l'enfer. Le *trouble dont nous souffrons* n'est pas dans l'œuvre visible qui nous vient de Dieu, il est en nous, au fond de nos cœurs. C'est jusque-là que l'Esprit saint descend pour s'offrir à nous aider. Léon Bloy dira que l'Esprit se prostitue en venant nous chercher dans nos péchés. Il a une manière silencieuse d'interpeller chacun de nous, mais c'est toujours pour nous induire à *acquiescer à la bénie création du Père, à la bénie rédemption du Fils*. Il lie notre sort à celui du Christ: «Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité le Christ Jésus d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous» (Rom. 8,11).

Il nous rend participants de la filiation du Christ: «Car tous ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu... Vous avez reçu un esprit de fils adoptifs, qui nous fait nous écrier: Abba! Père! Cet Esprit lui-même atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu... » (Rom. 8,14–16). L'Esprit qui nous lie au Christ pour le suivre dans sa résurrection, nous entraîne dans le grand élan qui avec nous fera passer l'univers entier de la corruption à la gloire: à la perspective d'un cosmos finissant dans l'entropie et sombrant dans le néant, se substitue pour le chrétien l'espérance d'une transfiguration de l'univers et de notre rencontre avec Dieu dans la vision béatifique. «J'estime que les souffrances du temps présent sont sans pro-

portion avec la gloire qui doit se révéler en nous. Car la création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu... Nous le savons en effet, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement. Et non pas elle seule: nous aussi, qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons intérieurement dans l'attente de la rédemption de notre corps» (Rom. 8, 18–23).

L'Esprit saint est Celui dont tout le désir est de faire *réussir en nous* l'œuvre visible de notre rédemption. Il n'est pas impersonnel. Nous pouvons le blesser dans notre cœur. Nous pouvons le tuer en nous: «Tout péché et blasphème sera remis aux hommes, mais le blasphème contre l'Esprit ne sera pas remis. Et si quelqu'un dit une parole contre le Fils de l'homme, cela lui sera remis; mais s'il parle contre l'Esprit saint – que le Fils de l'homme envoie secrètement dans son cœur – cela ne lui sera remis ni en ce monde ni en l'autre» (Mt. 12,32). S'il se cache, c'est pour mettre en plein relief sous nos yeux le plan visible du salut préparé pour nous par la tendresse de Dieu, de toute éternité. Vous connaissez le roman de Jules Verne: *L'île mystérieuse*. Un mystérieux personnage, toujours invisible, intervient constamment et toujours opportunément pour secourir les naufragés réfugiés dans l'île. Il cache toujours son identité. Est-il un ange, est-il un homme? Plus il se cache, plus on désire le rencontrer pour lui crier la reconnaissance qu'on lui voue. Ainsi l'Esprit saint. Un jour nous verrons son Visage dans l'acte immuable de la vision simultanée et face à face des trois Personnes divines.

6. Tandis que la mission du Verbe se termine au *Christ* devenu visible au milieu de nous, la mission de l'Esprit, invisible dans sa profondeur, ne peut être manifestée au dehors que d'une manière tout à fait inadéquate et imparfaite par des *signes et des symboles*. Elle ne diffère pas essentiellement d'une mission invisible; elle n'y ajoute que le signe visible qui la manifeste (S. Thomas, I Sent. 16, qu. 1, a. 1). Au Baptême de Jésus «voici que les cieux s'ouvrirent et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une *colombe* et venir sur lui» (Mt. 3,16). Et le Baptiste témoignera: «J'ai vu l'Esprit tel une Colombe descendre du ciel et demeurer sur lui...» (Jean 1,32). Pour donner tout son sens à cette image, il faut penser soit à l'Esprit de Dieu qui à l'origine planait sur les eaux (Gen. 1,2), soit plutôt à la colombe qui, le soir, revient à l'Arche avec un rameau d'olivier, après le désastre du Déluge. C'est la vie qui recommence, c'est un nouveau printemps de l'humanité (Gen. 8,11). Lors de la Transfiguration, c'est une *nuée* lumineuse qui couvre de son ombre les trois apôtres, «et voici que, de la nuée, une voix disait: Celui-ci est mon Fils bien-aimé...» (Mt. 17,5). Au soir de la résurrection, Jésus apparaît soudain aux disciples pour leur communiquer l'élan qui les soutiendra dans leur mission: «Paix à vous! Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Cela dit, il *souffla* sur eux et leur dit: Recevez l'Esprit saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus» (Jean, 20,21–23).

Yahvé était descendu dans le *feu* du Sinaï lors de l'ancienne Alliance (Ex. 19,18), et le feu apparaîtra à Pentecôte sous forme de langues. A la confusion des *langues* de la Tour de Babel (Gen. 11, 7), répondra le miracle d'un message qui sera entendu dans toutes les langues, et chacun de nous, par l'Eglise universelle avec laquelle il ne fait qu'un, parlera toutes les langues. «En même temps survint tout à coup du ciel un bruit comme celui d'un violent *coup de vent*, qui remplit toute la maison où ils se tenaient» (Actes 2,2). Le signe privilégié de l'Esprit, *Spiritus*, est bien, semble-t-il, celui du Souffle invisible, de la *Spiration*, de l'*In-Spiration*, d'un élan intérieur; il peut être violent comme à Pentecôte, renverser tous les obstacles, entraîner l'Eglise, et avec elle la création visible entière dans laquelle elle plonge ses racines, à la rencontre de la Parousie.

Mais il peut prendre d'autres formes: «En vérité, dit Jésus à Nicodème, nul s'il ne naît de l'eau et de l'Esprit ne peut entrer dans le Royaume de Dieu... Ne t'étonne pas si je t'ai dit: Il vous faut naître d'en haut. Le vent souffle où il veut, et tu entends sa voix, *mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va*. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit» (Jean, 3,5–8).

L'Esprit peut venir en nous comme une caresse. Il est raconté au premier Livre des Rois (19,9) que, parvenu jusqu'à la montagne de Dieu, l'Horeb, Elie se blottit dans le creux du rocher pour attendre le passage de Dieu. Et il y eut un grand ouragan qui brisait les rochers, mais Yahvé n'était pas dans l'ouragan. Et après l'ouragan un tremblement de terre, mais Yahvé n'était pas dans le tremblement de terre. Et après le tremblement de terre un feu, mais Yahvé n'était pas dans le feu. Et après le feu, le bruit d'une brise légère. Dès qu'Elie l'entendit, il se voila le visage avec son manteau et se tint à l'entrée de la grotte.

Veni Sancte Spiritus – Et emitte coelitus – Lucis tuae radium
Veni Pater pauperum – Veni dator munerum – Veni lumen cordium... [1]

[1] La séquence du *Veni Sancte Spiritus* a été composée vers l'an 1200.

III. PENTECOTE: JESUS ANNONCE LA VENUE DE L'ESPRIT SAINT

1. Le langage humain en tant que porteur de la révélation divine. – 2. De la fondation de l'Eglise à la naissance de l'Eglise. – 3. Un autre Paraclet. – 4. Le triple défi de l'Eglise au monde. – 5. Le temps des épreuves. – 6. La venue mystique du Christ dans son Eglise qui est l'Epouse.

Je voudrais maintenant vous parler de la *mission visible* de la troisième Personne de la Trinité. Ah! vous comprenez déjà maintenant par qui elle sera *envoyée*. Dans le sein de la Trinité éternelle, elle procède du Père, qui est principe, et par le Fils. Le mutuel amour du Père pour le Fils et du Fils pour le Père est principe (spiration dite active) d'un souffle d'amour dont le terme (spiration dite passive) porte lui-même le nom de *Souffle* (*Spiritus*) ou d'*Amour* ou de *Don*, au sens personnel.

Voilà donc comment procédera l'Esprit saint. Ainsi vous ne vous étonnerez pas quand nous verrons tout à l'heure Jésus dire à ses apôtres: «*Je* vous enverrai l'Esprit saint qui procède du *Père*» et leur dire aussi: «*Je* prierai le *Père* et il vous enverra l'Esprit qui reçoit *de ce qui est mien*». Vous trouverez ces passages dans l'Evangile de saint Jean.

1. Et maintenant quelle peut être la tâche de l'intelligence humaine sinon de chercher à pénétrer le sens de la révélation divine, non dans la présomption de l'orgueil ou de la suffisance, mais dans le désir de l'humilité? Seigneur, donnez-nous quelque vue de vos profondeurs puisque vous avez daigné les exprimer dans les mots de notre langage. Loin de mépriser les paroles humaines, vous vous en êtes emparé pour y déposer les mystères de votre éternité. Une juste remarque de Karl Barth: «la crèche des mots». La crèche est une pauvre chose, mais, nette et purifiée, elle a accueilli l'Enfant Dieu. La crèche bénie des mots humains. Non pas de tous indistinctement, mais de ceux qui auront été décantés à cet effet, un peu par nous, Seigneur, mais souverainement par Vous. C'est pourquoi la Révélation devrait se préparer à travers des millénaires, puis se préciser depuis Abraham, Moïse, les Prophètes, pour permettre la suprême éclosion de l'Evangile: «En vérité, Je vous le dis; beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu» (Mt. 13,17). La poésie elle-même aura été requise pour affiner la langue. Vous connaissez le vers de Mallarmé sur le rôle du poète: «Donner un sens plus pur aux mots de la tribu». Je crois vous avoir dit l'aventure d'un missionnaire qui voulait traduire dans un dialecte africain l'Apocalypse: «L'Epouse de l'Agneau» était devenue «la femme du mouton»!

L'explication des mystères révélés est postulée et devient inévitable dans la mesure où nous sommes touchés par un développement culturel. Elle porte à éclosion les vérités obscurément devinées et profondément vécues par tous les vrais «pèlerins de l'Absolu». Ils devancent la théologie;

ils peuvent personnellement n'avoir pas besoin d'elle. C'est elle qui, sans leur intuition, ne serait rien. Cependant, à l'Eglise, qui est l'Epouse, la théologie est nécessaire, et elle le sait.

2. La mission visible du Fils, destinée au Christ, qui est la TÊTE, a pour terme l'*Incarnation*. La mission visible de l'Esprit, destinée à l'Eglise, qui est son CORPS, a pour fin une *effusion* de la surabondance en elle de la grâce et de la sainteté du Christ; elle n'aboutit pas à une présence d'incarnation individuelle ou collective, mais à une présence d'*inhabitation* (Rom. 8,11), elle ne se signale à notre attention que par le vent et les langues de feu de Pentecôte.

Les chapitres 14–16 de l'Evangile de saint Jean, où l'on voit Jésus préparer ses disciples à la descente sur eux de l'Esprit, comptent parmi les pages les plus hautes et les plus mystérieuses du Nouveau Testament. Le Sauveur soulève devant leurs yeux le voile qui couvre la dernière période du salut spirituel de l'humanité, celle qui va de son Ascension à son Retour en gloire, celle que l'Ecriture appelle les «derniers temps», le *dernier âge du monde*.

Considérons l'œuvre même de Jésus. «Je suis sorti du Père et venu dans le monde; maintenant je quitte le monde et je vais au Père» (Jean, 16, 28). Son œuvre est double. Il vient comme *Rédempteur*, et l'œuvre de la rédemption du monde s'achève le vendredi saint sur la Croix: «Tout est consommé» (Jean, 19,30). Et il vient comme *Fondateur* de l'Eglise où la rédemption sera dispensée: et la fondation immédiate de l'Eglise s'achève avant l'Ascension. [1]

Tant que Jésus est au milieu de son Eglise pour la former de ses mains, soit avant soit après Pâques, elle est couverte par sa Majesté et comme réduite au silence. C'est lui toujours qui vit en elle; il donne des pouvoirs à Pierre, il lui confie les clefs du Royaume et la charge de paître ses brebis; mais pour que Pierre exerce ces pouvoirs, il faudra qu'une rupture intervienne, que Jésus cesse d'être visible en elle. L'Eglise est alors pareille à l'enfant dans le sein de sa mère: bien que déjà formé tout entier, il manque de respiration propre, il respire à travers le vie et la respiration de sa mère, il attend la séparation de la naissance.

La naissance de l'Eglise, ce sera Pentecôte. Elle ne se fera pas sans séparation, sans arrachement. Paradoxe d'une rupture *humainement déchirante* mais *divinement bienfaisante:* «Je ne vous l'ai pas dit dès le début quand j'étais au milieu de vous; mais maintenant je vais à Celui qui m'a envoyé... Et parce que je vous ai dit cela, la *tristesse* remplit votre cœur. Pourtant je vous dis la vérité, il vous est *bon* que je m'en aille: car si je ne pars pas,

[1] C'est *radicalement*, en raison de la rédemption qu'elle dispense, que l'Eglise apparaît fondée dans le sang de la Croix. Et c'est *formellement* qu'elle est fondée par la prédication du Christ. Ces deux sens figurent au début de l'encyclique «Mystici corporis» de Pie XII.

le Paraclet ne viendra pas à vous; mais si je pars je vous l'enverrai» (Jean 16,4–6).

L'arrachement de Jésus à ses disciples, suivi de leur effondrement immédiat, allait le porter lui-même au sein de sa gloire: «Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils afin que ton Fils te glorifie... Maintenant, Père, glorifie-moi de la gloire que j'avais près de toi avant que le monde fût» (Jean, 17, 1–5). Le Fils a bien pu descendre jusqu'au fond de nos agonies, il ne pouvait y demeurer, sa Patrie est la Gloire, c'est de là qu'il nous fait signe, c'est là qu'il nous attend. Car s'il est vrai que nous avons d'abord à le suivre dans ses abaissements, nous aussi ne sommes pas faits pour la souffrance, notre destinée, notre Patrie est la gloire, l'entrée dans la Gloire même du Christ: «Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, ils soient aussi avec moi, pour qu'ils contemplent la gloire que tu m'as donnée» (Jean 17,24).

C'est jusque dans le sein même de sa Gloire que Jésus conservera son ardent souci de nous aider: «Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures (multitude des élus dont chacun, comme les étoiles, resplendit de sa propre clarté), sinon, vous aurais-je dit que je vais vous préparer une place? Et quand je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi...» (Jean, 14,2–3). La sollicitude du Christ en gloire pour les risques et les hasards de notre condition terrestre, il saura la communiquer toute brûlante à ses élus dans le ciel: «Si mes désirs sont exaucés, dira Thérèse de Lisieux, mon ciel se passera sur la terre jusqu'à la fin du monde. Oui, je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre... Non, je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde, et tant qu'il y aura des âmes à sauver...» (*Novissima verba*).

Pour entrer dans sa gloire, Jésus aura dû briser le contact de sa présence visible au milieu de nous. Qu'en sera-t-il de son œuvre? Il était venu pour fonder une Eglise où serait perpétué ici-bas le témoignage de sa vie pérégrinante et crucifiée, et où la Rédemption accomplie par lui, aurait à déployer ses effets sur le monde. Cette œuvre de fondation, c'est souverainement qu'il l'opère, non pas en extension, ce n'est pas le moment, mais en profondeur. Les «grâces de contact» privilégiées, dont il a dessein de combler son Eglise, il ne peut alors les communiquer qu'à l'intérieur de ce petit peuple d'Israël auquel il est envoyé, mais elles sont riches de la plénitude qui est en lui. Il ne cherche pas à étendre au-delà le point d'application de ses sollicitudes, mais à les ramener, dans un grand mouvement de concentration et de systole, vers cette Croix où il sera seul à mourir. C'est de Jérusalem que, dans un grand mouvement inverse d'expansion et de diastole, les disciples partiront pour porter l'Evangile jusqu'aux confins de la terre. Ils feront alors de plus grandes choses que Jésus, non certes intensivement, mais extensivement. Car Jésus, du sein de sa gloire, ne les aura pas abandonnés: il leur aura envoyé le Paraclet: «En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera, lui aussi les œuvres que je fais; il en fera même de plus grandes parce que je vais au Père... Je prierai le Père et il vous donnera un autre Paraclet... Je ne vous laisserai pas orphelins...» (Jean, 14,12–18).

3. C'est dans les textes où Jésus annonce la venue de l'Esprit sur l'Eglise qu'il vient de former de ses mains que le mystère de la troisième personne de la Trinité nous est révélé dans toute sa richesse et sa profondeur. L'Esprit est, comme le Fils, un Paraclet, une personne divine. Il est envoyé par le Père et par le Fils dont il procède. Il se donne à l'Eglise, qui est le Corps du Christ, non dans une *incarnation*, mais dans une *effusion* de grâce qui fera d'elle le lieu de sa demeure et de son *habitation* [1]. Cette effusion n'est pas autre que la surabondance de l'onction messianique promise au Christ en Isaïe, de cette grâce qui partant de la tête se répand sur le corps et que les théologiens appellent la grâce capitale: il était «plein de grâce et de vérité... et de sa plénitude nous avons tous reçu» (Jean, 1,14–16).

4. «Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements. Et je prierai le Père, et il vous donnera *un autre paraclet*, pour être avec vous à jamais, l'Esprit de Vérité que le monde ne peut recevoir...» (Jean, 14,15–17).

Que veut dire exactement le mot Paraclet? C'est un terme très riche. Il est difficile de le traduire sans lui faire perdre de son intensité: alors la plupart des traducteurs préfèrent le garder tel quel. Les anciens Grecs l'emploient au sens de Défenseur: nous sommes dans la misère du péché face à la sainteté de Dieu qui pourrait nous anéantir, sa miséricorde nous accorde une aide. Le Père Lagrange traduit par «avocat», mais le mot n'est pas très poétique, on retrouve l'histoire de la «femme du mouton». Alors gardons le mot grec, ou bien disons: un «intercesseur». «Je prierai le Père et il vous donnera un *autre* Intercesseur, un *autre* Médiateur». Jésus est le seul Médiateur visible entre Dieu et les hommes «qui s'est livré en rançon pour tous» (1 Tim. 2,6). Mais la Rédemption accomplie en lui est une lumière dans les épines, elle nous attire à la fois et nous effraie. L'Esprit saint viendra pour nous faire accepter la Croix, aux grandes âmes il apportera même l'exultation de la Croix, saint Paul «se glorifie dans la tribulation» (Rom. 5,3). Toujours l'Esprit invisible nous ramène à l'œuvre visible du Christ.

Dans la première épître de saint Jean au ch. 2 v. 1, on lit: «Mes petits enfants [saint Jean vers la fin de sa vie, les appelle tous «petits enfants»], mes petits enfants, je vous écris ceci pour que vous ne péchiez pas, mais si quelqu'un vient à pécher, nous avons comme *avocat* auprès du Père Jésus Christ le juste». La Bible de Jérusalem traduit ici le mot Paraclet qu'elle avait laissé intact dans Jean 14,16.

Envoyé par le Christ en gloire, le second Paraclet, le second Intercesseur ne répandra pas une autre grâce que celle qui remplit l'âme de Jésus, mais il la fera soudain redéborder avec une irrésistible puissance sur les apôtres et sur l'Eglise.

[1] C'est d'une manière essentiellement différente, il importe d'y insister, que le beau mot de *théandrisme* peut convenir au Christ et à l'Eglise: au Christ, par voie *d'incarnation et d'union hypostatique;* à l'Eglise, par voie d'*effusion et d'inhabitation.*

Il faut rapprocher ici les textes qui nous découvrent la procession du Saint-Esprit dans le sein de la Déité. «Mais le Paraclet, l'Esprit saint, que le *Père* enverra en *mon nom* vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit» (Jean 14,26). «Si je ne pars pas, le Paraclet ne viendra pas à vous, mais si je pars, *je* vous l'enverrai...» (Jean, 16,7). «J'ai encore beaucoup de choses à vous dire mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous conduira vers la Vérité tout entière; car il ne parlera pas de son propre chef; mais tout ce qu'il *entendra*, il le dira, et il vous annoncera les choses à venir» (Jean, 16,12–13). Non pas les faits de l'histoire universelle, mais les mystères de notre destinée surnaturelle.

«Il me glorifiera, car *c'est de mon bien qu'il prendra* pour vous en faire part. Tout ce qu'a le Père est à moi. Voilà pourquoi j'ai dit: C'est de mon bien qu'il prendra pour vous en faire part» (Jean, 16,14–15). Tel est le mystère des processions divines: le Père a tout donné au Fils, et il donne au Fils de pouvoir, avec lui Père, tout communiquer à l'Esprit. La Bible de Jérusalem porte: «C'est de mon bien qu'il prendra»; d'autres traduisent: «Il recevra de ce qui est mien», ou encore: «*Il prendra de moi-même pour vous le donner*».

5. Le triomphe suprême des puissances du mal et de celui que Jésus nomme le Prince de ce monde (Jean 12,31; 16,11) appellera la venue du Paraclet et la naissance de l'Eglise et la résurgence en elle de ce qu'on avait espéré de tuer en Jésus. Si je pars, je vous enverrai le Paraclet. «Et quand il viendra, il confondra le monde en matière de péché, en matière de justice et en matière de jugement» (Jean 16,8). Trois condamnations du monde. Ces trois mots de péché, de justice, de jugement, signifient une même réalité. Le monde est ténèbres, et ce monde ténébreux a voulu anéantir Jésus qui déconcertait ses calculs. Pensez au mot de Caïphe: «Il vaut mieux qu'un homme meure plutôt que toute la nation» (Jean 11,50). C'est un juste? Il n'importe! il perturbe nos desseins; s'il continue sa prédication, les Romains viendront. Supprimons-le. Alors le monde va pouvoir être tranquille! Non, le monde ne sera pas tranquille. Jusqu'à la fin des temps il y aura toujours au milieu du monde une force qui sera en lutte avec le monde: c'est l'Eglise. Relisez la préface de Claudel à *A la trace de Dieu* de Jacques Rivière. Arrêtez-vous à un passage pénétrant. Rivière, dit Claudel, ne peut s'empêcher de mettre le doigt sur un fait très significatif: «Depuis son institution l'Eglise n'a pas cessé, sur tous les points du globe et à tous les instants de sa durée, d'avoir des difficultés avec toutes les formes de la société et de l'Etat... Il est donc évidemment inexact de dire qu'il y a dans le Christianisme un principe antisocial. On devrait dire plutôt qu'il contient un principe architectural si énergique et si vaste qu'aucune société actuelle n'est capable de le contenir et de l'abriter complètement, de fournir à notre âme cette habitation permanente dont elle a besoin... Le voisinage de l'éternité est dangereux pour le périssable et celui de

l'universel pour le particulier». L'Eglise accuse le monde simplement en «étant».

Elle accuse, elle défie le monde au sujet du *péché* «parce qu'ils n'ont pas cru en moi» (Jean 16,9). Le péché dans sa racine la plus secrète, c'est le refus de l'invitation divine salvatrice, le repli de l'homme «sur sa différence essentielle» pour construire à partir de lui-même un univers clos de l'orgueil et de l'autosuffisance. Mais l'Eglise, en s'ouvrant toute grande, y compris l'acceptation éventuelle du martyre, à la *foi* en la divinité de Jésus et à ces mystères que l'œil n'a pas vu, ni l'oreille entendu et qui ne sont pas montés de son cœur (1 Cor 2,9), jette au monde de tous les temps le défi le plus radical et le plus invincible qui puisse le heurter, celui de sa *foi*. Elle accuse, elle défie le monde au sujet de la *justice*, «parce que je vais au Père et que vous ne me verrez plus». L'outrage suprême fait par les hommes à la sainte justice a été de vouloir exterminer de l'ici-bas le Juste par excellence qui donnait pour eux sa vie, et jusqu'aux traces de son passage au milieu d'eux. Mais l'Eglise, en acceptant de le relayer ici-bas pour qu'il soit hors de leur atteinte et près du Père, défie par son *amour* la haine de ses ennemis.

Elle accuse, elle défie le monde au sujet du *jugement*, «parce que le Prince de ce monde est jugé». Il est virtuellement vaincu depuis sa rencontre avec Jésus au désert. Il sait que ses jours sont comptés. Alors il rassemble ses énergies pour essayer, comme dans la vision de l'Apocalypse, de balayer le tiers des étoiles du ciel et de les précipiter dans l'abîme. Mais l'Eglise défie sa rage en raison des promesses de *pérennité* qui la porteront jusqu'à la Parousie et au-delà. A la triple ténèbre du Monde, l'Esprit oppose la triple confession de lumière de l'Eglise.

6. On n'entre pas sans épreuve dans la gloire divine. Jésus l'annonce aux disciples: «Sous peu vous ne me verrez plus, et puis un peu encore et vous me verrez» » (Jean 16,16). Alors quelques-uns de ses disciples se dirent entre eux: «Qu'est-ce qu'il nous dit là: 'Sous peu vous ne me verrez plus, et puis un peu encore et vous me verrez', et: 'Je vais au Père'?» Jésus comprit qu'ils avaient envie de l'interroger. Il leur dit donc: «Vous vous demandez entre vous ce que j'ai voulu dire par ces mots... En vérité, en vérité, je vous le dis: Vous allez pleurer et vous lamenter; le monde, lui, se réjouira. Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. La femme sur le point d'accoucher, s'attriste, parce que son heure est venue; mais quand elle a enfanté elle oublie les douleurs, dans la joie qu'un homme soit venu au monde». Paroles émouvantes: sur le plan même de la création elles sont d'un optimisme profond: il faut que le monde continue parce qu'il est fait pour donner des saints à Dieu. Mais ici, la Femme, c'est l'Eglise qui enfante l'humanité à la vie éternelle. Il était annoncé que viendraient les *jours* du Messie, mais qu'il y aurait auparavant les *douleurs* du Messie. L'humanité doit passer par de grandes douleurs, et c'est au moment où tout semblera perdu que reviendra le Messie.

7. Il reviendra en deux fois: en une première fois pour *ouvrir*, en une seconde fois pour *clore* le troisième et dernier âge spirituel du monde. La première fois dès Pentecôte, silencieusement, mystiquement, en voilant sa présence dans les rayons *sanctificateurs* de son Esprit saint; la seconde fois à la Parousie, ouvertement, avec éclat, dans le rayonnement *transfigurateur* de sa gloire.

Les derniers versets du chapitre 16 s'ouvrent sur une vision de paix. C'est le temps de la venue mystique du Christ à la fois ardente et voilée. «Vous aussi, maintenant vous êtes tristes, mais je vous reverrai et votre cœur se réjouira, et votre joie, nul ne pourra vous la ravir. Ce jour-là, vous ne me poserez plus aucune question. En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez, et votre joie sera parfaite. Tout cela, je vous l'ai dit en figures. L'heure vient où je ne vous parlerai plus en figures; je vous entretiendrai du Père en toute clarté. Ce jour-là, vous demanderez en mon nom et je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous, car le Père lui-même vous aime, parce que vous m'aimez et que vous croyez que je suis sorti de Dieu» (22–27). C'est le temps où les fleuves descendent dans la mer.

C'est le temps de l'Eglise. De l'Eglise qui est l'Epouse, et qui nous entraîne de Pentecôte à la Parousie.

Elle nous est proposée sous les régions les plus sublimes et les plus essentielles de son être.

Elle vit sous le régime de la foi théologale, mais où la gloire se prépare à faire irruption.

Elle est pareille à l'attente de la Vierge entre Pâques et l'Assomption. «Mes bien-aimés, dès maintenant, nous sommes enfants de Dieu et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté» (I Jean 3,2).

Elle s'ouvre à l'union transformante où travaille mystérieusement la *Vive Flamme d'Amour:* «Car, bien qu'il s'agisse d'un même état de transformation, et que l'on ne puisse passer plus avant en tant que tel, il peut néanmoins, avec le temps et à force d'exercice, se rehausser et consubstancier davantage en amour. Ni plus ni moins que, bien que le feu qui a déjà pénétré le bois l'ait transformé en soi et se soit entièrement uni avec lui, toutefois, venant à s'embraser davantage et y demeurant plus longtemps, il devient beaucoup plus ardent et enflammé, jusqu'à jeter force flammes et étincelles» [1].

[1] *Oeuvres spirituelles*, Desclée de Brouwer, 1947, p. 954.

IV. *PENTECOTE: LA MISSION VISIBLE DE L'ESPRIT-SAINT* [1]

«Je ne vous laisserai pas orphelins» (Jean, 14,18); «Si je ne pars pas, le Paraclet ne viendra pas à vous; mais *si je pars, je vous l'enverrai*» (16,7). «Lorsque viendra l'Esprit de vérité, il vous fera accéder à la vérité tout entière» (16,13). C'est l'*envoi*, la grande *mission* visible de l'Esprit à Pentecôte, qui nous est annoncée. Pour qu'il y ait mission d'une Personne divine, il faut d'abord qu'elle *procède* du Père dans l'éternité – le Père vient à nous, se donne à nous, mais il n'est pas envoyé –. Il faut ensuite que cette Personne *survienne* au milieu de nous d'une manière toute nouvelle. Et la mission sera dite *visible* quand cette Personne nous sera désignée par quelque signe particulier. Ainsi le Fils, présent au monde dès la création, est envoyé visiblement par le Père au moment où il se fait chair. L'Esprit est envoyé visiblement par le Père et le Fils au moment où il descend sur l'Eglise sous les signes du vent et du feu de Pentecôte.

Depuis que le Christ est remonté dans sa gloire, c'est l'Eglise, son corps, qu'il a lui-même structuré, qui doit prendre ici-bas la relève dans les épreuves du temps. J'insiste toujours: il y a deux structures visibles, celle de la Création et celle de la Rédemption. Et l'Esprit saint viendra comme un autre Médiateur, comme un Paraclet, comme un Intercesseur, mais non pour construire une troisième structure visible. Ce serait l'aberration dans laquelle tant sont tombés au cours des âges et dans laquelle continuent de tomber tous ceux qui penseraient instaurer un paradis sur la terre, tous les grands faiseurs de mythes. Car cela finit toujours dans des mythes ou culturels – l'éternel retour du même de Nietzsche - ou politiques: nazisme, marxisme, ce que vous voudrez. Si l'homme n'a pas la vraie foi et la vraie espérance, il ne peut être qu'anarchiste. Et l'anarchie appelle les totalitarismes. Pas seulement les impérialismes d'un Alexandre ou d'un Napoléon, c'était encore peu de chose comparé aux mythes planétaires actuels qui deviennent de plus en plus oppresseurs, avec des techniques de mensonges et de tortures toujours plus raffinées. Le monde tremble aujourd'hui devant ce qui pourrait arriver. Il faudrait changer le cœur de l'homme, cela ne peut se faire que d'En-Haut. Bergson disait déjà, à la fin des *Deux Sources:* il n'est pas difficile de prévoir que les hommes vont inventer une arme qui pourra être absolument destructrice de l'humanité (il écrivait cela avant l'invention de la bombe atomique). Maintenant les «grands» se «regardent» les uns les autres, instaurant partout des divisions, mais n'osant pas entrer en lutte directe. Il suffirait qu'un fou, comme Hitler, ait un moment de rage, et qu'arrivera-t-il? Nous savons bien que ce ne sont pas eux qui mettront le point final à l'histoire du monde, parce que les hommes ne peuvent que faire tout sauter et réduire en poussière.

[1] Texte relu, non rédigé.

Nous savons que c'est *Dieu* qui mettra le point final, et que le monde ne finira pas dans la poussière mais dans la transfiguration de la gloire. Alors demeurons fermes dans l'espérance, notre folle et divine espérance.

La fin du troisième Evangile laisse les disciples dans l'attente d'un mystérieux événement. «Il leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Ecritures et il leur dit: Il était écrit que le Christ souffrirait et ressusciterait d'entre les morts le troisième jour... Pour moi, voici que je vais envoyer sur vous ce que mon Père a promis. Vous donc, demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en-haut» (Luc, 24,45–49).

Le récit continue aux Actes des Apôtres. «Au cours d'un repas avec eux, il leur commanda de ne pas quitter Jérusalem, mais d'y attendre la promesse du Père, celle, dit-il, que vous avez entendue de ma bouche: Jean, lui, a baptisé dans l'eau, mais vous, c'est dans l'Esprit-Saint que vous serez baptisés sous peu de jours» (1,4–5). La signification de ce baptême dans l'Esprit-Saint est aussitôt précisée: «Ils étaient réunis et ils le questionnaient en disant: Seigneur, quand est-ce que vous allez restaurer le royaume d'Israël? Jésus leur répondit: «Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père a fixés de sa propre autorité. Mais vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit-Saint, qui descendra sur vous. Vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre» (1,6–8).

Jésus parcourt d'abord la Galilée, la Samarie, la Judée. A mesure qu'approche l'heure de la Rédemption, il concentre son attention sur les *apôtres* puis sur *trois* d'entre eux. Et finalement il meurt *seul* sur la Croix. Après cet intense mouvement de systole et de contraction, viendra le grand mouvement de diastole et de dilatation de son Eglise partant deJérusalem, pour atteindre la Judée, la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre.

Le groupe des apôtres est nommé un peu après. Tous sont présents, – Pierre le premier – sauf Judas. «Tous d'un même cœur étaient assidus à la prière, avec quelques femmes dont Marie, mère de Jésus, et avec ses frères» (Act. 1,14). Les frères de Jésus, à savoir sa parenté.

Actes, 2,1: «Le jour de la Pentecôte étant arrivé...». *Pentecôte* en grec signifie cinquante. C'était chez les Juifs la *fête des sept semaines* après la Pâque, et l'on y associait le souvenir de l'Alliance contractée au Sinaï dans le feu. «Le jour de la Pentecôte étant arrivé, ils se trouvaient tous ensemble dans un même lieu, quand, tout à coup, vint du ciel un bruit tel que celui d'un violent coup de vent, qui remplit toute la maison où ils se tenaient.»

«Ils virent apparaître des *langues* qu'on eût dites de feu» – des langues, c'est-à-dire un parler, mais un parler de feu pour communiquer des vérités de feu –; «elles se divisaient et il s'en posa une sur chacun d'eux. Tous furent alors remplis de l'Esprit-Saint et commencèrent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer».

«Or il y avait, résidant à Jérusalem, des hommes pieux venus de toutes les nations qui sont sous le ciel.» Des Juifs dispersés dans le nord de l'Afrique ou en Grèce, venaient en pèlerinage à Jérusalem pour le jour de Pentecôte.

C'était donc une assemblée de gens parlant différentes langues, mais connaissant tous leur langue maternelle qui était la langue hébraïque, ou une autre toute proche.

«Au bruit qui se fit, la foule s'assembla et fut bouleversée, car chacun les entendait parler sa propre langue. Dans leur stupeur et leur émerveillement, ils disaient: Ces hommes qui parlent, ne sont-ils pas tous Galiléens?» (Les Galiléens avaient un accent pour prononcer l'hébreu, à quoi ils étaient reconnaissables). «Comment se fait-il alors que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle? Parthes, Mèdes et Elamites, habitants de Mésopotamie, de Judée et de Cappadoce, du Pont et d'Asie, de Phrygie et de Pamphilie, d'Egypte et de cette partie de la Lybie qui est proche de Cyrène, Romains en séjour ici, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons publier dans notre langue les merveilles de Dieu! Tous étaient stupéfaits et se disaient, interdits, l'un à l'autre: Que peut bien être cela? D'autres encore disaient en se moquant: Ils sont pleins de vin doux!»

«Pierre alors, debout avec les Onze, éleva la voix et leur adressa ces mots: Hommes de Judée, et vous tous qui résidez à Jérusalem, apprenez ceci, prêtez l'oreille à mes paroles.» (Il parle avec autorité!) «Non, ces gens ne sont pas ivres, comme vous le supposez, car voici seulement la troisième heure du jour» (9 heures du matin), «mais c'est bien ce qu'a dit le Prophète» (Joël): «Il se fera dans les derniers jours, dit le Seigneur, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair. Alors leurs fils et leurs filles prophétiseront, les jeunes gens auront des visions et les vieillards des songes...» (Act. 2,1–17). Après le discours de Pierre, environ trois mille personnes furent baptisées (Act. 2,41).

Tel était l'effet de l'effusion de l'Esprit, la réalisation dépasse toujours l'attente quand il s'agit des choses divines. Une exaltation, une sorte d'ivresse, littéralement un *enthousiasme* fait parler aux apôtres un langage de feu. Cette descente de Pentecôte est un événement extraordinaire, le plus grand événement de l'histoire de l'Eglise fondée et instaurée par Jésus.

Mission visible du Fils qui aboutit au Christ qui est la Tête; mission visible de l'Esprit qui va aboutir à l'Eglise qui est le Corps. Alors, après Pentecôte, l'Eglise est préparée pour relayer Jésus sous le pressoir et durer jusqu'à la fin du monde. Elle est soulevée par une *sainte* et *divine* exaltation. L'exaltation peut venir de différentes causes. Il faut voir chaque fois de quoi il s'agit. Je crois que c'est dans Baudelaire que j'ai lu: «L'homme ne peut vivre sans ivresse.» Il faut choisir entre l'ivresse de l'alcool ou l'ivresse de l'Esprit-Saint. Les ivresses de l'alcool, des faux espoirs, des mythes, des idéologies, de toutes les formes de mensonge... ou la sainte ivresse de l'Esprit.

Le Baptême dans l'Esprit-Saint. – Il y a un baptême *dans et par l'eau seulement;* c'est le baptême que donne Jean au-delà du Jourdain, pour préparer les voies au Messie. Et il y a le *baptême dans l'Esprit,* que donnera Jésus. «Jean leur répondit: Moi je baptise dans l'eau. Au milieu de vous

se tient celui que vous ne connaissez pas; il vient après moi et je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa sandale» (Jean 1,26). «Celui qui m'a envoyé baptiser *dans l'eau* m'a dit: Celui sur lequel tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est lui qui baptise dans l'*Esprit-Saint*» (1,33).

Le baptême dans l'Esprit-Saint n'exclut pas le baptême dans et par l'eau. Le *baptême sacramentel* est un baptême dans l'Esprit. Il nous est donné *au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit* (Mt. 28,19), dans et par l'eau; «à moins de renaître *d'eau et d'Esprit*, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu» (Jean, 3,5). Le Christ s'est livré pour l'Eglise «pour la sanctifier en la purifiant *dans le bain de l'eau en la parole*» (Ephés. 5,26).

Mais le Baptême dans l'Esprit-Saint, en tant que donné à Pentecôte à l'Eglise tout entière, comporte, outre le baptême sacramentel dans l'eau et la parole, qu'elle donne à tous ses membres, une confortation irrévocable qui la consacre dès ici-bas comme l'Epouse du Christ «sans tache ni ride ni rien de semblable, mais sainte et immaculée» (Ephés. 5,27). Et l'on pourra dès lors distinguer le *Baptême d'eau* qu'elle donne à ses enfants, et le *Baptême de feu* qui est son privilège personnel. On pourra en ce sens donner toute leur profondeur aux mots du Baptiste rapportés dans saint Matthieu: «Moi, je vous baptise dans l'eau en vue de la pénitence; mais celui qui vient après moi est plus fort que moi: je ne suis pas digne de lui ôter ses sandales; lui, il vous baptisera dans l'*Esprit saint et le feu*» (3,11).

Il y a pour chacun de nous un baptême d'eau par lequel nous devenons des enfants fragiles de l'Eglise indéfectible et immaculée. Et il y a pour l'Eglise elle-même un baptême de feu par lequel elle est invinciblement véridique et sainte. Ouvrons ici le commentaire du *Cantique des Cantiques* de Jacques Maritain:

«Le baptême de l'eau, qui lave du péché originel et de tout autre péché, est reçu par les membres de l'Eglise – ils sont nés pécheurs – et est pour chacun d'eux une nouvelle naissance. Et du bain nuptial de ce baptême qui les fait renaître, l'Eglise, communauté des *re-nés*, naît elle-même immaculée, absolument pure du péché originel comme de tout autre péché. C'est *pour rester ainsi immaculée tout au cours des âges*, et pour grandir constamment dans la charité, qu'il faut une spéciale confortation de grâce, reçue par elle à l'instant même qu'elle naît sans tache, et qui la fasse en chacun de ses actes triompher de la fragilité humaine.»

Permettez-moi d'arrêter un instant le texte de J. Maritain pour rappeler que l'Eglise est sans péché. Dès que l'un de nous, laïc, prêtre, évêque ou pape, commet une faute même légère, ce n'est pas par docilité à l'Eglise, c'est parce que, en raison de sa fragilité, il se soustrait momentanément à son influence. Supposez que je tombe dans une faute vénielle: je vous ai dit un mensonge: ce mensonge n'est pas imputable à l'Eglise. Comme ce n'était pas une faute grave, dans mon cœur reste l'orientation profonde vers Dieu: j'appartiens à l'Eglise par la grâce habituelle qui demeure en moi; tant que je ne l'aurai pas brisée par un péché mortel, je suis dans l'Eglise par le plus profond de mon être. Si le péché mortel survenait, resteraient encore en moi la foi et l'espérance théologales, et la possibilité

de retrouver l'amour. Si je vais jusqu'à renier la foi, il n'y a plus en moi que la marque du baptême, qui demeure en moi jusqu'au sein de mon apostasie, comme un dernier appel à l'espérance.

Mais revenons au beau texte de J. Maritain:

«Disons donc – dit-il – que dans l'instant même où l'Eglise de la terre, – devenue un corps social visible aux yeux des hommes, et agissant parmi eux, parfaitement distincte de tout l'ordre temporel, – sort toute pure et immaculée des *eaux du baptême* reçu par ses membres, elle reçoit elle-même, en tant que personne constituée d'en-haut, une spéciale confortation de grâce, un autre «baptême», le baptême *du feu et de l'Esprit*, que l'Epoux lui donne dès l'instant qu'elle surgit en personne devant lui. Le Christ donne ce baptême à l'Eglise de la terre afin qu'il la fasse triompher de la fragilité humaine en tout ce qu'elle-même elle dit et elle fait. Il le donne, non pour purifier, mais pour enflammer et tenir toujours pur», pp. 30–31.

La personne de l'Eglise et la Maternité ecclésiale de la Vierge Marie

L'Eglise, ai-je dit, au moment de Pentecôte, est consacrée Epouse. Elle est donc une Personne. Et J. Maritain insistera sur ce point. Pour le mieux comprendre, rappelons que le privilège d'Epouse du Christ comporte une double réalisation personnelle: une réalisation personnelle *suprême et parfaite* dans la personne individuelle de la Vierge Marie, et une réalisation personnelle *participée et collective* dans la Vierge Marie prenant sous sa dépendance l'Eglise tout entière, selon l'image chère à l'Eglise orientale de la Vierge au Manteau, que nous invoquons dans le *Sub tuum praesidium* et dans notre dévotion à la Vierge «Mère de l'Eglise», chère à Paul VI. Et il faut ajouter que de même qu'il n'y a pas de différence essentielle entre la grâce capitale du Christ et la grâce qui lui est personnelle (saint Thomas III, qu. 8, a. 5), ainsi pareillement, il n'y a pas de différence essentielle entre la grâce de la maternité ecclésiale de la Vierge et la grâce qui lui est personnelle: ce sont les deux aspects d'une même grâce. Cela établi, nous pouvons reprendre le texte de J. Maritain:

Au jour de Pentecôte, – explique-t-il de cet Evénement inouï, corollaire de l'Incarnation, auquel la Sainte Trinité tout entière a pris part, l'Eglise du ciel et de la terre a été constituée surnaturellement *personne* au sens premier et plénier. Au même instant «le collège apostolique, recevant les langues de feu, a été fait au Cénacle et pour tous les siècles à venir la voix même et l'*instrument souverainement vital* de l'Eglise... Les apôtres, eux, restaient des hommes pécheurs, devenus les piliers inébranlables de la foi et la lumière du monde, les habitacles du Saint-Esprit qui enflamme leur cœur, illumine leur esprit, les guide et les fortifie dans leur immense mission. Et par eux, le jour de la Pentecôte, la personne de l'Eglise a crié: C'est

fait, me voilà présente, moi, l'Epouse du Christ, au ciel et sur la terre, *ecce adsum...*».

«Pour l'Eglise de la terre... en indivisible unité avec l'Eglise du ciel... triomphant en tous ses actes de notre fragilité, elle restera ici-bas jusqu'à la fin des âges une immaculée, une indéfectiblement sainte tirée de la pauvre humanité, – la Bien-Aimée du Christ, l'Epouse bénie en marche vers l'égalité d'amour avec l'Epoux», pp. 31–33. [1]

Elle est en marche, dans les espaces silencieux du Royaume, vers l'égalité d'amour avec l'Epoux, selon saint Jean de la Croix. Elle est en marche, dans l'ici-bas du Royaume, selon saint Augustin, entre les persécutions des hommes et les consolations de Dieu, se hâtant vers la Parousie.

V. *LES MISSIONS INVISIBLES DU VERBE ET DE L'ESPRIT* [2]

Le Fils, qui procède du Père, nous est envoyé visiblement en se faisant homme: c'est l'*unique* mission visible de la deuxième Personne. L'Esprit, qui procède du Père par le Fils, nous est envoyé visiblement à Pentecôte: c'est la *suprême* mission visible de la troisième Personne. Ni avant ni après ces deux missions, il n'y a de place pour une mission visible [3]. Mais les missions invisibles du Verbe et de l'Esprit couvrent tout le développement de l'Eglise depuis le soir de la chute jusqu'au soir du monde. Leur rôle est maintenant de raviver sans cesse le feu déposé dans son sein par l'Incarnation et Pentecôte.

A Pentecôte, l'Esprit-Saint s'empare de l'Eglise pour lui communiquer l'élan qui la rassemble et la porte au-devant de la Parousie. Car l'Eglise n'est pas seulement l'assemblée de tous ceux qui sont dans la grâce et l'amour comme autant d'étoiles – et les étoiles diffèrent en clarté –, elle est plus sainte que ses plus grands saints, elle est bien eux tous mais dans la puissance de l'élan que leur communique l'Esprit, un peu comme la symphonie est bien l'ensemble des notes, si pures soient-elles, de chacun des instruments, elle est tout cela, plus le souffle que lui donne le chef d'orchestre.

L'Esprit-Saint remplit et vivifie l'Eglise, il est, dit saint Augustin, l'Ame de l'Eglise, son âme extrinsèque et incréée. Il est le principe suprême responsable de tout ce qu'il y a de sainteté dans l'activité et le comporte-

[1] Ce texte est reproduit dans *Approches sans Entraves*, Fayard, Paris, 1973 (pp. 553–556) (Réd.).

[2] Texte relu, non rédigé.

[3] Si saint Jean a pu dire, 7,39: «*L'Esprit n'avait pas encore été donné, car Jésus n'avait pas encore été glorifié*», c'est, comme l'explique déjà saint Augustin, «parce que le don ou l'envoi de l'Esprit saint qui devait suivre la glorification du Christ, était tel qu'il n'y en avait jamais eu auparavant de pareil, non que l'Esprit n'eût jamais été envoyé auparavant, mais il ne l'avait jamais été de cette manière» (*De Trinitate*, IV, 20,29). Cf. *Eglise du Verbe incarné* III, p. 613.

ment de l'Eglise. Sa tâche est, autant que faire se peut, de configurer l'Eglise au Christ, le Corps à la Tête. La grâce qu'il verse sur l'Eglise n'est pas autre que la grâce christique, elle n'est que ce qui déborde au dehors de la surabondance de la grâce communicable du Christ. A Vézelay, on s'en souvient, les rayons de Pentecôte sortent des mains du Christ.

Principe suprême responsable ultimement de la sainteté de l'Eglise, l'Esprit-Saint peut être appelé la Personnalité extrinsèque et incréée de l'Eglise. Compte tenu de la distance infranchissable qui sépare d'une part l'union hypostatique liant l'humanité du Christ au Verbe, et d'autre part l'union de grâce et d'inhabitation unissant l'Eglise à la Personne de l'Esprit-Saint, on pourra dire que l'Esprit conduit dans le temps le pèlerinage de l'Eglise qui est l'Epouse – et de même chaque âme fidèle – un peu à la manière dont le Verbe a conduit dans le temps le pèlerinage de l'humanité de Jésus qui est l'Epoux. On pourra dès lors retrouver en diverses régions où l'Eglise s'est fixée ou aux diverses époques de sa durée, des situations qui seront comme un reflet des étapes de la vie du Sauveur. Et la fin de ce double et inouï pèlerinage c'est, dans l'Apocalypse, l'extraordinaire, le sublime dialogue où l'Esprit, dans et pour l'Eglise, appelle la venue suprême du Fils qui est l'Epoux: «L'Esprit et l'Epouse disent: Viens!... – Oui, je viens bientôt! – Amen, viens Seigneur Jésus!» (22, 17–20).

C'est un des beaux mystères de la vie de l'Eglise que celui des Personnes divines qui ne cessent de venir invisiblement à elle. Newman, encore anglican, le découvrit en s'inspirant d'un théologien anglican, Joseph Milner, qui affirmait – c'était l'idée fondamentale de son *Histoire de l'Eglise du Christ* – qu'à certains intervalles descendaient sur l'Eglise visible de larges et temporaires *effusions* de la grâce divine, contrecoups de l'effusion de Pentecôte. Car il ne suffit pas de tenir que l'Eglise est maintenue dans la vie de la grâce, il faut ajouter que les Personnes divines surviennent à nouveau en elle, qu'elles ont à chaque fois une nouvelle manière d'exister en elle, ou plutôt – puisque ce qui change c'est l'Eglise et non pas Dieu – que l'Eglise acquiert à chaque fois une nouvelle manière d'exister dans les Personnes divines, et qu'elle ne cesse d'approcher de l'autel de Dieu qui réjouit sa jeunesse.

Mais comment donner l'idée de ces renouvellements de l'Eglise, de leur étendue et de leur profondeur? Ce sont les secrets de Dieu, qu'il découvre aux anges et aux bienheureux afin de leur faire connaître, à la vue de l'Eglise, les manifestations infiniment variées de sa sagesse (Ephés. 3,10). Ce sont, selon saint Pierre, choses «dans lesquelles les Anges désirent plonger leurs regards» (1 Pierre, 1,12). Le rythme lui-même de ces effusions de lumière et d'amour nous échappe. Elles peuvent survenir aux époques de paix, où les couvents se multiplient, où la doctrine est prêchée et explicitée, où les établissements missionnaires florissent; et peut-être aux plus sombres époques, quand la persécution fait apostasier des milliers d'âmes, et que le Saint-Esprit semble vouloir racheter, par l'intensité de la ferveur des uns et de l'héroïsme des martyrs, les pertes subies en nombre et en extension.

Grâce aux missions invisibles des divines Personnes, la création sortie

de Dieu fait constamment retour à Dieu. Saint Thomas parle d'une sorte de circulation, et Pascal lui fait écho: «Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend. Tout autre ne le peut faire» (Br. nº 72). Sous ces incomparables visitations des Personnes divines, sous ces missions invisibles par lesquelles Dieu vient reprendre en quelque sorte l'ouvrage de sa création – elles sont dites invisibles non en ce sens qu'elles n'auraient pas d'effets visibles, mais en ce sens que ces effets ne visent pas directement à désigner la Personne dont ils viennent – l'Eglise, telle jadis Elisabeth, sent tressaillir ses enfants dans son sein, elle s'émerveille en disant: «*Et unde hoc mihi?*» D'où me vient que mon Seigneur vienne à moi? Ces touches pénètrent jusqu'à son être substantiel, elles lui donnent l'élan de confesser Dieu par toute la terre: *Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia.*

Dans le Symbole des Apôtres, constitué logiquement à partir des paroles de Jésus: *Baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit* (Mt. 28,19), le Père est pour ainsi parler «localisé» dans la création, le Fils dans l'Incarnation, et l'Esprit dans l'Eglise. On connaît la maxime de saint Irénée: «Là où est l'Eglise, là est aussi l'Esprit de Dieu, et là où est l'Esprit de Dieu, là est l'Eglise et toute la grâce.» Et son disciple Hippolyte, pour inviter les fidèles à l'Eglise, trouve cette formule, de toutes la plus belle: «Qu'il se hâte à l'Eglise, où fleurit l'Esprit, *Festinet autem ad Ecclesiam ubi floret Spiritus*». Et la fin du Symbole telle que P. Nautin pense pouvoir la reconstituer, devrait être: *Je crois en l'Esprit-Saint* (lequel réside) *dans la sainte Eglise catholique* (qui est) *communion des saints, en vue de la rémission des péchés, de la résurrection de la chair et de la vie éternelle* [1].

On peut essayer, *dans la vie personnelle des âmes fidèles*, de discerner à quels moments descendent sur elles les missions dites invisibles du Fils et de l'Esprit.

Mais rappelons d'abord que ces deux missions invisibles sont indissociables et surviennent ensemble dans l'âme, car le Verbe, lequel est lumière, est une connaissance spirant l'Esprit, lequel est amour. Cependant on parlera d'une mission du Verbe quand la note dominante est lumière et d'une mission de l'Esprit quand la note dominante est l'amour. Evoquant deux rencontres avec la Trinité dont elle fut favorisée, Marie de l'Incarnation l'Ursuline dira «La première fois, l'impression que j'en avais eue avait fait son principal effet dans l'*entendement* et il semblait que la divine Majesté me l'avait faite pour m'instruire et m'établir et me disposer à ce qu'elle me voulait faire ensuite. Mais en cette occasion ici, quoique l'entendement fût aussi éclairé et plus qu'en la précédente, la *volonté* emporta le dessus, parce que la grâce présente était toute pour l'amour» [2].

Une seconde remarque concerne le sens à donner au mot mission invisible. Selon certains théologiens, il faudrait considérer *tout progrès* dans la

[1] Cf. *Eglise du Verbe incarné*, II, p. 564.
[2] *Ecrits spirituels*, Paris 1930, II, p. 251.

grâce sanctifiante comme étant le fruit d'une mission des Personnes divines. Mais ce qui, selon saint Thomas, caractérise une mission n'est pas un accroissement quelconque de la grâce, c'est un accroissement qui fait produire des actes surnaturels *d'une nouvelle sorte*, et qui fait passer à une nouvelle étape, à un *nouvel étage* de la vie spirituelle. La vie, déjà au plan biologique, ne procède pas suivant un mouvement continu comme celui des aiguilles d'une montre; elle travaille d'abord à emmagasiner des réserves et procède ensuite par bonds et par explosions. Ainsi à tous les niveaux.

A chaque fois que de nouveaux petits enfants sont *baptisés*, la Trinité vient habiter en eux et les limites de l'Eglise s'élargissent. «L'Eglise, dit saint Augustin, est rassemblée des quatre vents. Comment est-elle rassemblée? C'est dans la Trinité que de partout elle est rassemblée; elle n'est rassemblée que par le baptême au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit» (Ps. 86, nº 4). Sans doute la grâce et les vertus infuses sont comme sommeillantes dans l'âme des petits enfants, ils ne sont pas en acte de connaître ni d'aimer les trois Personnes divines; mais pour qu'il y ait déjà survenance et habitation des Personnes divines, la connaissance et l'amour actuels ne sont pas nécessaires. Il suffit que les âmes soient dans leur fond divinisées et référées à la Trinité intimement présente en elles. Quand elles passeront à la connaissance et à l'amour actuels, d'autres missions divines commenceront.

Il y a mission divine quand l'Eglise voit ses membres charnels *renaître en son sein* à la vie de la grâce, et Jésus a préparé à cet effet le sacrement de Pénitence. Il y a déjà mission divine quand les *pécheurs du dehors*, sans connaître l'Eglise, commencent de lui appartenir invisiblement par la charité, par le désir, et dilatent ainsi ses frontières. Il y a encore mission divine quand ces mêmes âmes, qui ne sont à elle que par le désir, comprennent enfin qu'elle seule est ici-bas le corps visible du Christ-Dieu, brisent les dernières résistances qui les retenaient, pour lui *appartenir visiblement*.

Il peut y avoir mission invisible lorsque le sacrement de *mariage*, qui inaugure dans l'Eglise un état de vie, est reçu et intériorisé profondément dans la lumière de la foi théologale. Et il peut y avoir mission invisible dans une *certaine manière de rompre* pour Dieu *avec le monde*. Mais il y a des degrés dans cette rupture.

«Essayons d'imaginer, dit Jacques Maritain, ce qui se passe dans l'âme d'un saint au moment crucial où il prend sa première décision irrévocable. Représentons-nous saint François d'Assise quand il rejette ses vêtements et paraît nu devant son évêque, ou saint Benoît Labre quand il décide de devenir un mendiant pouilleux vagabondant sur les routes. A la racine d'un tel acte, il y a eu quelque chose de si profond dans l'âme qu'on ne sait comment l'exprimer – disons que c'est un simple refus – non un mouvement de révolte, qui est temporaire, ni de désespoir, qui est quelque chose de passif – mais plutôt un simple refus, un refus total, stable, suprêmement actif, d'accepter les choses comme elles sont: ici il n'est pas question de savoir si les choses et la nature et la figure de ce monde sont bonnes dans leur essence, – oui, elles le sont, l'être est bon dans la mesure même où il

est, la grâce parfait la nature et ne la détruit pas, – ces vérités n'ont rien à voir avec l'acte intérieur de rupture que nous considérons. Cet acte a affaire avec un fait, un fait existentiel: les choses comme elles sont ne sont pas tolérables, elles ne sont décidément pas, positivement pas tolérables. Dans la réalité de l'existence, le monde est infecté de mensonge et d'injustice et de méchanceté et de détresse et de misère, la création a été gâchée par le péché à tel point que dans le fond du fond de son âme le saint refuse de l'accepter comme elle est. Le mal, – j'entends la puissance du péché, et l'universelle souffrance qu'elle entraîne, la pourriture du néant qui ronge partout les choses, – le mal est tel, que la seule chose qu'on ait sous la main pour y remédier, et qui enivre le saint de liberté, d'exultation et d'amour, est de tout donner, tout abandonner, et la douceur du monde, et ce qui est bon, et ce qui est meilleur, et ce qui est délectable et permis, pour être libre d'être avec Dieu; c'est d'être totalement dépouillé et donné afin de se saisir du pouvoir de la croix, c'est de mourir pour ceux qu'il aime. C'est là un éclair d'intuition et de vouloir au-dessus de tout l'ordre de la moralité humaine. Une fois qu'une âme d'homme a été touchée au passage par cette aile brûlante, elle devient partout étrangère. Elle peut tomber amoureuse des choses, jamais elle ne se reposera en elles...» [1].

Les missions divines viendront soutenir merveilleusement les *martyrs*. Mais quels déchirements Dieu peut-il demander aux toutes grandes âmes, à ceux qui au sens *absolu* sont *ses disciples*. «Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple...» (Luc, 14,26). Pensons au martyre de Perpétue et Félicité. Nous sommes à Carthage, en l'an 203. Elles sont toutes deux en prison. Perpétue a 22 ans. Elle a un petit garçon qu'elle nourrit. Son père vient la supplier: «Ayez pitié, ma fille, de mes cheveux blancs, ayez pitié de votre père, si je mérite encore que vous m'appeliez père. Regardez vos frères, votre mère, votre tante, regardez votre fils qui sans vous ne pourra pas vivre.» Il me baisait les mains, se jetait à mes pieds, et dans ses larmes il ne m'appelait plus sa fille mais «Madame» *Domina*. Je lui dis pour le rassurer: «Il n'arrivera au tribunal que ce que Dieu voudra: vous savez bien que nous ne nous appartenons pas; nous sommes au pouvoir de Dieu.» Il me quitta effondré. Il cherchait toujours à me faire renier ma foi. Même on le frappa. Je ressentis le coup porté à mon père comme si j'eusse été frappée moi-même.»

Félicité, sa servante, était enceinte de huit mois. La loi romaine interdisait de supplicier des femmes enceintes. Trois jours avant les jeux, les douleurs la prirent. Elle gémissait. Le geôlier lui dit: «Si tu te plains maintenant, que feras-tu devant les bêtes? Elle répondit: «Aujourd'hui c'est moi qui souffre ce que je souffre; alors il y aura quelqu'un qui souffrira pour moi, parce que c'est pour lui que je souffrirai.» Elle mit au monde une fille, que sa sœur éleva comme sa propre fille.

On les fit avancer dans l'arène, toutes nues, enveloppées de filets. Le

[1] *La signification de l'athéisme contemporain*, 1949.

public fut soulevé de honte. Il fallut les ramener et les couvrir de tuniques. On lança sur elles une vache furieuse. La première, Perpétue fut jetée en l'air. Elle retomba sur le dos. A peine assise, voyant sa tunique déchirée sur le côté, elle la ramena pour se couvrir. Puis elle chercha une épingle et rattacha ses cheveux dénoués: une martyre ne devait pas avoir l'air d'être en deuil. Puis elle se releva. Apercevant Félicité qui semblait être brisée, elle s'approcha d'elle, lui tendit la main, l'aida à se relever. En les voyant debout toutes deux, l'inhumanité du peuple fut vaincue; on les fit sortir par la porte des vivants. Perpétue y fut accueillie par un catéchumène nommé Rusticus, qui lui était attaché. Perpétue semble sortir d'un profond sommeil, tant avait été complète l'extase où l'avait mise l'Esprit. Soudain, à la stupeur de tous, elle demanda: «Quand donc va-t-on nous exposer à cette vache?» Comme on lui disait que la chose avait eu lieu, elle ne voulut pas le croire avant d'avoir constaté sur son corps et ses habits les traces laissées par le supplice. C'est un gladiateur qui devait lui donner la mort. Frappée d'un coup entre les côtes, elle poussa un grand cri. Mais elle saisit la main tremblante du gladiateur novice et la dirigea sur sa gorge.

A la Vierge Marie étaient réservées les plus hautes missions de l'Esprit: «L'Ange lui répondit: *L'Esprit-Saint viendra sur toi*, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre; c'est pourquoi l'Enfant sera saint et sera appelé Fils de Dieu» (Luc, 1,35). Au Père revient dans le mystère de l'Incarnation, d'*envoyer* le Fils selon la chair, au Saint-Esprit de *former* dans le sein de la Vierge le corps que le Fils *saisit* par son emprise hypostatique. A la Vierge obombrée par la puissance du Très-Haut revient de prononcer, au nom de toute l'humanité, le oui qui réconciliera en Jésus le ciel et la terre et qui fera d'elle la *Theotokos*, la digne Mère de Dieu, *Sancta Maria Mater Dei*. C'est la plus haute grâce qui se puisse concevoir: elle avait par anticipation préservé Marie de contracter la tache originelle; elle continuera d'appeler sur la Vierge des missions invisibles de l'Esprit: à la Visitation, à Noël, au pied de la Croix. Pour les apôtres, Pentecôte sera un baptême dans l'Esprit (Act. 1,5), c'est-à-dire un *départ* pour témoigner de Jésus jusqu'aux extrémités de la terre (1,8). Pour «Marie, mère de Jésus» (1,14), cachée dans l'ordre des grandeurs de sainteté, Pentecôte n'est pas un départ dans le temps, mais plutôt un *été*. Elle voit venir à maturation toutes les grâces déposées en son âme. La suprême mission invisible de l'Esprit sur elle sera «son Assomption corps et âme dans la gloire céleste.»

VI. *L'HABITATION DE LA TRINITE DANS L'AME EN ETAT DE GRACE* [1]

Tous les êtres de l'univers tombent sous le *regard de Dieu*, tous sont mus par lui, tous, à un degré plus ou moins humble, participent de son être. Dieu est en eux par sa présence d'immensité, les sondant, les régissant, les soutenant au-dessus du néant. La seule raison quand elle est droite – mais avec plus d'assurance quand elle fonctionne sous un climat chrétien – peut établir ces vérités, elle peut reconnaître Dieu comme Cause créatrice et conservatrice du monde, et s'abîmer dans la contemplation et l'adoration de ce mystère.

Mais la *révélation évangélique* nous introduit dans un autre univers, que jamais l'intelligence d'aucune créature n'aurait pu ni découvrir ni même soupçonner. Elle nous annonce que notre destinée est plus tard de rejoindre Dieu, non plus indirectement en remontant des effets à la Cause première, pour nous invisible, qu'ils postulent; mais directement, dans l'évidence, dans la vision immédiate de ses profondeurs; en le connaissant et en l'aimant comme lui-même se connaît et s'aime, par un rayon en quelque sorte qu'il nous prêtera de sa propre lumière et de son propre amour; en entrant par cette connaissance et cet amour en possession de sa vie intime et trinitaire. Tel est le message de saint Paul aux Corinthiens: «Aujourd'hui, nous voyons dans un miroir, d'une manière obscure, mais alors ce sera face à face; aujourd'hui je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme je suis connu» (I Cor. 13, 12). Tel est encore le message de saint Jean: «Nous savons que lors de cette manifestation nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est» (I Jean, 3,2).

La gloire future ne fera que révéler ce que cache la grâce présente. Tout ce qui sera plus tard épanoui dans la clarté de la vision est déjà vivant maintenant dans la nuit de la foi. La présence d'inhabitation de la Patrie ne sera que la manifestation de la présence d'inhabitation de l'ici-bas. Saint Jean nous le dit au même endroit: «Bien aimés, *dès maintenant nous sommes enfants de Dieu;* et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté» (I Jean, 3,2).

La charité, selon saint Paul, «ne passe jamais» (I Cor. 13,8). Celle du ciel est celle-même d'ici-bas; si quelqu'un aime, c'est dès maintenant que les personnes divines viendront faire leur demeure chez lui (Jean, 14,23); si quelqu'un ouvre la porte, c'est dès maintenant que le Seigneur viendra souper avec lui (Apoc. 3,20).

C'est aux fidèles de son temps, à peine sortis du paganisme, que saint Paul révèle que l'Esprit-Saint lui-même leur a été *envoyé:* «La preuve que vous êtes des fils, c'est que Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie Abba, Père!» (Gal. 4,6); qu'il leur a été *donné en gage:*

[1] Texte relu, non rédigé.

«L'amour de Dieu [pour nous] s'est répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné» (Rom. 5,5); qu'il désire *habiter* personnellement en eux: «Ne savez-vous pas que vous êtes un temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous?» (I Cor. 3,16); «Ne savez-vous pas que votre corps est un temple du Saint-Esprit qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu, et que vous ne vous appartenez pas?» (6,19); «Ne contristez pas l'Esprit-Saint de Dieu qui vous a marqués de son sceau pour le jour de la rédemption» (Ephés. 4,30).

Il faut comprendre ce qu'une telle révélation a d'inouï, et pourquoi elle apparaît au premier abord impossible, irréalisable. Seul Dieu est au niveau de Dieu, seul le regard de Dieu porte immédiatement sur Dieu. Le regard de la créature est au niveau de la créature et porte immédiatement sur la créature. Supposer en une créature la puissance d'atteindre Dieu directement et en lui-même, c'est lui conférer une puissance infinie, et nier qu'elle soit créature.

Or, ce qui est impossible à une nature créée, Dieu va le rendre possible par sa puissance. Nous n'étions que des enfants des hommes, ne pouvant produire que des actions humaines, une connaissance et un amour de provenance humaine, de portée humaine; Dieu nous revêt de sa grâce, il la dépose en nous comme une nouvelle nature; elle est, en effet, selon la Seconde Epître de Pierre, une participation de sa propre nature: «afin que vous deveniez ainsi participants de la divine nature» (II Pierre, 1,4); elle fait de ceux qui n'étaient que de simples enfants des hommes «des enfants de Dieu» (Jean, 1,12; Rom. 8,14–16); elle est, en nous, à l'origine de ces beaux actes de connaissance et d'amour qui débouchent sur Dieu tel qu'il est en son mystère; elle le fait entrer en nous et nous fait entrer tout vivants en lui; elle le fait habiter en nous et nous fait habiter en lui; elle fait de ceux qui la reçoivent une Ville sainte, une Cité mystique qui transgressera les frontières du temps: «J'entendis alors une grande voix venant du trône: – Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes. Il habitera avec eux et ils seront son peuple, et il sera lui-même Dieu-avec-eux. Il essuiera toutes larmes de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses s'en sont allées» (Apoc. 21,3–4).

Par la présence d'efficience et de création, c'est Dieu en quelque sorte qui entre dans ses créatures, les transperçant de son regard, les mouvant à agir, les soutenant dans l'existence; mais par la grâce, c'est nous qui franchissons à notre tour le seuil sacré, qui entrons en Dieu, pour l'accueillir en nous *avec son infinité*. La grâce est un don créé, plus ou moins intense, mais par lequel l'âme s'ouvre sur la divinité même. «Avec le don de la *grâce* sanctifiante, dit saint Thomas, ce que nous avons, ce qui habite en nous, c'est l'*Esprit-Saint* lui-même» [1]. Le Don incréé se livre dans le don créé, un peu comme le soleil dans son rayon. «Le don de la grâce sanctifiante enrichit la créature raisonnable au point qu'elle peut non seulement

[1] I, qu. 43, a. 3.

user librement de ce don créé, mais *posséder* la personne divine elle-même» de l'Esprit-Saint [1].

Qu'on ne se méprenne donc pas. La «présence de grâce» n'est pas la simple présence du don créé, mais, moyennant ce don créé, la présence même d'inhabitation. On trouve dans l'autobiographie de sainte Thérèse d'Avila, à la fin du chapitre XVIII, nº 15, un curieux passage. On ne lui avait pas encore expliqué la distinction entre présence d'efficience et présence d'inhabitation. Elle éprouvait déjà intensément cette *seconde* présence. Ceux à qui elle s'en ouvrait ne pensaient qu'à la *première*. Ils lui répondaient que Dieu est présent par ses effets dans toutes les créatures, causant en elles soit l'être, soit la grâce. La réponse était exacte mais insuffisante. La grâce est bien *causée par Dieu comme un effet* dans l'âme; mais dès qu'elle apparaît, elle ouvre l'âme sur la Trinité, d'où résulte la *présence de grâce ou d'inhabitation de la Trinité dans l'âme*, la seule qu'expérimentait sainte Thérèse. D'où son trouble: «Que Dieu fût en les choses comme il me semblait qu'il était en moi, cela me paraissait impossible. D'autre part, renoncer à croire qu'il fût en moi, je ne le pouvais pas; car je croyais avoir clairement compris ce qu'était sa présence même. Des gens peu instruits me disaient qu'il n'était en moi que par la grâce. Je ne pouvais me ranger à leur avis. Car, je le répète, c'est lui que je sentais présent. Je me trouvais donc dans la peine. Un religieux très instruit de l'ordre du glorieux saint Dominique dissipa mon doute. Il m'assura que Dieu même se rendait présent, et m'expliqua comment il se communique à nous. Aussi je fus grandement consolée.»

La distinction entre la présence d'immensité, par laquelle Dieu est en toutes choses, et la présence de grâce, par laquelle il habite l'âme des justes, est nette chez saint Jean de la Croix. Il appelle la première, par laquelle Dieu donne à toutes les substances d'exister, union *substantielle;* et la seconde union de *ressemblance:* «Et d'abord, lisons-nous dans *La Montée du Carmel,* pour éviter toute confusion il faut savoir qu'en toute âme, même dans celle du plus grand pécheur du monde, Dieu réside et demeure substantiellement. Cette sorte d'union est toujours un fait entre Dieu et toutes les créatures. Elle leur conserve l'être qu'elles ont, de façon que si cette union venait à leur faire défaut, elles s'annihileraient aussitôt et cesseraient d'exister. Quand nous parlons de l'union de l'âme avec Dieu, nous écartons cette union substantielle commune à tout être créé, et nous avons en vue l'union et transformation de l'âme en Dieu par amour. Celle-ci n'est pas un fait général; elle existe seulement quand s'établit une ressemblance d'amour, d'où son nom d'union de ressemblance, tandis que l'autre se nomme union substantielle ou essentielle. Cette dernière est naturelle, la première est surnaturelle...

«Comme nous l'avons dit, Dieu est toujours dans l'âme en lui donnant et conservant par son assistance l'être naturel, mais il ne lui communique pas toujours pour cela l'être surnaturel. Cette communication est le fruit

[1] *Ibid.*, ad 1.

de la grâce et de l'amour, et toutes les âmes n'en jouissent pas; celles qui en jouissent ne la possèdent pas toutes au même degré, puisqu'en elles le degré d'amour peut être plus ou moins élevé...

«Cette doctrine fait déjà comprendre que si l'âme cède aux créatures, ou en a le goût, soit par attache, soit par dispositions habituelles, elle manque par cela même de préparation à une semblable union; le motif en est qu'elle ne s'offre pas entièrement à Dieu pour qu'il la transforme surnaturellement. Il faut donc que l'âme n'ait pas de plus grand souci que de se dépouiller de ces obstacles et dissimilitudes naturelles, pour que Dieu, qui se communique déjà naturellement selon la nature, se communique surnaturellement par la grâce» [1].

Ce n'est pas seulement Dieu présent dans l'âme comme dans sa créature pour la soutenir dans l'existence; c'est Dieu qui, ayant lavé ses souillures et guéri ses blessures, et l'ayant revêtue de beauté, vient à elle comme un Hôte, un Invité, pour converser avec elle par la réciprocité de l'amitié, dans un dialogue ineffable, où elle ne fera pas que l'écouter, mais où elle recevra de lui les mots pour lui répondre, les mots d'amour qui blesseront son cœur et l'inclineront à faire les désirs de cette mendiante dont il s'est épris: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure» (Jean, 14,23). Il frappe à la porte et si l'on ouvre il entrera, il parlera au cœur et il écoutera les réponses du cœur: «Voici que je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et *lui avec moi*» (Apoc. 3,20). Le dialogue, bien sûr, ne peut être ici-bas toujours actuel, il ne s'allume que par moments; mais la présence qui le rend possible est permanente et n'est rompue que par le péché mortel.

Ainsi visitée, l'âme ne fait qu'un avec Dieu. Non certes dans l'ordre de l'*être*, où la distance entre la créature et le Créateur reste infranchissable, mais dans l'ordre de l'*amour*. Car alors la compénétration est telle, l'intimité si profonde, l'interdépendance du flux et du reflux si étroite que la dissociation est impossible.

Parlant du mystérieux échange des activités de Dieu et de l'âme dans l'au-delà, l'apôtre écrit: «Alors je connaîtrai comme je suis connu» (I Cor., 13,12). Mais cette mutuelle interaction est dès ici-bas la loi de la vie de l'esprit. Comment séparer ce qui est de Dieu et ce qui est de l'âme? C'est l'Esprit de Dieu «qui nous fait nous écrier: Abba, Père!»; c'est lui qui, «en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu». (Rom 8,15–16). Nous ne savons même pas prier, mais en nous «l'Esprit lui-même intercède pour nous avec des gémissements inénarrables, et Celui qui sonde les cœurs sait quel est le désir de l'Esprit et que c'est selon Dieu qu'il intercède pour les saints» (Rom. 8,26–27). Comment, dès lors, ne pas convenir, toujours avec l'apôtre, que «celui qui adhère à Dieu est avec lui *un seul esprit*» (I Cor. 6,17)?

[1] *Montée du Carmel*, Silverio, livre II, chap. 5, nº 2 et 3.

Pour expliquer la dualité de Dieu et de l'âme dans l'ordre de l'être, et leur unité dans l'amour, saint Jean de la Croix recourt, dans *La Montée du Carmel*, à la comparaison de la vitre d'abord opaque, puis transparente, mais pourtant distincte de la lumière: «L'âme est comme une vitre dans laquelle donne toujours, ou, pour mieux dire, en laquelle demeure toujours par nature cette lumière divine de l'être de Dieu». Voilà la présence substantielle ou par nature. Qu'elle se purifie de ses taches, Dieu se communique à elle surnaturellement, elle sera transformée, voilà la présence surnaturelle ou par grâce: «Elle paraît être Dieu même, elle possède ce que Dieu même possède. Il se fait une telle union... que toutes les choses de Dieu sont en l'âme qui participe de lui par sa transformation. L'âme semble plus être Dieu qu'être âme Et même elle est Dieu par participation. Et pourtant, bien qu'elle soit transformée, son être naturel demeure aussi distinct de Dieu qu'il l'était auparavant: tout comme la vitre a son être distinct du rayon qui l'éclaire» [1].

Parlant dans le *Cantique Spirituel* de la plus haute présence divine possible en nous ici-bas, saint Jean de la Croix écrit: «Ainsi quand la lumière de l'étoile ou de la lampe se joint et unit à celle du soleil, ce qui éclaire n'est plus ni l'étoile ni la lampe, mais le soleil, qui a fondu en soi les autres lumières.» Au même endroit, c'est en s'emparant du mot de l'apôtre: «Celui qui s'unit au Seigneur n'est avec lui qu'*un seul esprit*» (I Cor. 6,17) qu'il définit cette union transformante: «Quand se consomme entre Dieu et l'âme ce mariage spirituel, ils sont deux natures en un seul esprit et amour de Dieu, *son dos naturalezas en un espiritu y amor de Dios*» [2].

Distance et intimité: ces deux choses ne s'entredétruisent pas. Si Dieu n'était pas infiniment distinct de l'âme, jamais il ne pourrait lui être pareillement intime. Et c'est ce double aspect d'un même mystère qui est proposé à notre foi.

L'âme purifiée abrite en elle la Trinité et toute la vie divine. En elle le Père engendre le Verbe, le Père et le Fils spirent l'Esprit. Faut-il dire qu'elle participe à ces activités ineffables, qu'avec le Père elle engendre le Verbe, qu'avec le Père et le Fils elle spire l'Esprit, qu'elle entre ainsi dans la circulation des processions éternelles?

Ce serait pure folie si l'on entendait ces choses selon la ligne de l'*être*. Qu'apporterait-elle, pauvre créature, à la perfection infinie de ces proces-

[1] *Montée...*, loc. cit., nº 5.

[2] *Cantique*, str. 27(22) nº 2. Silv. t. III, p. 132. – Voir le commentaire que donne de ce texte Jacques MARITAIN: «Au point de vue de l'entité, dans le registre de l'être propre des choses, il y a toujours dualité, que dis-je, distance infinie entre l'âme et l'amour incréé. Mais il est un autre ordre que celui de l'entité, et c'est à lui que fait allusion le mot de saint Paul: *un seul esprit*, dit-il, non *un seul être*. C'est l'ordre de l'amour en tant qu'amour, considéré non pas dans ses constitutifs ontologiques d'essence et d'existence (alors il est considéré comme être), mais bien dans la réalité absolument propre de l'immatérielle intussusception par laquelle l'autre en moi devient plus moi que moi-même». *Les degrés du savoir*, Paris, 1932, p. 734. Et encore: «Dieu éternellement disant à la créature: n'essaie pas de me toucher; mais lui disant aussi: Je t'épouserai pour toujours. Tu m'as ravi le cœur, ma sœur, mon épouse» *Ibid.*, p. 752.

sions éternelles? Pourtant ces mêmes choses sont vraies selon la ligne de l'*amour*. Aux plus hauts moments de son existence, l'âme purifiée par la grâce jusque dans ses profondeurs est toute sensibilisée aux réalités divines, toute ravie des splendeurs que la foi lui en laisse pressentir, *toute accueillante et consentante au mystère des processions intratrinitaires*. Elle les reflète au sein d'elle-même. Elle éprouve intensément, elle *expérimente en quelque sorte en elle la vérité de ces processions*. En ce sens, elle fait un avec le Père pour engendrer le Verbe, un avec le Père et le Fils pour spirer l'Esprit.

Ayant épousé en quelque sorte les relations intradivines, elle épouse aussi pareillement les relations de Dieu avec l'univers. *Elle fait un, par union et acquiescement d'amour, avec Dieu créant, conservant, sauvant le monde.* Possédant Dieu, comment ne posséderait-elle pas, avec lui, en plénitude, toujours par union d'amour, tout ce qui est à lui? D'où le cri de saint Jean de la Croix dans la *Prière de l'âme énamourée:* «Miens sont les cieux et mienne est la terre; miens sont les peuples; les justes sont miens et miens les pécheurs; les anges sont miens, et la Mère de Dieu, et toutes choses sont miennes; et Dieu même est mien et pour moi, parce que le Christ est mien et tout entier pour moi. Que demandes-tu et que cherches-tu donc, mon âme? Tien est tout ceci et tout ceci est pour toi. Ne t'estime pas moindre. Ne prête pas attention aux miettes qui tombent de la table de ton Père.»

L'âme en état de grâce peut jeter comme un filet, comme un réseau sur l'océan de lumière et d'amour qu'est la Trinité pour la retenir captive en elle, plus ou moins profondément selon l'intensité de son amour. Et elle n'est pas réduite en cendres et volatilisée par cet océan de Feu. Elle est comme le buisson que voyait Moïse, qui brûlait sans se consumer.

Sœur Elisabeth de la Trinité, du Carmel de Dijon, disait:

«C'est toute la Trinité qui repose en nous, tout ce mystère qui sera notre vision dans le ciel. Que ce soit notre joie! Je suis Elisabeth de la Trinité, c'est-à-dire Elisabeth disparaissant, se perdant, se laissant envahir par la Trinité.»

Et voici sa prière:

«O mon Dieu, Trinité que j'adore, aidez-moi à m'oublier entièrement pour m'établir en Vous, immobile et paisible, comme si déjà mon âme était dans l'éternité! Que rien ne puisse troubler ma paix ni me faire sortir de Vous, ô mon immuable, mais que chaque minute m'emporte plus loin dans la profondeur de votre Mystère!

«Pacifiez mon âme, faites-en votre ciel, votre demeure aimée et le lieu de votre repos; que je ne Vous y laisse jamais seul, mais que je sois là tout entière, tout éveillée en ma foi, tout adorante, toute livrée à votre action créatrice.

«O mon Christ aimé, crucifié par amour, je voudrais être une épouse pour votre Cœur; je voudrais Vous couvrir de gloire, je voudrais Vous aimer...

jusqu'à en mourir. Mais je sens mon impuissance et je vous demande de me revêtir de Vous-même, d'identifier mon âme à tous les mouvements de Votre âme, de me submerger, de m'envahir, de Vous substituer à moi, afin que ma vie ne soit qu'un rayonnement de votre Vie. Venez en moi comme Adorateur, comme Réparateur et comme Sauveur.

«O Verbe éternel, Parole de mon Dieu, je veux passer ma vie à Vous écouter, je veux me faire tout enseignable afin d'apprendre tout de Vous; puis, à travers toutes les nuits, tous les vides, toutes les impuissances, je veux Vous fixer toujours et demeurer sous votre grande lumière. O mon Astre aimé, fascinez-moi pour que je ne puisse plus sortir de votre rayonnement.

«O Feu consumant, Esprit d'amour, survenez en moi afin qu'il se fasse en mon âme une incarnation du Verbe; que je Lui sois une humanité de surcroît en laquelle il renouvelle tout son mystère.

«Et Vous, ô Père, penchez-Vous vers votre pauvre petite créature, couvrez-la de votre ombre, ne voyez en elle que le Bien-Aimé en lequel Vous avez mis toutes vos complaisances.

«O mes trois, mon Tout, ma Béatitude, Solitude infinie, Immensité où je me perds, je me livre à Vous comme une proie; ensevelissez-Vous en moi, pour que je m'ensevelisse en Vous, en attendant d'aller contempler en votre lumière l'abîme de vos grandeurs.»

«*Goria tibi, Trinitas aequalis, una Deitas, et ante omnia saecula, et nunc et in perpetuum.*»

N. B. – Sur *Le Christ et son Esprit*, lire l'étude de E. Bailleux, Revue Thomiste, 1973, nº 3, pp. 373 et suiv. Ce qu'il faut souligner, c'est que toute sa *vie divine* le Christ la *communique* à l'Esprit-Saint, alors qu'il *reçoit* de ce même Esprit-Saint toute l'onction de grâce de sa *vie humaine*. Il était prédit du Messie que sur lui reposerait l'Esprit du Seigneur (Isaïe, 11,13). A son baptême Jésus voit l'Esprit descendre vers lui comme une colombe (Marc, 1,10). Aussitôt après son baptême «l'Esprit le poussa au désert» (Marc, 1,12).

ANNEXE I

LE DERNIER AGE DU MONDE [1]

1. Le donné scripturaire

Dans l'Ecriture, surtout dans les Epîtres, nous voyons qu'avec Pentecôte, c'est le *dernier âge* du monde qui a commencé. Le Christ a accompli son itinéraire, il est remonté au ciel, confiant son Eglise à l'Esprit-Saint, et nous vivons maintenant dans le dernier temps qui va jusqu'à son retour à la fin du monde.

On avait pensé que la venue du Christ coïnciderait avec la fin du monde. Jean-Baptiste l'annonçait comme un Juge terrible qui mettrait la hache à la racine de l'arbre. Et voilà Jésus qui vient dans la douceur, ce qui surprend Jean-Baptiste. A un moment donné il y a en lui un doute, il envoie ses disciples demander à Jésus: «Es-tu Celui qui doit venir?» Jésus répondra qu'il n'est pas venu pour condamner, mais pour sauver (Jean, 3,17). Et il annonce qu'il viendra une seconde fois comme juge à la fin du monde.

Entre la première venue du Christ et son retour, qui est différé pendant X siècles ou années, ce sont les «derniers temps», c'est l'âge de la Nouvelle Alliance, du Nouveau Testament dont il est parlé comme d'un âge de merveilleuse lumière et d'union à Dieu (Jean, 16,23) – à cause de l'Esprit-Saint – mais compatible avec la souffrance. C'est l'âge où il faut relayer le Christ sous le pressoir, c'est à l'Eglise de le faire, elle qui chemine à la fois entre les persécutions des hommes et les consolations de Dieu. A la fin du monde paraîtra le Christ en gloire.

2. La naissance d'un mythe

Il est dur à l'humanité – et seule une foi théologale absolue peut nous faire entrevoir la raison de ce mystère – de devoir accepter que le Messie, qui venait pour la délivrer, devait être un Messie pèlerin et crucifié avant d'être un Messie de gloire, et que le Royaume qu'il a instauré doit donc être un Royaume ici-bas pérégrinal et crucifié avant d'être dans l'au-delà un royaume de résurrection et de gloire. D'où la tentation permanente – elle est au cœur même de l'humanité et Dostoïevski le savait bien – d'espérer pour l'ici-bas, sur cette planète que nous voyons pourtant livrée implacablement à l'entropie, un *paradis* moins sublime, un *âge d'or* exempt de souffrance, sinon de mort – sans haine peut-être une fois que tous les besoins matériels de l'homme auront été satisfaits? – ou qui, pour le moins,

[1] **Texte relu, non rédigé.**

puisse être ce que Ernst Bloch, tout à la fin de son livre sur «*Le principe espérance*», appelle une «*Patrie*» [1].

Ce désir d'un christianisme sans croix – et sans espérance théologale – a toujours été dans l'histoire une cause de déviation. Avant l'Ascension, sur le point de quitter les apôtres, Jésus leur avait dit: «Voici que je vais envoyer sur vous ce que mon Père a promis» (Luc, 24,49). Il avait précisé que ce serait *sous peu* à Jérusalem. Mais on a cru pouvoir transformer la promesse et penser que, puisque le Nouveau Testament n'apportait pas la délivrance que l'on espérait, il n'était point le dernier âge du monde, que la mission d'instaurer le dernier âge reviendrait au Paraclet. Comment, en effet, appeler Royaume de Dieu l'état où nous vivons maintenant, où nous nous heurtons à tant de désordres et de mal inexpliqué et inexplicable? Jésus n'a pu être que l'annonciateur de ce Royaume. Après l'incarnation du Verbe, le Saint-Esprit demandera lui aussi à s'incarner, ce qui se fera soit peut-être sous une forme personnelle et individuelle, soit plutôt sous une forme collective.

Ceux qui raisonnent ainsi témoignent qu'ils savent mal compter les moments de l'histoire du salut. Ils regardent l'Ancien Testament comme l'âge du Père, le Nouveau Testament comme l'âge du Fils et ils réservent à l'Esprit-Saint le privilège d'inaugurer un autre âge que celui du Christ, un troisième âge – *un âge postchrétien* – où sera résolu «le mystère de l'histoire» (Karl Marx) et reconquis le paradis perdu.

3. La réponse chrétienne

La vérité est tout autre. Si, dans une perspective *protestante*, l'Eglise reste une institution humaine qui ne peut qu'annoncer le Royaume de l'au-delà, elle est *pour nous* le Royaume même de Dieu aux diverses étapes de sa réalisation. *Regnum Dei quod est Ecclesia.* Il est présent d'abord ici-bas à l'état diffus sous les économies de la loi de nature et de la loi mosaïque, puis à l'état formé et structuré sous la loi nouvelle, *Ecclesia quae nunc est*, et enfin dans sa consommation dans la gloire, *Ecclesia quae tunc erit.*

Voici donc les trois âges de l'aventure spirituelle de l'humanité: Avant la chute, l'*âge du Père* et de la création. Après la chute jusqu'à la venue du Christ, l'*âge du Christ-attendu* sous les économies de la loi de nature et de la loi mosaïque. Depuis la venue du Christ jusqu'à la parousie, l'*âge du Christ-répandu-et-communiqué par son Esprit-Saint.*

[1] «*En vérité, la Genèse se place non pas au commencement mais à la fin*, et elle ne commence à se réaliser que là où la société et l'existence deviennent radicales, c'est-à-dire se prennent par la racine. Or la racine de l'histoire c'est l'homme travailleur, créateur transformant et dépassant le donné. Lorsqu'il s'est pris lui-même en main et a fondé dans une démocratie réelle, sans désintégration ni aliénation, la réalité qui est la sienne, alors naît au monde quelque chose qui, pour tous, a illuminé le temps de l'enfance et où personne n'est encore allé: une Patrie, *Heimat*», III, p. 1628.

ANNEXE II

SUR LES CHARISMES [1]

Une tendance très répandue chez les non-catholiques: il y a une Eglise *instituée* (on entend toujours *par les hommes*, – car les Eglises protestantes ont abandonné les privilèges apostoliques; ce sont des institutions vénérables, mais seulement humaines). Et puis il y a l'Eglise *charismatique*, qui est celle de l'*Esprit*, et qui seule est divine. On accusera l'Eglise catholique d'être une Eglise *instituée*, tandis que la véritable Eglise c'est l'Eglise *charismatique*. Cette opposition entre institution et charisme est complètement aberrante.

I. *Grâce sanctifiante ou nécessaire et grâces charismatiques ou librement données*

Pour donner le cadre dans lequel placer le problème, il faut considérer ceci: il y a deux sortes de grâce, d'une part la grâce *sanctifiante* (ou habituelle), nécessaire à chacun; d'autre part les grâces *charismatiques*, qui ne sont pas nécessaires à chacun.

La grâce immédiatement *sanctifiante* est une grâce de sainteté: foi, espérance, amour théologal, qui orientent nos cœurs vers la vision béatifique. Elle fait de nous des enfants de Dieu. C'est celle que nous recevons au baptême, qui grandit en nous à travers les sacrements et les «oui» d'amour que nous disons à Dieu. C'est la chose la plus précieuse. La signification du mot grâce: c'est un don, tout à fait *gratuit*, qui n'est pas simplement de nature, mais qui vient d'un autre univers. Le mot grâce, en grec, désigne aussi la *beauté*, la splendeur. C'est donc une splendeur qui nous est donnée gratuitement et qui nous proportionne dès ici-bas à la vision de la Patrie. Ces grâces sont offertes à tous. Et s'il y a des habitants dans d'autres mondes, cette orientation vers la vision béatifique leur est aussi offerte très secrètement, venant, sans qu'ils le sachent, de la Croix rédemptrice, et leur destinée éternelle répondra au «oui» ou au «non» avec lequel ils auront accueilli l'influence de cette lumière, de cette sainteté.

Les grâces *charismatiques* sont ordonnées, non pas immédiatement à nous proportionner à la vision béatifique, mais à organiser l'ici-bas de l'Eglise. Elles sont des moyens, elles sont données pour l'utilité des autres. Elles ne sont pas, de soi, sanctifiantes, elles n'entreront pas dans l'au-delà, tandis que les grâces dites sanctifiantes écloront dans la gloire. Les grâces charismatiques sont absolument nécessaires pour la structuration de l'Eglise ici-bas. Elles pourront aussi être accordées à des âmes particulières pour les orienter dans leur vie chrétienne.

[1] Texte relu, non rédigé.

Les grâces charismatiques ou librement données sont de deux sortes, selon qu'elles font ou ne font pas l'objet d'une institution par le Christ.

II. *Les charismes institués par le Christ*

On peut les appeler indifféremment des *charismes institutionnels* ou des *institutions charismatiques*. Et cette constatation suffit à ruiner l'alternative proposée par le protestantisme: ou bien charisme spirituel divin, ou bien institution ecclésiale humaine.

Les charismes institués par le Christ sont de deux sortes: les pouvoirs apostoliques de magistère et les pouvoirs apostoliques de ministère.

Pouvoirs prophétiques de magistère. – Pendant la période *strictement apostolique*, les apôtres, dans l'enseignement oral ou scripturaire qu'ils donnent à l'Eglise, sont éclairés par des lumières prophétiques de révélation (apocalypsis) et d'inspiration (theopneustia). Pour la période *postapostolique*, le pouvoir d'enseigner et de régir transmis par les apôtres à leurs sucesseurs, à savoir le pape et les évêques unis au pape, est garanti par une promesse prophétique d'*assistance*. Cette assistance est à double étage: elle est *infaillible* pour définir les vérités de la foi divine, elle est *prudentielle* pour une quantité de mesures à prendre au cours des âges, pour préparer les esprits aux vérités à croire, organiser la catéchèse, veiller à la sainte dispensation des sacrements, et les décisions que prendra l'Eglise dans ce domaine pourront varier avec la diversité des époques et des lieux, c'est pourquoi on parle d'une assistance prudentielle. Mais refuser l'obéissance sous prétexte qu'une décision du magistère ne relève pas de l'infaillibilité, serait imiter l'enfant qui ne voudrait obéir qu'à des parents infaillibles [1].

Pouvoirs liturgiques de ministère. – Ce sont les pouvoirs cultuels et sacramentels qui, à leur moment suprême, permettent au prêtre, à chaque Messe, de rendre présent au milieu de nous le sacrifice de la Croix.

Les grandeurs de hiérarchie sont des privilèges – la consécration de l'Ordre pour le prêtre, l'assistance divine pour le Pape et le corps épiscopal; mais ces privilèges ne sont donnés qu'en vue d'apporter à tous les biens plus précieux sans lesquels personne n'entre au ciel. Pensons à Moïse: il avait seul le pouvoir de frapper le rocher pour faire jaillir l'eau, mais s'il n'avait pu boire lui aussi, il serait mort proche de la source. Retenons cet axiome: *Les grandeurs de hiérarchie sont au service des grandeurs de sainteté.* Les femmes qui voudraient absolument être prêtres, ont-elles rien compris aux grandeurs de sainteté qui sont les grandeurs de l'amour, et qui leur sont, en un sens, connaturelles? Sainte Thérèse d'Avila, sainte Catherine de Sienne n'étaient pas dans la hiérarchie, ni Marie de l'Incarnation, et saint François d'Assise était seulement diacre, mais tous avaient

[1] C'est l'erreur même de Joseph de Maistre, dans son livre sur le pape, de vouloir égaler la notion d'*autorité* à la notion d'*infaillibilité*, et cela jusque sur le plan politique.

les grandeurs de sainteté. Et la Vierge Marie plus qu'eux tous, et elle n'a pas été envoyée pour prêcher ou pour donner les sacrements! Elle était déjà l'image de ce qu'est l'Eglise dans le ciel, où il n'y aura pas de grandeurs de hiérarchie, mais seulement les grandeurs de sainteté.

Les grandeurs de hiérarchie instituées par Jésus ne sont pas des institutions *humaines*, – l'Eglise catholique *n'est pas une institution humaine*, tandis qu'avec Luther l'Eglise protestante est devenue une institution *humaine:* ce sont les hommes qui organisent une espèce de hiérarchie pour succéder à celle qui dure depuis bientôt deux mille ans dans l'Eglise catholique en Occident, dans l'Eglise orthodoxe en Orient.

Le modèle suprême auquel se réfèrent les charismes institutionnels, c'est le mystère même de l'Incarnation, du Christ institué par son Père au milieu de nous Roi visible de vérité et Prêtre visible de sainteté.

III. *Les charismes non institués par le Christ*

Par opposition aux charismes *institués* normalement par le Christ, on pourrait parler de secours imprévisibles, *improvisés* librement par l'Esprit-Saint, et donnés *en plus* de ce qui est de nécessité de salut. «Les moyens de *surcroît* en question jouent un *rôle majeur* à l'égard de l'œuvre apostolique de l'*Eglise* et avant tout à l'égard de sa fondation elle-même – c'est pour l'utilité de l'Eglise que des grâces charismatiques sont alors reçues par tel ou tel –, mais peuvent jouer leur rôle aussi, un *rôle mineur* quoique beaucoup plus étendu, à l'égard de l'œuvre tout intérieure et toute privée à accomplir par chaque *personne* individuelle avançant fidèlement dans les ombres de ce monde vers la perfection de la charité» [1].

Le rôle majeur de ces grâces-là s'exercera dans l'Eglise. A certains moments, on voit l'Eglise entourée d'une sorte d'auréole de protection improvisée, alors que tout semblait perdu. C'est une inspiration qui viendra peut-être du Souverain Pontife, ou bien d'un laïc, ou bien d'une femme comme sainte Catherine de Sienne, montrant la voie à suivre. Les charismes improvisés par l'Esprit, nous les voyons à l'œuvre au moment de la fondation et aux premiers âges de l'Eglise. Les apôtres qui vont prêcher, vont pouvoir faire des miracles. Il y a le paralytique que guérissent saint Pierre et saint Jean à l'entrée du Temple. Il y a le jeune homme qui, assis sur le rebord d'une fenêtre, s'était endormi en entendant prêcher, saint Paul! et qui, s'étant assommé en tombant au dehors, est ressuscité par ce dernier. A Malte, toujours saint Paul, en voulant faire du feu avec des broussailles, est mordu par une vipère. Tout le monde dit: c'est un malfaiteur, il est puni par les dieux. Mais saint Paul, resté calme, secoue la vipère dans le feu, et tout le monde dit: Ce n'était pas ce qu'on croyait!

L'Eglise des premiers temps a été comme entourée de protection mira-

[1] Jacques MARITAIN: *Le tenant-lieu de théologie chez les simples*, dans *Approches sans entraves*, p. 368. On lira dans ce même chapitre l'étude profonde concernant l'*inspiration privée* et les formes qu'elle peut prendre.

culeuse. Pourquoi? La réponse que vont donner les théologiens, à la suite des Pères, c'est: quand elle a été fondée, elle était encore très fragile apparemment, bien qu'intérieurement invincible; alors elle doit être protégée par beaucoup d'interventions miraculeuses. La première chose que les apôtres enseignent au monde comme signe de crédibilité: le Christ, qui est né à Bethléem, qui a vécu parmi vous à Jérusalem, que vous avez mis à mort sur la croix, il est ressuscité, il y a des témoins. Les Pères de l'Eglise disent: quand l'Eglise commençait à être implantée, elle avait besoin d'être arrosée par beaucoup de miracles. Quand vous transplantez une tige, vous devez beaucoup l'arroser au début, autrement elle périt, mais quand l'arbre a grandi, les pluies du ciel suffisent. Maintenant, après 2000 ans, les miracles ne sont plus nécessaires comme au début; il y en a encore, bien sûr, mais ils sont rares. C'est ainsi que Newman répondait quand on lui posait la question: pourquoi n'y a-t-il pas de miracles dans l'Eglise à notre époque?

A certains moments il y a de grandes effusions de l'Esprit. Cela s'est passé la première fois à Pentecôte, et cela se reproduit dans une certaine mesure quand vous avez une expansion missionnaire. Il y a d'authentiques et très émouvants récits de missionnaires: des avertissements, un ange vient leur annoncer que quelqu'un est sur le point de mourir... Ils sont aidés bien souvent. Chaque fois qu'il y a des poussées d'avance de l'Eglise, et aussi en temps de persécution, des miracles viendront comme confirmer sa divinité.

IV. *Attitude de saint Paul, I Cor. 12,13–14*

A l'aurore du christianisme, écrit le Père E. B. Allo, depuis le jour de Pentecôte, l'expérience de l'Esprit qu'envoya Jésus monté à la droite de son Père était un miracle permanent, un des plus grands motifs de crédibilité pour convertir Juifs et païens. Jésus annonce les «signes» qui accompagneront la foi (Marc, 16–17). Cette période des charismes dura plus ou moins jusqu'au III^{e} siècle. Cette conduite de la Providence répondait aux besoins d'une élite religieuse païenne qui cherchait Dieu avec une passion mal éclairée. Seulement il fallait que les signes du véritable Esprit de Dieu ne se confondissent pas avec les rêveries des visionnaires païens. Beaucoup de convertis de Corinthe paraissent avoir été d'anciens initiés des mystères. Le dessein très conscient de saint Paul est de dégager ses néophytes des restes de matérialisme païen et de l'exaltation suspecte qui se mêlaient à leur recherche affective ou mystique de la Divinité. En cet ordre ils sont encore des «enfants» qui ne savent pas ce que veut l'Esprit dont ils se croient les instruments parfaits.

Les faveurs de l'Esprit sont accordées en vue du bien commun; leur hiérarchie s'établit selon la hiérarchie des services qu'elles rendent; la *prophétie* est dès lors bien supérieure à la *glossolalie* dont les Corinthiens étaient si fiers; enfin, la charité dépasse tous les charismes: «Aspirez aux dons les meilleurs. Et je vais vous montrer une voie qui les dépasse toutes.

Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité je ne suis plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit...» (12,31; 13,1).

Les phénomènes de glossolalie dont parlent les Actes des Apôtres en 10,46 et 19,6 sont valables non en eux-mêmes mais comme signes d'une vraie descente de l'Esprit. Mais ils ne sont à aucun titre comparables au mystérieux parler en langues – «en langues de feu» – des Apôtres au jour de Pentecôte (Act. 2,6).

V. *Le mouvement actuel dit «charismatique»*

Que penser des groupes de prière spontanée qui se dénomment «charismatiques»? Ils ont commencé en U.S.A. et florissent aujourd'hui chez nous. Ils correspondent dans le christianisme à ces «réveils» de ferveur qui se produisent à certaines époques dans les diverses formations religieuses. Ils méritent d'être accueillis avec bienveillance dans la mesure où leur caractère est authentique et correspond aux recommandations de l'apôtre, dans la mesure par conséquent de leur fidélité aux pouvoirs apostoliques de magistère et de ministère déposés par le Christ dans son Eglise. La glossolalie n'est aucunement par elle-même un signe de présence véritable de l'Esprit: «Quand je parlerais les langues des hommes et des anges...»

Le rite de l'imposition des mains est encore plus sujet à caution. Que prétend-il conférer? Une grâce de sainteté, un pouvoir de prophétiser? Et s'il s'introduit à l'intérieur des communautés religieuses reconnues par l'Eglise, le péril de division n'est-il pas à craindre? Même quand ils regardent avec sympathie le «renouveau charismatique», les évêques demeurent sur la réserve.

Sous la direction éclairée du Père O'Connor, un centre charismatique s'est formé et développé depuis quelques années dans l'Université de Notre-Dame dans l'Indiana. Mais, «tout récemment, le Père O'Connor, qui faisait partie du petit comité d'animation du Mouvement aux Etats-Unis, à la fois comme théologien et comme prêtre chargé du lien avec l'épiscopat, a démissionné de ce comité. Il s'inquiète de certaines tendances qui, à ses yeux, pourraient faire dévier le renouveau hors d'une spiritualité franchement catholique. Il souhaite que ceux qui ont pour fonction dans l'Eglise non, certes, d'éteindre l'Esprit, mais de le discerner, puissent aider efficacement le mouvement à se développer dans une voie juste. Car il continue de penser qu'il est porteur d'espérance. Mais toute espérance est fragile et risquée» [1].

Voici la conclusion d'une belle étude intitulée *Charisme et Institution*, publiée dans la *Nouvelle Revue Théologique*, 1974, nº 1, par le Père Edw. D. O'Connor:

«Comme croyants et comme théologiens, nous devons donc admettre que l'autorité pastorale dans l'Eglise est conférée par les ordres sacrés,

[1] Albert M. BESNARD, *Vie Spirituelle*, janvier-février 1974, pp. 21–22.

qu'elle est essentiellement distincte du *leadership* émergeant de la communauté sous un mode purement charismatique et qu'elle a autorité sur lui. C'est en ce sens que saint Paul, en tant qu'apôtre, opérait un discernement dans les activités des charismatiques de Corinthe, et que Vatican II déclarait: «le jugement sur l'authenticité des charismes et sur leur exercice ordonné revient à ceux qui président dans l'Eglise» (*Lumen gentium*, 12).

«Une telle position est un scandale pour bien des gens qui voient dans un clergé au statut canoniquement reconnu le principal obstacle à la réforme de l'Eglise. C'est une forte *tentation*, pour des animateurs laïques, d'envisager des projets de renouveau qui négligent plus ou moins le rôle du ministère épiscopal ou presbytéral. De tels programmes n'auront guère d'efficacité et finiront même par aboutir à un échec, parce qu'ils ne sont pas conformes au dessein de l'architecte et du bâtisseur de l'Eglise (Hébr. 3,3). L'Eglise ne peut se rénover *authentiquement* selon un autre plan ni par d'autres moyens que ceux qui ont été voulus par le Seigneur. La responsabilité pastorale qu'il a attachée à un ministère ne peut être adéquatement assumée par ceux auxquels ce ministère n'a pas été confié.

«Il est vrai, hélas, que le clergé s'est souvent montré inférieur aux tâches qui lui étaient départies. Pour suppléer à ses déficiences, Dieu suscite de temps à autre des *leaders* charismatiques qui n'ont pas reçu d'ordination, ainsi que nous l'évoquions plus haut à propos de Catherine de Sienne et de ses émules. D'une manière moins spectaculaire, il n'est pas rare que des animateurs laïques entreprennent des tâches d'évangélisation, de catéchèse, de direction et d'exhortation là où le clergé fait défaut. Nous ne pouvons qu'en être reconnaissants au Seigneur, qui est toujours fidèle et emploie les instruments qu'il lui plaît, ainsi qu'à tous ces hommes qui le servent avec générosité. Il reste néanmoins vrai dans l'Eglise comme dans tout corps vivant qu'un organisme est malade aussi longtemps qu'un organe doit suppléer aux fonctions d'un autre.

«Une manière de se convaincre combien il importe de respecter le rôle du ministère dans l'Eglise, c'est d'observer les désordres qui se sont fait jour dans les groupes qui s'en remettent complètement ou principalement à un *leadership* charismatique: rivalités entre animateurs, dissensions, schismes répétés, étroitesse affligeante ou extravagance débridée et finalement dissolution de la secte ou bien retour à certaines formes de structure institutionnelle. Il est donc de bonnes raisons, des raisons pragmatiquement vérifiables, pour lesquelles le Christ a établi des ministères déterminés parmi ses disciples...»

Les sept dons du Saint-Esprit

Un exposé sur le Saint-Esprit resterait bien lacunaire si, pour finir, il ne s'ouvrait par une échappée sur l'un des plus beaux mystères de la vie intérieure, étudié en théologie spirituelle dans le «traité des dons du Saint-Esprit». Ce mystère n'a absolument rien à voir avec l'expansion dite «charismatique» dont nous sommes les contemporains. C'est un mystère évangélique de silence et de profondeur, le recès de la sainteté de l'Eglise.

Vous ne le trouverez pas désigné dans l'Ecriture sous le terme de «dons» et c'est la première remarque que fait saint Thomas (I-II, qu. 68, a 1), mais sous le terme d' «esprits», de «souffles», d' «inspirations». Il est dit du Messie en Isaïe, 11,1–3: «Un rejeton sortira de la souche de Jessé, un surgeon poussera de ses racines. Sur lui reposera l'Esprit de Yahvé: esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de crainte de Yahvé. La crainte de Yahvé l'inspirera». Dans les versions grecque et latine de la Septante et de la Vulgate, le mot «crainte», doublé dans le texte hébreu, fait une place à celui de «piété», d'où notre liste des «sept dons du Saint-Esprit». Le Veni Creator parle de l'Esprit «septiforme». Le mot «*souffle*» ou «*esprit*» de sagesse, d'intelligence, etc..., signifie une «spiration», une inspiration, une motion divine; le mot «*don*» de sagesse, d'intelligence, etc... désigne en nous la qualité qui rend l'âme pleinement réceptive et docile à la motion divine: on pense alors à la voile qui capte le vent pour faire avancer la barque. Il est encore parlé de l' «*onction*» du Fils qui demeure dans les fidèles (1 Jean 2, 20,27). Le Veni Creator compare l'Esprit saint à une onction spirituelle, et saint Jean de la Croix décrira «les onctions délicates infusées dans l'âme par la grâce». *Souffles* ou *esprits, dons, onctions*: trois mots désignant le même mystère.

Sera-t-il question des rapports entre le Christ lui-même et l'Esprit-Saint, nous nous souviendrons que *toute sa vie divine* le Christ la communique éternellement à l'Esprit-Saint; et qu'en échange il reçoit de l'Esprit-Saint *toute l'onction de grâce de sa vie humaine*, il ne fait rien sans l'Esprit-Saint, il est «conduit» et «poussé» par l'Esprit Saint [1].

[1] «Tous les mouvements de mon âme en tant qu'homme ont été inspirés et accomplis sous la motion de l'Esprit Saint. C'est Lui qui animait mes facultés, mes sens, ma volonté, les gardant en sa possession pour la gloire du Père à qui, Moi, je rapportais tout... L'Esprit Saint aime mon humanité avec une incomparable prédilection... Si tu savais avec quelle délicatesse, quelle tendresse, et quelle splendeur l'Esprit Saint orne mon âme, mes facultés, mes sentiments, mon corps et mon cœur! Plus encore qu'une mère Il est tout amour. Il a déployé sa puissance et toutes ses richesses à me

I. STRUCTURE DE LA VIE SPIRITUELLE LES VERTUS ET LES DONS

1. Partons du grand texte de saint Jean, 14,23: «*Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure*». Quand l'âme s'ouvre à l'amour, toute la Trinité vient habiter en elle; simultanément c'est la Trinité qui, venant en elle, l'ouvre à l'amour. Tout est simultané, mais les initiatives, – que l'âme hélas peut briser, – viennent toujours de Dieu. Ecoutons l'invitation de l'Apocalypse, 3,20: «*Voici que je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte*» – il faut être attentif, entendre la voix et ouvrir la porte: «*J'entrerai chez lui*»: pour souper avec lui, le soir, alors que le jour baisse, qu'une sorte de mystère, de recueillement semble tomber sur la terre et dans les cœurs, favorisant les confidences: «*Je souperai avec lui*» dans l'intimité; mais ce n'est pas tout: «*et lui avec Moi*», c'est-à-dire qu'il mettra dans nos cœurs des paroles qui puissent être comme des réponses de l'Epouse à la voix de l'Epoux, dans un mutuel embrasement de l'amour.

L'habitation de la sainte Trinité demandera ici-bas à s'intensifier sans limites, mais elle commence dans l'âme dès que celle-ci est en état de grâce. Le plus grand pécheur, s'il vient, avec humilité et contrition, implorer une absolution dans un confessionnal reçoit la grâce en lui, il la porte dans un vase fragile, mais avec elle, c'est *toute la structure de la vie spirituelle*, vertus infuses et dons de l'Esprit, qui lui est donnée.

2. Et tout d'abord les *trois vertus théologales* de foi, d'espérance, de charité, qui sont les trois étoiles du ciel de l'âme. Elles sont appelées théologales parce qu'elles permettent à l'âme de toucher Dieu immédiatement dans son mystère. Par la *foi* je mendie de Dieu-même la force de pouvoir adhérer dans la nuit avec les racines de mon intelligence (*fides qua creditur*) à tout ce qu'il me révèle de l'absolu de Vérité qu'il est lui-même (*fides quae creditur*). Par l'*espérance*, je mendie de Dieu-même l'élan infaillible (*spes qua speratur*) qui m'emporte jusqu'à la rencontre immédiate, par la vision face à face, avec rien de moins que la Béatitude absolue qu'il est lui-même (*spes quae speratur*). Par la charité, où l'âme devient un avec ce qu'elle aime, elle ne *mendie plus rien pour elle-même* - comme elle le fait encore par la foi et par l'espérance – car il n'y a plus dualité mais unité, «je vis mais non pas moi, c'est le Christ qui vit en moi» (Gal. 2,20); mais elle *mendie*

former dans le sein de Marie, comme un parfait modèle de tout ce qui est beau, pur et saint. Toutes les richesses et trésors qui ornent mon Cœur je les dois à l'Esprit Saint... Le cœur de l'homme et son corps avaient péché: il fallait un autre cœur et un autre corps unis à la puissance d'un Dieu pour donner satisfaction à cet Autre qu'est Dieu. Ce plan, cette action, cette fin salutaire, glorificatrice de mon humanité et du salut du monde, on les doit à l'Esprit Saint.» *Conchita, Journal spirituel d'une mère de famille*, Paris, Desclée De Brouwer, 1974, p. 147.

tout pour Celui en qui elle s'est perdue et aliénée: «Que son Nom soit sanctifié, que son Règne arrive, que sa Volonté soit faite sur la terre comme au ciel.» C'est le propre de l'amour, dit saint Thomas, de produire «l'*extase*» (I-II, qu. 28, a. 3).

Telles sont en elles-mêmes les trois vertus théologales. Elles sont capables de purifier jusque dans leurs racines les trois puissances de l'âme: entendement, mémoire, volonté, et de la conduire alors jusqu'à l'union transformante. Mais, en raison des résistances qu'elles rencontrent, elles mettent du temps à s'enraciner en nous: parfois même, elles peuvent paraître simplement posées à la surface des âmes, un peu comme le grain du semeur tombé dans une terre trop légère.

3. Quand le chrétien, illuminé par les vertus théologales, a compris pour quelles destinées il est réservé, comment, se tournant ensuite *vers sa vie d'ici-bas dans le temps*, n'en verrait-il pas la signification se transformer? Quelque réelles que soient les valeurs humaines de science, d'art, de culture, de travail, de société, auxquelles il devra participer, elles ne peuvent être qu'infravalentes et ne sauraient porter atteinte à la transcendance de sa liberté intérieure. Les chrétiens, est-il dit, dans l'*Epître à Diognète* (vers 190–200), «résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère. Ils se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveaunés. Ils partagent tous la même table, mais non la même couche» (5, 5–7). Ils savent, avec saint Paul, que «les souffrances du temps présent sont sans comparaison avec la gloire qui doit se révéler en eux» (Rom. 8,18). Mais à quel prix une telle dignité de la vie chrétienne dans le temps peut-elle être sauvegardée? Saint Paul le précise: «Je vous le dis, frères: le temps se fait court. Reste donc que ceux qui ont femme vivent comme n'en ayant pas; ceux qui pleurent, comme ne pleurant pas; ceux qui sont dans la joie, comme ne l'étant pas; ceux qui achètent, comme ne possédant pas; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas. Car elle passe, la figure de ce monde» (1 Cor, 7,29). User comme n'en usant pas: ce n'est pas, pour l'Apôtre, être insensible, c'est toucher aux choses avec une souveraine délicatesse, sans appuyer sur elles, en les entraînant dans l'élan d'amour qui l'emporte.

Telle est la mesure de la sainteté même de l'Apôtre. Dieu nous invite à nous en approcher. Il nous aide merveilleusement, si nous nous y prêtons, et cela de deux manières, d'abord par les *vertus* morales infuses de tempérance, de force, de justice, de prudence; puis par les quatre *dons* de l'Esprit qui leur correspondent, les dons de crainte, de force, de piété, de conseil.

4. Tout secours vient à l'âme fidèle de Dieu présent en elle, et selon la mesure de sa fidélité s'accroît en elle l'intensité de cette présence. Or, dit saint Jean Chrysostome, «s'il est là, jamais l'amour de Dieu n'est oisif,

et il opère de grandes choses» (MG, 76,221). *Dans un premier temps commun à toutes les vies vraiment chrétiennes*, on voit Dieu s'*adapter* à la condition humaine. Il agit à la manière d'une maman qui tient devant elle son enfant pour lui apprendre à faire ses premiers pas; mais si quelque obstacle se présente sur le chemin, un fossé à franchir, elle est là pour le porter au-delà... Ainsi fait Dieu. Il connaît notre nature à la fois sensible et raisonnable, qui observe, compare, délibère, décide; il connaît le monde dans lequel elle doit s'insérer sans s'y enfoncer. Jésus ne demande pas à son Père de nous retirer du monde mais de nous préserver du mal (Jean, 17,15).

Les anciens, guidés par la simple réflexion naturelle avaient discerné les vertus *morales acquises* de tempérance, de force, de justice, de prudence; c'était reconnaître la dignité de l'homme, ce n'était pas encore reconnaître la dignité du chrétien. Quand la grâce divine envahit l'âme justifiée, elle apporte avec elle les vertus *morales infuses*, qui viennent doubler les vertus naturelles, comme la neige en hiver vient doubler les branches dépouillées des arbres, et qui mettent la conduite pratique de cette âme – si elle ne trahit pas – en consonance avec le grand appel des vertus théologales. Il y a, en effet, une *tempérance* chrétienne qui reçoit toutes choses comme prêtées, non comme dues, qui, à l'égard des biens extérieurs, des biens du corps, des biens de l'esprit et de la culture, des biens de l'amitié, à l'égard même de la vie, se reconnaît non pas un droit de propriété mais de gérance et d'intendance: «Nul d'entre nous ne vit pour soi-même comme nul d'entre nous ne meurt pour soi-même; si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur; dans la vie comme dans la mort nous appartenons au Seigneur» (Rom. 14,7–8) qui est mort et ressuscité pour nous.

Toute vie, pour être humaine, demande du *courage*, de la force d'âme: à l'égard de soi-même, à l'égard d'autrui, à l'égard des épreuves extérieures de toutes sortes; elle suppose des initiatives hardies et aussi des renoncements, même à des choses bonnes: à vouloir faire tout ce qui est permis on se prépare à faire ce qui ne l'est pas. Mais la vie chrétienne demande en outre une force d'âme particulière. Elle requiert un témoignage de fidélité à une révélation sans laquelle sans doute le monde ne peut trouver son équilibre, mais qui, n'étant pas de ce monde, est, sur chacun de ses points, contestée par le monde: «Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous... vous n'êtes pas du monde, c'est moi qui vous ai mis à part du monde et voilà pourquoi le monde vous hait... S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi... Mais gardez courage, j'ai vaincu le monde» (Jean, 15,18–20; 16,33).

Par le passage au milieu de nous de Jésus, qui élargit jusqu'à l'infini les horizons et les exigences de la notion du prochain, c'est une nouvelle justice, la *justice chrétienne*, qui fait son apparition sur la terre.

Et il y a une *prudence chrétienne*, dont la mesure n'est ni la simple raison ni la sagesse des philosophes, mais une Sagesse qui est folie aux yeux des hommes et qui peut conseiller des folies aux amants de Jésus.

Telles sont en elles-mêmes les vertus morales infuses, disposées par

Dieu dans toute âme en état de grâce; et sous la motion divine prévenante, l'âme chrétienne est invitée sans cesse à mettre en œuvre ces vertus pour témoigner de sa fidélité.

En même temps que les *vertus infuses*, sont déposés dans l'âme avec une égale intensité les *dons du Saint-Esprit* qui leur correspondent. Les dons sont des dispositions permanentes rendant l'âme apte à capter les libres inspirations de l'Esprit qui, aux heures difficiles, est prêt à nous venir en aide non plus seulement en se pliant à notre mode humain d'agir mais en nous élevant pour un instant jusqu'à son mode divin: un peu à la manière de la maman dont nous parlions tout à l'heure qui porte son enfant au-delà de l'obstacle: «Quand on vous emmènera pour vous livrer, ne vous préoccupez pas de ce que vous direz, mais dites ce qui vous sera donné sur le moment: car ce n'est pas vous qui parlerez mais l'Esprit-Saint» (Marc, 13,11). Ces inspirations subites de l'Esprit, qu'il nous faut appeler par nos prières, sont passagères. Elles viennent comme en surcroît... Elles sont requises non en raison d'une insuffisance des vertus morales elles-mêmes, mais en raison de l'insuffisance de leur implantation dans l'âme, qui peut se dérober à leur influence, et faiblir. Sans elles nous n'échapperions pas au péché. Les dons du Saint-Esprit sont *nécessaires* au salut éternel de l'homme (I-II, qu. 68, a. 2).

5. Il nous faut venir maintenant à *un second temps de la vie spirituelle*, auquel tous sont appelés mais auquel tous ne parviennent pas, et où va se déployer pleinement l'activité des dons de l'Esprit-Saint [1].

Dans le premier temps, nous l'avons vu, c'est Dieu qui descend à nous. Il prend, pour nous aider, le style de l'homme. Il se plie à la structure de notre comportement, il double les vertus naturelles par les vertus morales infuses. Les dons sans doute sont déjà là, mais ils n'interviennent qu'épisodiquement. L'aspect qui domine est celui d'un déploiement de nos activités chrétiennes (*lo activo*). Dans le second temps, Dieu élève jusqu'à lui l'âme qu'il a trouvée persévérante et fidèle. Il entreprend de la régir selon son style à lui. Les vertus morales infuses sont plus que jamais présentes, mais leur activité s'efface en quelque sorte devant une activité plus haute sous laquelle l'âme, totalement livrée à l'invasion de l'Esprit, demeure comme passive (*lo passivo*). «Ceux-là sont fils de Dieu qui sont agis par l'Esprit de Dieu, *qui Spiritu Dei aguntur*» (Rom 8,14). Dans le premier temps, les dons, qui nous sont nécessaires, fonctionnent en *mode mineur*, c'est la voie commune de la sainteté; dans le second temps, les dons fonctionnent en *mode majeur*, c'est la voie royale de la sainteté. Le passage du régime caractérisé par l'exercice des vertus au régime caractérisé par l'intervention des dons peut être représenté par l'image d'une barque qui avance par le pénible effort des rames, et la petite voile qu'on a pu dresser n'aide que peu;

[1] La distinction théologique entre les *vertus* et les *dons* correspond à la distinction philosophique que fait Aristote entre les vertus *communes* et les vertus *héroïques*. Cf. saint Thomas, *Lectura super Matthaeum*, Marietti, nº 410.

mais que l'on déploie la grande voilure et la barque avancera avec puissance, le seul travail requis sera d'être au gouvernail.

Aux étapes de ce voyage, sainte Thérèse fait correspondre les étapes de la vie d'oraison: on peut arroser le jardin en puisant l'eau avec un sceau; on peut utiliser la chaîne de la *noria*, c'est moins pénible et mieux fait; on peut amener l'eau d'un ruisseau, c'est encore mieux; on peut laisser tomber la pluie, Dieu fait tout, et c'est parfait (*Autobiographie*, ch. XI). La ligne de partage, où la méditation discursive fera place à la contemplation est marquée par les trois signes décrits par saint Jean de la Croix dans la *Montée du Carmel* (II, ch. 13).

II. LES QUATRE DONS DE LA VIE ACTIVE

Les dons, comme les vertus sont connexes; qui possède l'un possède les autres au même degré. Ils sont inégaux entre eux mais grandissent d'un même mouvement comme les doigts de la main. On peut les disposer par ordre de dignité croissante, et alors on commencera par les dons qui concernent l'aspect actif de toute vie chrétienne. Le premier d'entre eux sera le don de crainte.

«*Sur lui reposera l'esprit de crainte*»

Le *rayon de l'esprit de crainte* qui vient illuminer la vertu chrétienne de tempérance est un pur effet de l'amour. Crainte d'avoir offensé l'amour par des fautes passées toujours insuffisamment purifiées; crainte des surprises d'une sensibilité encore imparfaitement maîtrisée: cette sorte de crainte qui se fera toujours plus délicate accompagnera sainte Thérèse jusque dans les septièmes des «*moradas*». Mais il y a quelque chose d'encore plus profond. Un scribe s'approcha de Jésus et lui dit: «Maître, je te suivrai où que tu ailles. Et Jésus lui dit: Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête» (Mt. 8, 19–20). Voilà la crainte amoureuse de ne pouvoir suivre assez Jésus dans ses dépouillements. De riche qu'il était, il s'est fait pauvre afin de nous enrichir par son indigence, par sa pauvreté (2 Cor. 8,9). Il n'en finira pas de s'appauvrir, jusqu'à la mort et la mort sur une croix. Et les saints non plus, n'en finiront pas de s'appauvrir. Ils connaissent sous l'inspiration du don de crainte, ces grands appauvrissements, du corps, du cœur et de l'âme qui sont allègres, comme ceux du Poverello d'Assise, parce qu'ils font place en l'âme à plus de lumière, qui attirent sur elle les complaisances du ciel, et qui précisément, dans le Sermon sur la Montagne, sont appelés des *béatitudes: Beati pauperes spiritu* (Mt. 5,3). Et ces béatitudes apportent avec elles leur *récompense:* Bienheureux les pauvres en esprit, *car le Royaume des Cieux est à eux.* Il est à eux pour *maintenant,* car déjà ils

règnent par la liberté que leur donne l'amour: «L'homme spirituel juge de tout et lui-même n'est justifié par personne» (1 Cor. 2,15). Et le royaume est à eux pour *bientôt* dans la gloire du Ciel. Dans le ciel, subsistera le seul aspect de la crainte qui ait pu trouver place dès ici-bas dans l'âme du Christ, la «crainte révérencielle», le pur tremblement de la créature voyant la distance infinie qui la sépare de son Créateur comblée par l'incompréhensible tendresse de celui qu'elle appelle Père: «Ainsi parla Jésus; puis, levant les yeux au ciel, il dit: Père l'heure est venue: glorifie ton Fils, pour que ton Fils te glorifie» (Jean, 17,1). [1]

L'esprit de force en Jésus

«Or, ils étaient en route montant à Jérusalem. Et Jésus marchait devant eux. Et ils étaient effrayés. Et ceux qui les suivaient avaient peur. Prenant de nouveau les Douze avec lui, il se mit à leur dire ce qui allait lui arriver...» (Marc, 10,32). L'esprit de force se porte comme d'instinct aux entreprises les plus hautes, les plus ardues, les plus hardies, dès qu'elles mettent en cause l'honneur de Dieu et la délivrance des âmes opprimées par le mal. Son premier mouvement est d'attaquer, *aggredi*. Dès après son baptême «l'Esprit pousse Jésus au désert. Et il demeure au désert quarante jours, tenté par Satan; et il était avec les bêtes sauvages» (Marc, 1,12). Le second aspect, plus mystérieux, de l'esprit de force est, lorsqu'elle triomphe, de supporter la persécution sans fléchir, – sans haine ni révolte: car la haine et la révolte sont des échecs, – *sustinere*. Un des supplices réservés aux martyrs de Lyon, en 177, sous Marc Aurèle, était de les lier à des sièges de fer chauffés à rouge, le lendemain on les ramenait au même supplice. La *béatitude* qui correspond aux effets héroïques du don de force est celle *de la faim et de la soif de la justice* (Mt 5,6). Bienheureux ceux qui ont cette faim et cette soif, et d'abord *à l'égard de Dieu*. La justice dans les échanges commerciaux est chose nécessaire. Mais il ne s'agit pas seulement de cela.

[1] D'une lettre datée de février 1975: «Depuis des mois je me posais la question: Qu'est-ce que la crainte de Dieu? Je ne pouvais pas y répondre, je ne pouvais pas «craindre» Dieu! Alors que je suppliais l'Esprit Saint de nous envoyer les sept dons, je sautais le mot de «crainte», je mettais «amour» ou «espérance» à la place. Or, samedi dernier, à mon réveil, je me suis retrouvée, comme il y a 3 ou 4 ans – également un matin – plongée dans une intense lumière; je ne me voyais pas, mais je savais que j'étais là, dans ou près de ce ruissellement, et je savais que Dieu était dans cet éblouissement. Et... j'éprouvais la «crainte» de Dieu! Oh! c'est indicible! Je sais maintenant ce qu'est la «crainte» de Dieu, ce n'est ni la peur humaine, ou même l'angoisse de Lui déplaire, comme on craindrait de déplaire à un autre. Il n'y avait aucune angoisse dans cette crainte, aucune peur, ce n'était qu'amour et suavité; c'était un «état» qui n'existe pas dans notre monde et que je ne sais pas expliquer! Et pourtant, ce don-là, je ne le demandais jamais!

«De profundis» j'essaie de retrouver mon âme de ce samedi..., je la vois, je la sais, mais ne peux plus la sentir! Je sais qu'il ne faut pas chercher à «sentir» et ne le fais *jamais*. Mais ce samedi dernier demeure une «référence»! La crainte de Dieu est de l'amour pur devant la splendeur de la Perfection! Le rien devant le Tout.»

Quand la faim et la soif des choses de Dieu se saisissent d'une âme intensément, elle devient insatiable, elle ne se résigne jamais, elle cherche et elle trouve des solutions où personne n'en soupçonnait, quelque chose la dévore qui s'appelle le *zèle*, – le zèle, dit saint Thomas, «c'est l'intensité d'un amour qui ne souffre rien de ce qui lui est contraire» (I-II, qu. 28, a. 4). «Otez tout cela, dit Jésus, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. Et ses disciples se souvinrent qu'il est écrit: *Le zèle de ta maison me dévorera*» (Jean, 2,16–17).

C'est le zèle de sainte Catherine de Sienne qui nous fera comprendre le «*Sitio*» de Jésus en Croix. «J'ai soif»: C'est vrai que la crucifixion apportait avec elle une soif ardente, mais le «*sitio*» de Jésus cache un autre mystère, il avait soif, soif de quoi? Soif du salut du monde. Et la soif dont il souffre à ce moment-là, c'est de voir que tout l'amour qu'il a donné pour le monde est encore inappliqué à des multitudes. Il a faim de leur salut: pas seulement de celles qui lui sont contemporaines, mais de celles qui viendront dans la suite des siècles, et de celles-mêmes qui mépriseront son amour. Il supplie le Père: «J'ai soif». Il avait dit: «J'ai un baptême dont je dois être baptisé, et quelle n'est pas mon angoisse tant qu'il n'est pas consommé» (Luc, 12,50).

Du XV^e^ siècle avec sainte Catherine de Sienne, je passe au XVII^e^ avec Marie de l'Incarnation, à sa vision des terres païennes, celles du lointain Orient, celles aussi du Canada: «Mon désir, dit-elle, se promenait dans ces vastes solitudes qui sont maintenant sous l'empire des ténèbres du démon, priant Dieu de leur venir en aide». Et elle ajoute, s'adressant au Père céleste: «Père, vous lui avez promis... à votre Fils – les nations en héritage (Psaume 2,8), et vous ne les lui avez pas encore données. Je postule pour les intérêts de mon Epoux!»

C'est toujours le même «*sitio*» que je retrouve dans le manuscrit de Thérèse de Lisieux. Les premières pages de son récit nous la dépeignent comme encore enfermée dans la chrysalide de l'enfance, avec cette hypersensibilité d'une fillette entourée de tendresse et comme cultivée en serre chaude. Mais dès qu'elle en sort, c'est pour entrer tout de suite dans le grand combat spirituel. Elle parle d'un criminel, du nom de Pranzini, assassin de trois personnes et condamné à mort. Il refusait obstinément l'aide des sacrements. Thérèse, qui sent brûler dans son cœur le «*sitio*» de Jésus, supplie pour que cet homme ne soit pas damné. Elle ne demande pas qu'il reçoive les sacrements, mais seulement un signe que sa prière, comme elle en a la conviction, soit exaucée. Le lendemain de l'exécution, elle lit dans le journal *La Croix* qu'au moment de mettre sa tête sous la guillotine, cet homme se retire soudain, saisit le crucifix placé près de lui, et le baise par trois fois. Plus tard, la sainte écrira: «Je voudrais être missionnaire non seulement pendant quelques années, mais je voudrais l'avoir été depuis la création du monde et l'être jusqu'à la consommation des siècles».

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. *Car ils seront rassasiés*. C'est la récompense. Elle est déjà pour l'*ici-bas*, car ils sentent grandir

en eux chaque jour le désir qui comble leur vie. Mais la récompense ne sera parfaite que dans l'*au-delà*, où ils auront, selon le mot de Bossuet, «la bouche à la Source».

«*Sur lui reposera l'esprit de piété*»

L'*Esprit de piété, de piété filiale*, est un effet intense de l'amour qui soudain vient illuminer la vertu chrétienne de justice. Il nous tourne vers Dieu pour le remercier non seulement de nous avoir donné l'être et la vie: «Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir gloire, honneur, puissance, car c'est toi qui as *créé* toutes choses, c'est par ta volonté qu'elles sont et furent créées» (Apoc. 4,11); et non seulement de nous avoir délivrés du péché: «Tu es digne de recevoir le livre et d'en rompre les sceaux, car tu as été égorgé et tu as *racheté* pour Dieu par ton sang des hommes de toute tribu, langue, nation...» (Apoc. 5,10); mais pour le remercier, par-delà tout ce qu'il a pu ou pourrait nous donner, d'être ce qu'il est: «Nous te rendons grâces, Seigneur, toi le Dieu tout-puissant, *qui est et qui était...*» (Apoc. 11,16), et pour révérer en lui les sources vives de la paternité divine: «Je fléchis les genoux, dira saint Paul, devant le Père de qui [dérive et] tire son nom toute paternité au ciel et sur la terre» (Ephés. 3,14). Et il avait écrit, dans l'épître aux Romains: «Tous ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit de servitude pour retomber dans la crainte; vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier: Abba! Père! L'Esprit lui-même atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu» (8, 15–16). Quand l'esprit et le don de piété font découvrir ainsi aux chrétiens fidèles la toute-puissance enveloppante de la paternité divine, et leur propre filiation adoptive, c'est la création tout entière, y compris les créatures inanimées et les lois qui les régissent, qu'ils peuvent accueillir comme fraternelles. «*Mon âme dans Tes mains n'est pas un vain jouet et Ta prudence est infinie.*» Une force immanente, une mansuétude, une douceur inébranlable les habitent. Le mal et les adversités ne sauraient les déconcerter. Ils peuvent à l'imitation de Jésus, les recevoir comme de la main même du Père: «Jésus ne regarde pas dans Judas son inimitié, mais l'ordre de Dieu qu'il aime, et l'avoue, puisqu'il l'appelle ami» (Pascal, *Le mystère de Jésus*). Ils ont reçu de Jésus le secret de vaincre le mal par le bien. Leur tranquillité d'âme les rend invincibles. «Si quelqu'un te gifle sur la joue droite tends-lui aussi l'autre... Si quelqu'un veut te prendre ta tunique, laisse-lui aussi ton manteau» (Mt 5,39–40). Leur douceur est une béatitude. Elle est le propre fruit du don de piété: *Bienheureux les doux*. Et voici la récompense: «*ils posséderont la terre*». Ils posséderont ici-bas déjà, au milieu des vicissitudes de leur existence, la stabilité que symbolise la terre. Et ils posséderont plus tard «*la terre nouvelle*» (Apoc. 21,1), sous des cieux rénovés.

«Sur lui reposera... l'esprit de conseil»

Quelle sûreté de regard, quelle clarté de décision dans la plus difficile des vies qui aient jamais été vécues! Pas d'hésitations, pas d'atermoiements, pas de reprises ou de remords. Quelle promptitude, quelle cohérence! A douze ans, Jésus sait qu'il lui faut déchirer le cœur de ses parents, à trente ans qu'il lui faut demander le baptême de Jean. Comment s'y prendre pour faire passer au monde, en moins de trois ans, le plus inouï des messages? Quelle force de lumière dans ses paraboles où chacun se sentait – et se sent aujourd'hui encore – personnellement interpellé! Il lit dans le cœur de ses adversaires, ils se voient démasqués, la fin de ce duel sera la mort. Ils lui tendent des pièges. «Faut-il payer l'impôt à César?» S'il répond non, il prêche la révolte, s'il répond oui, il trahit la vocation messianique du peuple de Dieu... C'est alors que vient l'immortelle réponse: «Rendez donc à César ce qui est de César, à Dieu ce qui est de Dieu» (Mt. 22,21). Il ne peut être fidèle à l'esprit de Moïse qu'en contredisant ouvertement la lettre de Moïse: «Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Moïse nous a prescrit dans la loi de lapider ces femmes-là. Et toi que dis-tu?» (C'est la femme, pas l'homme qu'on lapidait.) Jésus, se baissant, écrivait avec son doigt sur le sol. Il n'aura dit qu'une parole. A la fin se redressant, la femme seule était devant lui (Jean, 8,1–11).

Les vertus cardinales sont réglées par la prudence *naturelle*, dictant la droite norme de l'agir. La prudence *chrétienne*, inspirée par la foi, est la lumière des vertus infuses de tempérance, de force, de justice. Elle juge souvent au contraire de la prudence naturelle, mais toujours en s'adaptant au mode de procéder propre à l'homme qui observe, compare, délibère et enfin décide. Mais l'homme, destiné à une fin qui dépasse toute sa connaissance, immergé dans l'univers du singulier et du contingent, victime peut-être d'un inconscient qui l'abuse, comment pourra-t-il être assuré en les moments les plus graves de sa vie, de la rectitude de ses jugements? Comment n'éprouverait-il pas intensément le besoin de supplier que descende à lui, *en quelque manière que ce soit et par pure miséricorde*, l'esprit de conseil? Ne nous a-t-il pas été promis? «...Ne vous inquiétez pas de savoir comment vous défendre ou que dire, car le Saint-Esprit vous enseignera au moment même ce qu'il faut dire» (Luc 12 11–12). L'Esprit de conseil vient du grand abîme et y retourne. Ce qu'il a fait dans le Christ, il continuera de le faire dans son Eglise.

Comment ne pas retrouver comme un écho des paroles de Jésus dans les réponses de Jeanne d'Arc à Rouen à l'interrogatoire perfide de juges qui veulent la perdre? Elle a 19 ans. Le procès, commencé en audience publique, continuera dans la prison. Il lui faut répondre à l'instant.

> «Jeanne êtes-vous en état de grâce? – Si je n'y suis, que Dieu m'y mette. Et si j'y suis, que Dieu m'y tienne. Je serais la plus dolente femme du monde, si je savais n'être pas en état de grâce.»

«Vous n'avez pas besoin de confession? – On ne saurait trop purifier sa conscience.
«Sainte Catherine et sainte Marguerite haïssent-elles les Anglais? – Elles aiment ce que Dieu aime et haïssent ce qu'il hait.
«Dieu hait-il les Anglais? De l'amour ou de la haine que Dieu a aux Anglais, je ne sais rien, mais ce que je sais bien, c'est qu'ils seront boutés hors de France, sauf ceux qui y mourront.»

On lui demande «si ceux de son parti croient fermement qu'elle soit envoyée par Dieu?» Que de danger dans une réponse directe, même prudente et nuancée! Or la matière est traitée et tranchée en trois mots:

«Ne sais s'ils le croient et m'en rapporte à leur conscience; mais s'ils ne le croient pas, je suis pourtant envoyée de Dieu» (Olivier Leroy, *Sainte Jeanne d'Arc, son esprit, sa vie*, p. 54).

Et ces mots bouleversants:
«C'est sans doute le mieux que je sois prise».

Puisque le don de conseil nous est nécessaire, il nous faut supplier pour l'obtenir de la Miséricorde divine. Elle ne pourra pas nous le refuser. Il viendra éclairer nos incertitudes dans les moments essentiels de nos vies. Parmi les actes qu'il nous suggère, il s'en trouve, chose étonnante, qui vont, par un mystérieux échange, nous permettre de *rendre en quelque sorte à Jésus les miséricordes qu'il nous a faites;* car c'est bien lui qui dira: «Venez les bénis de mon Père..., car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais étranger et vous m'avez recueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, en prison et vous êtes venus à moi...» (Mt. 25,34–36) [1]. Ces actes de miséricorde pour autant qu'ils sont les effets de la charité divine et du don de conseil, sont des *béatitudes:* «*Bienheureux les miséricordieux*» (Mt. 5,7) et ils apportent en eux-mêmes leur récompense: «*car ils obtiendront miséricorde*». Ils l'obtiennent dès ici-bas par un constant élargissement de leur cœur; et ils l'obtiendront plus tard quand s'ouvriront toutes grandes pour eux les portes du Royaume.

III. LES TROIS DONS DE LA VIE CONTEMPLATIVE

Les dons du Saint-Esprit se situent entre les vertus théologales et les vertus morales. Les quatre premiers dons se réfèrent aux vertus morales pour les illuminer d'en haut. Les trois autres dons, de science, d'intelligence, de sagesse, qui sont des dons contemplatifs, se réfèrent aux vertus théo-

[1] Telles sont les *œuvres de miséricorde*, les clefs qui ouvrent les portes du royaume des cieux, recensées par saint Thomas parmi les formes de l'aumône, II-II, qu. 32, a. 2, et figurées dans la gravure du *Traité du Pèlerin*, chère à Nicolas de Flue (*Vie*, pp. 42–43).

logales de foi, d'espérance, de charité, non certes pour les parfaire, mais pour préparer l'âme à les accueillir, à se laisser pénétrer, illuminer, diviniser toujours plus profondément par elles [1]. Ils la disposent à une oraison contemplative qui pourra demeurer *latente, masquée, inapparente* ou qui pourra se déployer *manifestement, typiquement, royalement.*

L'esprit de science

On peut appeler science, dans le domaine de la culture, l'effort d'exploration et de réflexion qui fait émerger l'homme au-dessus des ténèbres qui l'entourent: travail noble, pénible, passionnant; mais plus on découvre, plus il reste à découvrir; le dernier fond des choses se dérobe, d'où la réflexion de Qohelet: «*qui addit scientiam, addit et laborem,* ajouter de la science, c'est ajouter de la souffrance» (1,18).

C'est une autre science «cachée aux sages et aux prudents» qu'annonce Jésus. Ce n'est pas non plus la science théologique. C'est une connaissance d'un autre type et plus précieuse: une connaissance instinctive, expérimentale, l'élan irrépressible d'un cœur épris de l'amour de Dieu, qui ne peut s'empêcher de chercher partout dans la création des traces et des vestiges de sa *présence,* des rayons épars de sa beauté, de sa libéralité, de sa bonté. Il regardera avec les yeux de Jésus les lis des champs plus beaux que Salomon; avec lui, il aimera prier dans la nuit étoilée, avec lui il se réjouira à la naissance d'un enfant de ce «qu'un homme est entré dans le monde». Comme à un saint François d'Assise ou à un saint Jean de la Croix, toutes les choses lui seront signes de Dieu. Elles crieront vers Dieu; on lit dans la vie de saint Paul de la Croix qu'étant sorti de Turin un premier jour de printemps et sentant monter en lui l'extase au spectacle des fleurs des prés, il les fauchait avec sa canne en disant: «Taisez-vous».

Mais ce n'est là que le premier moment du don de science. Viendra le second moment où les créatures, à l'instant même où elles le référeront à Dieu, feront éprouver au contemplatif la distance infinie qui les sépare de l'Incréé, la précarité de leur existence, l'impuissance totale du «signe» à livrer le «Signifié», qui seul comblerait le vide de son cœur. Alors ce n'est plus la présence c'est l'absence, l'*absence infinie* de Dieu qu'il rencontre au fond des créatures, il est blessé par elles d'une blessure d'exil, une *immense nostalgie* s'empare de lui:

> «*Je Te cherche anxieuse au-delà des symboles*
> *écarte, écarte les paraboles*
> *Viens en esprit, viens en vérité...*»

[1] «Dona non sunt perfectiora virtutibus theologicis», II-II, qu. 9, a. 1, ad 3. Les trois dons de science, d'intelligence, de sagesse sont ordonnés aux trois vertus théologales comme à leur fin. Saint Thomas rattache à la *foi* les dons d'intelligence et de science, à l'*espérance* le don de crainte (on pourrait aussi penser au don de science), à la *charité* le don de sagesse.

Les poètes ont compris ces choses. Ainsi Claudel dans *La messe là-bas:*

«Qu'est-ce qui commencera pour toujours aussitôt que tout sera fini?
«Qu'est-ce qu'elles feraient, mon Dieu, toutes ces pauvres choses qui ne subsistent pas,
«Sinon, par leur nature qui est de naître et de cesser, témoigner que vous êtes ici et là?
«Dommage qu'elles ne puissent cesser aux yeux sans qu'elles déchirent le cœur.
«Mais pour ce qui est de les voir mourir on est aussi bien ici qu'ailleurs...
«Si le monde ne parlait pas tant de Vous, mon ennui ne serait pas tel.
«Si leur voix n'était si touchante, si elles ne parlaient si bien d'autre chose,
«Les créatures n'auraient pas de question pour nous et nous serions en paxi avec la rose...»

Allons-nous faire reproche aux créatures de ne pas donner ce que nous désirions? Il faut citer ici un grand texte de Jacques Maritain. Il avait, en 1920, dans *Art et Scolastique*, rapporté le mot de saint Thomas, parlant quelque temps avant de mourir de sa Somme inachevée: «Cela me semble de la paille, *mihi videtur ut palea*», et il continuait:

«Paille humaine que le Parthénon et Notre-Dame de Chartres, la Chapelle Sixtine et la Messe en ré, et qui sera brûlée au dernier jour: *Les créatures n'ont pas de saveur.*»

Mais, en 1935, il ajoute en note:

«J'éprouve aujourd'hui le besoin de m'excuser de l'espèce de légèreté avec laquelle j'ai pris ce dernier mot (de dom Delatte) à mon compte. Il faut beaucoup d'inexpérience des choses créées, ou beaucoup d'expérience des choses divines, pour parler ainsi. En général les formules de mépris à l'égard de la créature appartiennent à une littérature conventionnelle difficilement tolérable. *La créature est digne de pitié, non de mépris, elle n'existe que parce qu'elle est aimée. Elle est décevante parce qu'elle a trop de saveur, et que cette saveur n'est rien devant l'être de Dieu.*»

Comment faire entendre la puissance que peut atteindre avec le don de science, la dialectique déchirante de la présence-en-creux, de la présence-absence? Qu'on pense au vide laissé dans un foyer par un être bien-aimé. La Madeleine, revenue au petit jardin du *Noli me tangere* désormais vide, aurait-elle pu retenir ses sanglots?

Mais il y a pire douleur, pour le don de science, que le goût de cendre et de néant caché au fond de toutes choses, c'est le refus de l'amour du Sauveur donné au monde par deux fois, dans une Crèche puis sur une Croix; c'est le spectacle de la marée de boue, de sang, de haine, de luxure, de mensonge qui couvre notre planète; le spectacle de la puissance terrible laissée au mal dans un monde pourtant racheté: plus l'amour grandit dans une âme, plus grandit en elle le sens de l'offense à l'amour; c'est aux toutes grandes âmes que sont révélées les profondeurs du mal, mais le dernier fond du mystère du mal, seul le Christ l'a pu connaître et c'est alors que lui est venue la sueur de sang. Et pourtant notre terre depuis qu'il l'a visitée ne peut être maudite: «Ayez confiance! J'ai vaincu le monde» (Jean 17,33).

Est-ce que dans un cœur embrasé par le don de science, un tel déchirement pourra se prolonger sans appeler les larmes? *Bienheureux ceux qui pleurent,* c'est la béatitude du don de science. Et elle apporte avec elle sa récompense: *car ils seront consolés.* Ils le seront dès ici-bas par leurs larmes mêmes. Et plus tard, «Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux» (Apoc. 21,4).

C'est au chapitre 87 que commence dans le *Dialogue* de sainte Catherine de Sienne son admirable *Traité des larmes:*

> «O ma fille bien-aimée, combien glorieuse est cette âme qui a réellement su traverser la mer des tempêtes, et arriver jusqu'à moi, l'Océan de paix, pour y remplir le vase de son cœur dans les flots de ma souveraine et éternelle Déité. Ses yeux versent des larmes qui débordent de son cœur. C'est le dernier état, où elle est à la fois bienheureuse et douloureuse, *beata e dolorosa*» (ch. 89).

Pour finir, comment ne pas évoquer ce texte de Charles de Foucauld sur la béatitude des larmes.

> «Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils sont malheureux, pauvres, en deuil, malades souffrant du corps et de l'âme, éprouvés en quelque manière que ce soit; bienheureux parce que ces souffrances serviront à expier leurs péchés; bienheureux parce que ces souffrances les détachent de la terre et les portent à lever les yeux vers Moi et à s'attacher à Moi.
> «Plus heureux ceux qui pleurent leurs péchés.
> «Plus heureux encore ceux qui pleurent de tristesse de ne pas me voir et d'être exilés dans cette vallée de larmes, loin de Moi.
> «Encore plus heureux ceux qui pleurent mes douleurs, ma Passion, toutes les souffrances que j'ai endurées sur la terre.
> «Et plus heureux que tous ceux qui pleurent par pur amour, qui pleurent parce qu'ils m'aiment, sans cause distincte, qui pleurent non de douleur ni de désir, mais simplement parce qu'en pensant à Moi tout leur cœur se fond et qu'ils ne peuvent plus retenir leurs larmes.»

L'esprit d'intelligence

Les anciens, dans le domaine des choses humaines, ont opposé à la *science* qui est l'activité discursive de la raison, l'*intelligence,* qui est son activité intuitive. L'intelligence lit au-dedans: «*intus legit*», elle cherche à pénétrer jusqu'à l'intérieur des choses, à découvrir sous leurs apparences leur réalité, sous les paroles leur sens, sous les effets leurs causes. Dans l'ordre de la connaissance, elle va d'abord aux principes d'où dérivent les conclusions. Elle s'efforce partout de voir. Parallèlement à ces vues, on dira que le *don de science* est l'instinct d'amour qui fait éprouver par expérience la distance séparant le créé de l'Incréé, et que le *don d'intelligence* est l'instinct d'amour qui, dans les signes qui nous viennent du Ciel, fait découvrir les vérités illuminatrices qu'ils recèlent.

Par la foi, nous l'avons dit, je mendie de Dieu-même, la force de pouvoir *adhérer dans la nuit* avec les racines de mon intelligence (foi *par quoi* je crois) à tout ce qu'il me révèle de l'absolu de Vérité qu'il est lui-même (foi *que* je crois). Dieu est charité, et quand l'âme est dans la charité elle est en Dieu, elle est comme connaturalisée à Dieu, il y a consonance entre

Dieu qui lui parle dans chacune des vérités du Credo catholique et elle qui écoute; son adhésion devient brûlante; sa foi devient pénétrante, elle n'est plus la flamme qui voltige encore à la surface du bois, le bois est devenu charbon ardent. Alors chacune des vérités du Credo devient à l'âme une vérité illuminatrice, elles s'éclairent les unes les autres. C'est toute la nuit divine de la foi qui devient transparente: voilà le don de l'intelligence amoureuse. A la fin de l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves, princesse palatine, qui avait perdu puis, après deux songes extraordinaires, retrouvé la foi, Bossuet cite ces notes intimes de la princesse: «Il est bien croyable qu'un Dieu qui aime infiniment en donne des preuves proportionnées à l'infinité de son amour et à l'infinité de sa puissance; et ce qui est propre à la toute-puissance d'un Dieu passe de loin la capacité de notre faible raison. C'est ce que je me dis moi-même quand les démons tâchent d'étonner ma foi; et depuis qu'il a plu à Dieu de me mettre dans le cœur que son amour est la cause de tout ce que nous croyons, cette réponse me persuade plus que tous les livres». Sur quoi Bossuet ajoute: «Ne demandez plus ce qui a uni en Jésus-Christ le ciel et la terre, et la Croix avec les grandeurs: *Dieu a tant aimé le monde.* Est-il incroyable que Dieu aime et que la bonté se communique? Que ne fait pas entreprendre... à tous enfin tout ce qui porte le nom d'amour... Disons donc pour toute raison dans tous les mystères: *Dieu a tant aimé le monde* (1 Jean, 4,16). C'est là toute la foi des chrétiens; c'est la cause et l'abrégé de tout le Symbole». Bossuet transcrit encore ces mots: «Si Dieu a fait de si grandes choses pour déclarer son amour dans l'Incarnation, que n'aura-t-il pas fait pour le consommer dans l'Eucharistie, pour se donner non plus *en général* à la nature humaine, mais à chaque fidèle *en particulier*».

A la faveur du don d'intelligence, les vérités de foi deviennent *incandescentes* aussitôt même que reçues, bien avant que l'âme ait pu se les formuler à elle-même et songer à les communiquer.

Dans l'éclair de l'Annonciation, la Vierge Marie, mieux que ne pourront le faire nos énoncés dogmatiques, saisit ineffablement et amoureusement les mystères du Verbe fait chair, de sa maternité divine et rétrospectivement de sa conception immaculée.

L'adhésion amoureuse d'un Benoît Labre devant le mystère de l'Eucharistie dépassait ce qu'il en aurait pu dire. On la retrouve chez ce paysan dont parle le curé d'Ars. Il déposait le soir sa bêche à la porte de l'église et allait s'asseoir proche du tabernacle. Il n'avait pas de livre, ses lèvres ne remuaient pas. Intrigué et craignant qu'il ne perde son temps, le saint curé s'approcha de lui: «Que faites-vous, mon bon monsieur?» Et l'homme en montrant le tabernacle dit: «*Je l'avise, et il m'avise!*»

Quand, à partir des mots de l'Evangile: «*Ceci est mon corps...*», saint Thomas déployait tout le traité de la Somme sur l'Eucharistie, c'est la même sorte d'adhésion qui brûlait dans son cœur. Avant de recevoir le Viatique, il dira: «Je Te reçois, prix de la Rédemption de mon âme; je Te reçois, viatique de ma pérégrination, pour l'amour de qui j'ai étudié, veillé, travaillé, prêché, enseigné...»

Une grande maxime résume tout l'élan de vie de saint Jean de la Croix: «*Nourris-toi davantage de ce que tu ne comprends pas encore de Dieu, que de ce que tu comprends déjà*» [1].

Et encore: «*Qu'il se soucie davantage , celui qui se veut avantager, de ce qui reste encore à gagner que de ce qui est déjà gagné*» [2]. Mais un jour de Noël, à Baeza, toute la pression intérieure de ce désir éclate au-dehors. Le voici qui se lève, va prendre dans ses bras le petit Jésus, il se met à danser et chante: «*Mon doux et tendre Jésus – si les amours doivent me tuer – l'heure est venue*» [3].

Un mot suffit parfois, un mot que nous avons prononcé mille fois, suffit quand, touché par le don d'intelligence il livre son sens, pour jeter à l'extase.

Ainsi la bergère dont parle Henri Bremond: Etant encore dans le monde, celle qui devait devenir la Mère de Ponçonas s'approcha d'une pauvre gardienne de vaches «qui lui parut si rustique qu'elle crut qu'elle n'avait aucune connaissance de Dieu. Elle la tira à l'écart où elle commença de tout son cœur à travailler à son instruction... Cette merveilleuse fille la pria avec abondance de larmes de lui apprendre ce qu'elle devait faire pour achever son *Pater*, car, disait-elle, en son langage des montagnes, je n'en saurais venir à bout. Depuis près de cinq ans, lorsque je prononce ce mot: *Pater* et que je considère que... celui qui est là-haut, disait-elle en levant le doigt, que celui-là même est mon Père, je pleure et je demeure tout le jour en cet état en gardant mes vaches» (*Hist. litt.* II, p. 66).

Un rayon de lumière fait étinceler un diamant, ou, tombant sur un plancher de sapin et une chaise de paille, peut en faire un Van Gogh. C'est n'importe quel mot de l'Evangile qui peut devenir illuminateur. Celui du Baptiste: «Il faut qu'Il grandisse et que je diminue». Celui de l'aveugle: «Fais que je voie!», ou, comme traduit Dostoïevski, «que je *te* voie!». Celui de Pierre: «Seigneur, éloigne-toi de moi, car je suis un homme pécheur!». Celui de la pauvre femme: «Si seulement je touche son manteau, je serai sauvée».

Une grande pureté de cœur est exigée pour que s'exerce le don d'intelligence. Elle a été *préparée* dans l'âme fidèle par la pratique des vertus morales et le secours des dons correspondants, qui règlent tout l'ordre de la vie affective et sensible. Mais une pureté *plus délicate* encore est requise pour connaturaliser la partie supérieure de l'âme avec les choses divines. Pour se porter sur les mystères chrétiens, le regard de l'âme doit être en outre purifié de l'encombrement des images, des erreurs, de la séduction et de la perversion des hérésies. Or cette pureté de regard est causée dans la partie supérieure de l'âme, dans l'esprit, dans la *mens*, par l'entrée en elle, avec la foi théologale amoureuse, du don même d'intelligence: *Et hanc*

[1] Seconde rédaction du *Cantique spirituel.*
[2] Poème, *Pour toute la beauté...*, str. 8.
[3] *Vie*, du P. Bruno, 1961, p. 259.

munditiam facit donum intellectus (S. Thomas, II-II, qu. 8, a. 7). Alors, continue saint Thomas, à mesure que le regard de l'âme se purifie, elle comprendra que Dieu excède tout ce que l'intelligence ici-bas peut nous dire de lui. Le Docteur angélique rejoint ainsi le Docteur mystique, nous invitant à regarder toujours vers l'au-delà de ce que nous saisissons des choses de Dieu.

Bienheureux ceux dont le cœur est pur. Le don d'intelligence apporte avec lui la suprême pureté de regard, qui est la sixième des béatitudes. Et cette béatitude apporte avec elle dès ici-bas sa récompense: parfois d'une manière merveilleuse: «*Il me semble, ô mon Dieu, que vous ayez déjà tiré le rideau!*» (Marie de l'Incarnation). Et plus tard, ce que sera la récompense, l'apôtre nous le dit: «Maintenant, nous voyons dans un miroir, mais alors ce sera face à face... Maintenant je connais d'une manière imparfaite, mais alors je connaîtrai comme je suis connu» (1 Cor. 13,12).

L'esprit de sagesse

Le sage, selon les anciens, est celui dont le regard, s'étant porté d'emblée sur la cause suprême d'un ensemble quelconque, est à même d'en évaluer et d'en ordonner tous les éléments. Après l'activité de *science*, qui se réfère aux effets, et l'activité d'*intelligence*, qui se réfère aux principes, dans la mesure où la raison aura pu s'élever jusqu'à la cause suprême de l'univers, sa troisième activité, la plus haute, la plus divine, sera de redescendre, à partir de cette cause suprême, vers la multiplicité des choses environnantes pour les rassembler et les embrasser dans un seul regard. Après la voie de «découverte» (*via inventionis*) voici la voie de «synthèse» (*via judicii*). Telle est en propre, pour les anciens comme pour nous, la connaissance de *sagesse*. Il faut ajouter, à la louange des anciens, qu'ils ont compris que la sagesse ne pouvait appartenir en propre qu'à la Cause suprême, à Dieu, et qu'elle ne pouvait être en nous qu'à l'état participé, et c'est pourquoi ils ont cessé de s'appeler des «sages», pour prendre le nom plus humble d' «amants de la sagesse», de «philosophes».

Transposons ces vues dans la perspective du Royaume. Le don de *science* a fait sentir au chrétien le vide des choses et combien l'Absolu est exilé du contingent; le don d'*intelligence* a illuminé pour lui les mystères chrétiens; le don de *sagesse* l'admet à participer, dans la nuit profonde de la foi, à cette Sagesse qui d'en haut, avec puissance et suavité, dispose et ordonne toutes choses, d'un bout à l'autre de l'univers. Alors, toujours dans la nuit, – nuit de plénitude – c'est tout l'ordre de la création qui se déploie devant lui. Il se sent en consonance avec Celui qui, ayant *creé* le monde dans la lumière, l'a *racheté* sur une croix, pour un jour le *transfigurer* dans sa gloire.

Tel est bien le regard de sagesse qui enivrait l'Apôtre quand il écrivait aux Romains: «Nous le savons, en effet, la création tout entière gémit

maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement..., mais elle aussi sera libérée de la servitude de la corruption pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu» (Rom. 8,21–22). Il ne peut retenir son admiration devant le spectacle de la dialectique des miséricordes d'un Dieu décidé *à tout prix* de sauver le monde, un monde rebelle: Dieu, ayant une fois donné sa grâce aux hommes, ne la retirera plus à lui. Rejetée par un peuple, elle se transportera sur un autre. Rejetée du paradis terrestre, elle revient après la chute, la grâce adamique faisant place à une grâce meilleure, la grâce christique; rejetée par la masse des Gentils sous l'économie de la loi de nature, elle passe sous une économie meilleure au peuple juif; rejetée par la masse du peuple juif, au temps de Jésus, elle revient sur le monde des Gentils; en attendant le retour en masse d'Israël: « De même que jadis vous – les Gentils – avez désobéi à Dieu, et qu'à présent vous avez obtenu miséricorde à cause de leur désobéissance; eux, de même à présent ont désobéi à cause de la miséricorde exercée envers vous, afin qu'eux aussi, à présent, ils obtiennent miséricorde. *Car Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance pour faire miséricorde à tous*» (Rom. 11,30–32). L'Apôtre vient ici de formuler *la loi souveraine de notre univers spirituel:* c'est une *loi de rédemption,* où la part du mal est grande, immense, scandaleuse, mais plus grande encore la réplique bouleversante de l'amour. Devant le mystère d'une telle sagesse, qui laisse plein jeu aux deux libertés humaine et divine, et où la victoire est à l'amour, nous sommes jetés aux abîmes: «O abîme de la richesse, et de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses décrets sont insondables et ses voies incompréhensibles! Qui en effet a connu la pensée du Seigneur? ou qui a été son conseiller? Qui lui a donné le premier, pour qu'il ait à recevoir en retour? C'est de lui, et par lui, et pour lui que sont toutes choses. A lui la gloire dans tous les siècles! Amen» (11,33–36).

Le principe qui est au cœur de la dialectique du bien et du mal dans un univers de rédemption a été formulé par saint Augustin dans l'*Enchiridion:* «Le Dieu tout puissant auquel appartient le souverain domaine de toutes choses, puisqu'il est souverainement bon, *ne laisserait jamais aucun mal survenir dans ses œuvres, si sa toute-puissance et sa bonté n'étaient telles, qu'il pût faire sortir le bien du mal lui-même*» (ch. 11). C'est là un principe métaphysique, qui vaut déjà dans l'ordre de la nature, mais beaucoup plus mystérieusement dans l'ordre des valeurs spirituelles. Il nous sera donné parfois de constater pour quel bien particulier tel mal aura été permis; mais le plus souvent nous l'ignorerons, et cela ne nous sera connu que dans l'au-delà. Saint Thomas est ici très bref: la génération suppose la corruption; la vie du lion, la mort de la gazelle: voilà pour l'ordre naturel; et pour l'ordre surnaturel, deux faits dont la signification est immense: Dieu, le Dieu d'amour laisse torturer et mourir les *martyrs,* et il a laissé mourir son Fils bien-aimé dans l'agonie et la crucifixion. Le principe du mal vaincu par le bien est, nous venons de le dire, d'*ordre métaphysique* et donc absolu: toutes les apparences sensibles viendront se briser contre lui comme les

vagues de la mer contre un rocher de granit. Mais quand ce principe tombe dans une âme embrasée par l'amour de Dieu, outre sa certitude propre, il y acquiert une certitude nouvelle, incomparable, la certitude *d'ordre expérimental* que donne le don de sagesse et s'accompagne d'une *paix* divine. Alors le don de sagesse fonctionne royalement *en mode majeur.*

Ce n'est pas toujours le cas. Saint Thomas le sait bien, et il pose la question que nous attendions: «La sagesse, qui est si précieuse, réside-t-elle en tous ceux qui ont la grâce?» Certes, répond-il, mais à divers degrés. A son premier degré, le don de sagesse confère à tout homme en état de grâce la rectitude de jugement nécessaire pour contempler les choses divines et ordonner sa propre vie humaine au salut éternel. Le docteur angélique cite ici l'Epître de saint Jean rappelant aux premiers chrétiens qu'ils ont en eux l' «onction» du Fils (1 Jean, 2,27). A ce premier degré le don de sagesse, sans lequel nous ne pourrons être sauvés, fonctionne *en mode mineur.* Il pourra intervenir épisodiquement et avec puissance, dans certaines circonstances décisives: un enfant est arraché par la mort à ses parents: vont-ils décider pour la voie de la révolte ou pour celle de la foi? tel fidèle triomphera d'une grande tentation qui aurait fait chavirer sa vie dans le désespoir, le suicide; il intervient souvent au dernier moment de la vie de grands pécheurs. Saint Thomas précisera que, s'ils sont baptisés, les *amentes* – privés non de la raison, comme on le dit trop légèrement, mais de l'usage de la raison – ont en eux le don de sagesse de l'Esprit-Saint [1], mais comme en veilleuse, à l'état d'*habitus* (II-II, qu. 45, a. 5).

La tristesse de saint Paul est de ne rencontrer chez les Corinthiens que trop de chrétiens imparfaits à qui il lui faut parler comme à de petits enfants dans le Christ. Ailleurs, parmi les parfaits, c'est bien de sagesse qu'il parlera, «mais non d'une sagesse *de ce monde*... Ce dont nous parlons au contraire, c'est d'une sagesse *de Dieu,* mystérieuse, demeurée cachée, celle que dès avant les siècles Dieu a par avance destinée pour notre gloire, celle qu'aucun des princes de ce monde n'a connue... Mais, comme il est écrit, nous annonçons *ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme: voilà ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.* C'est à nous que Dieu l'a révélé par l'Esprit. Car l'Esprit sonde tout, même les profondeurs de Dieu... Nul ne connaît les choses de Dieu, sinon l'Esprit de Dieu... Et nous l'avons, nous, l'Esprit du Christ» (1 Cor. 2,6–16).

Au septième des dons répond la septième des béatitudes. La béatitude attachée au don de sagesse est celle des pacifiques, *Beati pacifici.* Immergés dans l'Océan de la paix divine, ils sont au-dessus des tempêtes. Aucun scandale ne peut plus les troubler. Ils sont magnanimes. Ils décantent toutes choses. Ils dispensent autour d'eux la paix comme par contagion.

[1] On rejoint ainsi ce respect que la piété chrétienne populaire a toujours voué aux «*pauvres d'esprits*».

Bienheureux les pacifiques, *car ils seront appelés fils de Dieu*, fils par adoption de Celui qui est par nature le Fils unique, et dont saint Paul écrit qu'il est notre Paix: *Ipse est Pax nostra* (Ephés. 2,14).

IV. CONCLUSION

Les sept «*esprits*», comme dans le texte messianique d'Isaïe, sont les sept «spirations» de l'unique Esprit de Dieu. Ils sont distincts, comme les sept couleurs du spectre, mais ils interfèrent, ils jouent entre eux de mille manières pour composer, dans les vies chrétiennes et dans la grande Eglise qui est le corps du Christ, des spectacles sans cesse nouveaux dans lesquels «les Anges désirent plonger leurs regards» (1 Pierre, 1,12).

Ils sont captés, dans l'âme embrasée d'amour, par les sept «*dons*». Les sept dons, inégaux entre eux, sont connexes et croissent d'un même mouvement. Qui possède l'un possède les autres au même degré d'intensité. Mais, même à supposer la parfaite égalité de sainteté de deux vies, il restera qu'un don pourra être manifesté davantage dans la première, par exemple le don de science chez saint Augustin, tandis qu'un autre don sera manifesté davantage dans la seconde, par exemple le don de sagesse chez saint Thomas d'Aquin [1]. Mais les sept dons sont dans la Vierge Marie avec une plénitude qui n'est dépassée que dans l'âme de Jésus.

Les sept «*béatitudes*» – portant avec elles leur récompense reçue ici-bas à l'état d'inchoation et plus tard à l'état de consommation – sont elles aussi, saint Thomas le fait remarquer dans son commentaire sur saint Matthieu (Marietti, nº 440), disposées dans un ordre croissant. Les élus non seulement *auront* le royaume des cieux, mais ils *posséderont* la terre, et ils y seront *consolés*, et plus encore *rassasiés*, non à leur mesure, mais selon la mesure plus grande des *miséricordes* divines, et ils seront admis à *voir* le Roi du royaume, et plus encore à être ses *fils*. Mais la multiplicité de ces images évangéliques nous oriente vers l'unique Bien ineffable. La huitième des béatitudes: «Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice...» rassemble en elle la perfection de toutes les autres [2].

Quand l'âme est envahie par la Trinité, quand, purifiée, élevée, confortée par l'organisme des vertus théologales, des vertus morales, des dons, elle

[1] Sous le titre: *Les dons du Saint-Esprit dans les saints dominicains, Etude de psychologie surnaturelle et lectures pour le temps de Pentecôte*, Paris 1903, le Père Ambroise Gardeil rattachait à chacun des sept dons les saints dominicains canonisés.

[2] Les douze *fruits de l'Esprit saint* énumérés par saint Paul dans l'épître aux Galates (5,22–23) et opposés aux fruits de la chair (5,19–21), sont des actes de plénitude que l'Esprit saint produit en nous en agissant soit par les «vertus infuses», soit d'une manière plus excellente par les «dons» et alors ces actes seront des béatitudes. Les béatitudes sont des fruits, mais tous les fruits ne sont pas des béatitudes (S. Thomas, I-II, qu. 70, a. 2).

va jusqu'au bout de l'invitation divine et de la renonciation absolue qui lui est demandée, elle approche de ce que saint Jean de la Croix appelle l'union transformante. Alors, dit le saint docteur, l'Esprit va souffler non seulement *dans* son jardin, mais *à travers* son jardin pour y agiter toutes choses, tout le jardin est embaumé, toutes les fleurs donnent leur parfum et la brise qui passe le répand alentour.

L'âme transformée ayant épousé en quelque sorte les relations intra-divines, elle épousera pareillement les relations de Dieu avec l'univers. Par union et acquiescement d'amour, elle fait un avec Dieu créant, conservant, sauvant le monde. Comment ne posséderait-elle pas avec Dieu, toujours par union d'amour, tout ce que Dieu possède? D'où le cri de saint Jean de la Croix dans la Prière de l'âme enamourée:

«Miens sont les cieux et mienne est la terre; miens sont les peuples, les justes sont miens, et miens les pécheurs, les anges sont miens: Dieu même est mien et pour moi parce que le Christ est mien et tout pour moi. Que demandes-tu et cherches-tu donc, mon âme? Tien est tout cela et tout est pour toi. Ne t'estime pas moins, ne t'arrête pas aux miettes qui tombent de la table de ton Père...»

15 janvier 1975.

† Charles JOURNET

Deux écrits canadiens de Jacques Maritain

Nous publions ici la traduction de deux textes parus en anglais dans le bulletin de l'Institut d'Etudes médiévales de Toronto, «The Pamphlet», nº 1, 1933. Le premier, *Le laïc catholique*, est une causerie donnée à un groupe de laïcs catholiques et de prêtres, à la Bibliothèque de l'Institut d'Etudes médiévales, à Toronto, le 24 mars 1933. Le deuxième, *De l'enseignement*, est une note écrite en réponse à quelques questions du Supérieur Général des Pères de Saint-Basile et du Supérieur de leur Scolasticat, et lue au Scolasticat de Saint-Basile, à Toronto, le 22 mars 1933.

LE LAÏC CATHOLIQUE

Mes Révérends Pères, Messieurs,

Je suis heureux de vous saluer ce soir, et je me réjouis de ce que notre réunion soit elle-même un signe de cette fraternité catholique qui devrait comporter dans les diversités de la vie du siècle une coopération effective entre ceux qui ont la grâce d'appartenir à l'Eglise du Christ.

Une telle fraternité est réalisée en soi sur le plan spirituel par la foi et par ce que le *Credo* appelle la Communion des Saints. Mais il y a aussi une tâche d'union fraternelle sur le plan temporel, à laquelle les catholiques sont invités à travailler au cœur même des choses de ce monde. Et du moment qu'il s'agit des choses du monde, le laïcat a un rôle propre et des responsabilités propres dans cet ordre. Avouons qu'une lourde charge repose sur nos épaules. Si, de tous côtés, nous voyons craquer ce monde et s'écrouler les choses qui paraissaient le soutenir, la faute en est principalement à nous, catholiques, qui nous sommes endormis sur les trésors à nous confiés par Dieu et que nous avons enseveli dans notre égoïsme, nous qui n'avons pas assez aimé le monde – j'entends de cet amour dont l'exemple nous a été donné une fois pour toutes. Nous devons maintenant être attentifs à l'élaboration d'un nouveau monde s'élevant sur les ruines de l'ancien.

Les réunions de catholiques de divers groupes sociaux, ayant chacun sa propre information et son point de vue particulier sur les problèmes de notre époque, et désirant mutuellement s'aider les uns les autres à considérer le temps présent dans la lumière de l'éternité, constituent un moyen

très simple et humble capable de rendre de réels services dans cet ordre d'idées.

Notre ami Gilson vous a certainement parlé du haut degré d'organisation atteint par nos frères catholiques allemands dans cette tâche de coopération. J'ai pu moi-même apprécier les résultats très intéressants obtenus par le *Katholischer Akademikerverband* fondé à Cologne par Mgr Münch, où se trouvent regroupés les éléments les plus jeunes et les plus audacieux du monde intellectuel catholique allemand. L'arrière-garde se retrouve dans la *Görresgesellschaft* [1], et il faut bien avouer que cette dernière ne regarde pas d'un œil très tendre son jeune et brillant compagnon.

Il faut aussi reconnaître que l'organisation n'est pas tout. Quand le philosophe allemand Peter Wust vint à Paris, où l'organisation des catholiques est déficiente, il se sentit comme dans une sorte de paradis parce qu'il trouva là, disait-il, une véritable amitié entre les catholiques; ainsi il m'apprit même qu'une précieuse amitié régnait entre moi-même et quelques philosophes catholiques qui, à ce que j'en savais, m'attaquaient beaucoup, et que je traitais de même.

Si, cependant, l'esprit allemand est trop organisateur, l'esprit français ne l'est pas assez. Nous n'avons pas jusqu'à maintenant d'organisation comparable à celle de Mgr Münch. Je ne peux que signaler ici les *Journées Philosophiques Internationales* organisées par la Société thomiste à Juvisy, près de Paris, et d'autre part, les retraites que, depuis plus de dix ans, le Père Garrigou-Lagrange prêche à un groupe d'amis vers la fin du mois de septembre. A la dernière de celles-ci, nous étions plus d'une centaine, principalement des laïcs hommes et femmes, et quelques clercs. Et les conversations, les échanges de vues entre les participants sont, après les instructions du grand théologien dominicain, l'un des bienfaits de cette rencontre annuelle.

Permettez-moi maintenant d'attirer votre attention sur l'un des aspects caractéristiques de notre tâche. Il y a une sorte de paradoxe que je désire signaler. D'une part, nous sommes appelés à vivre en nous-mêmes, dans notre intelligence et notre cœur, avec toujours plus de profondeur, la vie et la vérité de l'Eglise; je parle de ce qui concerne les choses de la terre, et pas seulement les choses du ciel, de ce qui a trait à l'ordre social, politique et économique, et pas seulement à la piété; et d'autre part, nous sommes appelés à réaliser en nous une liberté de jugement et d'action de plus en plus grande face aux formations temporelles d'une civilisation longtemps appelée chrétienne. En fait, plus une âme devient profondément catholique, ou plus quelqu'un entre dans le corps mystique du Christ, plus il transcende les cadres sociaux des groupes temporels et des intérêts de groupe quels qu'ils soient. Un catholique est l'homme le plus libre en ce monde, parce que la seule société dont dépend son âme est le corps mystique du Christ.

[1] Cette appréciation, portée en 1933, ne préjuge en rien de la valeur intellectuelle que la *Görresgesellschaft* s'est acquise aujourd'hui. (N. de la R.)

En notre temps plus que jamais auparavant, je crois qu'il est nécessaire d'insister sur le fait que le catholicisme maintiendra toujours les principes et les vérités qui commandent toute culture, et qu'il protègera tout ce qui dans le monde d'aujourd'hui est encore en harmonie avec ces principes. En vérité, il semble que le catholicisme se tourne résolument vers de nouveaux types de culture. Le moment est apparemment venu pour la chrétienté de tirer toutes les conséquences du fait que le monde né de la Renaissance et de la Réforme a finalement réussi à se séparer du Christ. Le catholicisme n'est pas responsable de ces principes de corruption libérés eux-mêmes par un monde qu'on peut considérer avec raison comme le cadavre de la chrétienté médiévale. La question qui peut se poser est de savoir s'il n'est pas trop tard pour en prendre conscience. Si la pensée catholique rassemble sa sagesse spéculative et pratique dans une sorte de libre et décisive expansion, sera-ce pour n'offrir un tel don qu'à des mains déjà pourrissantes et à un monde dépourvu de force pour le recevoir? Sera-ce pour ne trouver nous-mêmes qu'une compensation dans des consolations platoniques et dans la seule pensée de ce qui aurait pu être?

Très vraisemblablement, le passif du monde présent est trop lourd, et cela finira mal; mais la fin d'*un* monde n'est pas la fin *du* monde. Nous ne savons pas pour quel temps nous travaillons. Une renaissance chrétienne trop tardive pour un monde issu de Luther, Descartes et Rousseau peut venir assez tôt pour un autre âge de culture.

Il y aura d'autres jours et de nouvelles croissances après la dissolution de ce monde. Il demeure vrai que la liberté de l'homme a une part plus grande et plus mystérieuse dans l'histoire qu'on ne l'imagine couramment (en un sens, tout dépend de lui, pourvu qu'il soit libre, j'entends en esprit, l'événement suivra).

Enfin, à supposer même que les tentatives des chrétiens à l'égard du monde présent échouent dans l'ordre du profane comme tel, ou du temporel en tant que fin intermédiaire, nous sommes cependant assurés qu'elles n'échoueront pas – si contrariées soient-elles dans l'ordre du temporel comme moyen ou instrument du spirituel – dans l'ordre de cette chrétienté spirituelle ayant «juste assez de corps pour tenir l'âme unie à lui» qui traversera les moyens lourds dressés contre elle.

Vous m'excuserez de vous avoir proposé ces remarques, qui me semblaient appropriées à notre réunion de ce soir, et j'espère que vous pardonnerez à un philosophe de telles considérations générales.

DE L'ENSEIGNEMENT

1

Considéré en lui-même, l'enseignement n'est pas une œuvre de contemplation. Il relève de la vie active, de l'action sur autrui; en outre, la communication du savoir – du moins quand il ne s'agit pas des choses divines – ne procède pas nécessairement en elle-même de la contemplation divine.

Cependant, l'affirmation de saint Thomas, que l'action peut s'ajouter à la contemplation sans l'amoindrir, et qu'une telle action procède de la surabondance de la contemplation, a une portée universelle. Même quand l'œuvre ne demande pas *par sa nature même* de procéder de la contemplation, elle peut en procéder par son mode, *par la manière* dont elle est accomplie. Nous devrions tendre à cette fin dans tous nos travaux.

En réalité, ce serait une erreur de croire que, sans s'ordonner lui-même aux grâces de contemplation et au procès de dépouillement intérieur qu'elle requiert, il suffirait à l'enseignant d'exercer avec application la meilleure activité d'enseignement possible pour atteindre à la perfection de sa vocation chrétienne. Non, cette perfection est surnaturelle. Elle exige que nous nous mettions nous-mêmes sous la mouvance habituelle des dons du Saint-Esprit, qui caractérise cette vie qui est appelée «mystique»; alors, dès le départ, notre activité d'enseignement participera de ce mode – par la manière dont nous l'exerçons – sous la conduite même des dons du Saint-Esprit et de la vie contemplative.

2

Mais cela ne va-t-il pas établir du même coup une fâcheuse dualité en nous? N'allons-nous pas nous trouver divisés entre des tâches opposées qui se partageraient notre cœur? N'éprouverons-nous pas les charges de l'enseignement comme nuisibles à notre vie de prière, cette dernière nous détournant des devoirs imposés par ces mêmes charges?

Ce ne sera pas le cas, si nous comprenons qu'il ne s'agit pas d'*opposer* ces deux activités, mais de les *subordonner* l'une à l'autre, de telle manière que l'activité extérieure d'enseignement puisse être l'*instrument* de l'activité de contemplation. Alors l'unité se fera dans nos vies, et la seule et même vie qui est orientée vers Dieu dans la contemplation rejaillira sur nos compagnons humains dans l'activité intellectuelle et spirituelle.

Etant donné que c'est un attribut de la cause instrumentale, en tant que telle, de produire un effet supérieur à elle-même, l'enseignement dans ce cas ne produira pas seulement son effet propre (la communication du savoir à l'étudiant), mais produira aussi un effet supérieur dépendant de la cause principale (l'activité contemplative). Cet effet supérieur consistera dans une certaine communication des choses de la grâce, au moyen, non des matières elle-mêmes qui sont enseignées, mais de la manière dont elles sont enseignées.

3

Mais il y a encore un présupposé, à savoir que la perfection chrétienne doit être comprise comme une perfection d'*amour*, entre deux personnes – entre l'homme et Dieu. Ainsi il n'est pas question pour nous de construire *une nature humaine parfaite par nos efforts propres*, mais d'être conduits *par grâce à une vie parfaite et à une réciprocité d'amour*, qui tourne tout à

son avantage, même nos faiblesses – si nous en tirons avantage pour aimer plus – bien plus, notre faiblesse elle-même, en ce sens que notre dénuement plus que notre force nous ouvre à la vie qui nous est donnée par un Autre. Aussi bien, pourrons-nous entrer dans le mystère de la passion rédemptrice. Ce qui importe alors par-dessus tout, est de ménager une place au centre de nos cœurs, où Dieu lui-même aime et donne, et se donne Lui-même en nous.

Si nous avions à édifier notre perfection par nous-mêmes, il y aurait conflit entre cette tâche de perfection et toute autre tâche – celle de l'enseignement, par exemple – à laquelle nous aurions à nous appliquer de façon égale comme si c'était un motif principal.

Par contre, une vie d'amour où l'initiative vient de Dieu simplifie et unifie toutes choses; la démarche de la contemplation et celle de l'action ont alors dès le début la même signification ou le même «signe», qui, dans les deux cas, permet à Dieu d'aimer conformément à la générosité de Son amour.

4

En même temps, du fait même qu'elle ne joue qu'un rôle d'instrument, l'activité d'enseignement elle-même entre dans ce dépouillement et cette pauvreté que demande l'Evangile. Car un instrument n'est plus maître de sa propre activité, il est dépossédé de lui-même; alors *un autre ceint* l'âme et *la mène où elle ne veut pas aller*. Et l'âme mène le combat comme David plutôt que comme Goliath.

En ce sens, la doctrine du dénuement enseignée par saint Jean de la Croix trouve une application dans le *mode* même selon lequel les tâches de la vie active sont accomplies, en particulier celle de l'enseignement. Bien plus, c'est *en ce qui concerne la prière elle-même et l'union aux choses divines, et non en ce qui concerne l'exercice des habitus philosophiques, scientifiques ou artistiques*, etc., que saint Jean de la Croix insiste sur l'exclusion des images et concepts distincts, et sur la nécessité de faire le vide et la nuit dans l'âme. S'il s'agit de philosopher, ou de soigner un malade, ou d'instruire un élève, la vie de prière ne clôt pas nos yeux, elle les ouvre plutôt.

Ainsi rien ne nous empêche dans la façon dont nous conduisons, ou plutôt dont nous abandonnons notre propre activité à la conduite d'un Autre, d'être disponibles à avoir part, comme nous l'avons dit plus haut, à la pauvreté évangélique et à l'esprit d'enfance – à cet esprit d'enfance, combien manifeste dans un génie aussi riche en savoir que l'est saint Thomas d'Aquin.

L'interaction de la théologie et de l'amour [1]

Dans une des retraites qu'il donnait chaque année et dans lesquelles l'amour qui brûlait en lui éclatait à travers ses paroles comme la lumière du soleil dans un vitrail, le Cardinal Journet – l'Abbé Journet – a un jour parlé des «amis de Dieu» [2].

Il se cachait derrière les mystiques dont il lisait les beaux textes, mais entre eux et lui il y avait une si profonde parenté que son commentaire reflétait tout autant sa propre âme que la leur: «*La mystique*, écrit-il, *c'est-à-dire l'amour dans son intensité*».

J'ai pensé que le mieux ce soir, où nous sommes réunis pour l'Eucharistie, était de l'écouter. Sa parole nourrira notre méditation et notre prière.

*

Les «amis de Dieu», nous dit-il, sont des *médiateurs* que Dieu lui-même nous a donnés. Il cite Péguy: «Un chrétien, c'est un homme qui donne la main».

«*Les saints sont pour qui? Mais pour nous pécheurs! Nous prenons leur main. Un homme qui ne donne pas la main aura peut-être toutes les qualités que vous pouvez imaginer, mais il ne sera pas chrétien.*»

Et c'est la raison pour laquelle aux amis de Dieu nous devons «*demander de nous aider*». Et qu'allons-nous leur demander? D'abord de nous prêter *leur regard*. Le Cardinal Journet, quand il abordait les grandes questions, les grands mystères, insistait beaucoup sur cette première condition: celle de la qualité du regard.

«*Nous essayerons d'entrer un peu dans leur amitié, de leur emprunter le regard par lequel ils voyaient et la fragilité du monde, et les splendeurs éternelles; le péché d'ici-bas, la sainteté de Dieu, et le sang de Jésus entre ces deux abîmes.*»

Le regard que nous devons mendier aux amis de Dieu, qui sont aussi nos amis, il a donc pour horizon un double abîme, mais surtout il est centré sur *Jésus*, sur sa Passion, «*qui est cause de joie*», sur son Eucharistie, sur son Eglise.

[1] Texte d'une homélie prononcée au cours d'une Messe concélébrée, présidée par Mgr Mamie, à la mémoire du Cardinal Journet, dans la basilique Notre-Dame à Genève, le 27 avril 1975.

[2] Il s'agit d'une retraite prêchée en août 1962.

Car «*l'un des signes de l'authenticité de la mystique, c'est l'amour de Jésus... C'est l'humanité du Sauveur qui conduit à sa divinité, au sein de la Trinité, où alors les paroles ne peuvent que céder la place au silence...*».

Tout s'enracine dans cet *amour de Jésus*, qui toujours plus fortement doit capter le regard de l'âme. De là le souffle qui soulève cette âme, cette «*grande aspiration, vers Dieu, vers Jésus, vers l'Eglise elle-même, qui est comme le Christ répandu et communiqué, et qui utilise tous les langages pour dire sa foi et son amour.*»

Le regard sur Jésus donne la lumière et cette lumière enflamme l'élan de l'âme vers les profondeurs du mystère de Dieu. Que cette âme en effet se laisse conduire par cette aspiration, et la voici comme d'instinct portée vers le cœur du mystère. Et ce qui sort de son cœur à elle se trouve dès lors toujours être *juste*, «*parce qu'elle respire dans cette architecture de la pensée chrétienne qui est donnée même aux plus pauvres*». Le théologien se réjouit d'en être le témoin: «*C'est le grand* CREDO *chrétien qui chante à travers un pareil cœur. Et cela devrait être pour chacun de nous.*» Quand le théologien découvre «*ces choses inventées sous la poussée de l'amour et les trouve orthodoxes, il est émerveillé de cette interaction de la théologie et de l'amour*».

Ce regard sur Jésus, que nous devons apprendre à l'école des amis de Dieu, nous enseignera du même coup la juste attitude, qui est de crainte et d'humilité.

La *crainte:* «*non pas la crainte qui a peur... mais la crainte qui tremble d'amour devant la splendeur de Dieu*».

L'*humilité:* «*elle se met à la dernière place. Voilà l'humilité dans la manière de chercher Dieu*». Mais ici aucune étroitesse. Les chemins de Dieu ainsi tracés sont des voies de liberté et le théologien pourra dire: «*Que chacun de nous suive sa propre voie, pourvu qu'il le fasse intensément, le plus intensément possible!*»

*

«*Le péché d'ici-bas, la sainteté de Dieu, et le sang de Jésus entre ces deux abîmes.*» Cette formule semble un écho direct de sainte Catherine de Sienne, que l'Abbé Journet aimait tant. La lumière sereine de la contemplation lui permettait de voir – et de vivre avec quelle intensité – les grands drames du monde et de la condition humaine.

Il y avait un mot que cet humble prononçait souvent: le mot de *grandeur*. Il avait d'instinct le sens de ce qui est grand et noble, parce qu'il voyait tout dans la grandeur de notre vocation de fils de Dieu. Là est la raison de ses hautes exigences, et de sa sévérité à l'égard de tout ce qui pouvait sembler diminuer ou falsifier la vocation chrétienne.

Il remarque «*qu'il y a des âmes très grandes qui ne peuvent pas se tenir dans la médiocrité, et qui n'ont pas d'autre choix que le fond du péché ou la sainteté*». Et ceci découle de la nature du christianisme:

«*Quand le christianisme a touché le monde, lui apportant ces révélations inouïes, il a comme brisé la coque dans laquelle l'homme s'était enfermé, les*

cieux cristallins auxquels on croyait, et il a éveillé en lui des désirs inconnus et comme infinis. La grâce, quand elle se présente à l'homme, apporte avec elle un risque immense: ou il l'accueillera, ou il la repoussera; mais de quelque manière qu'il ait été touché par elle, son coeur s'est approfondi, pour le bien ou pour le mal, il ne peut plus être dans l'insouciance et la sécurité, il entre dans une période de désirs qui resteront toujours ici-bas inassouvis, et qui s'en iront vers la lumière ou les ténèbres.»

En conséquence, pas de vie chrétienne sans risque et sans appel au courage:

«*La vie spirituelle comporte donc un grand risque, mais il ne faut pas le craindre: nous sommes faits non pour fuir les risques, mais pour les affronter. Les affronter, bien sûr, dans le secours de Dieu, qui nous soutient de sa puissance et de sa douceur, et qui nous demande de nous engager dans cette aventure dont lui-même doit être le terme.*»

Ainsi pouvons-nous deviner quelque chose de l'envergure de la *prière* chrétienne. Car l'aventure humaine est d'abord *spirituelle* et spirituel est le *combat* que nous devons mener:

«*L'esprit est toujours plus grand que tout ce qui nous entoure, oui, mais il y a deux esprits, l'Esprit de Dieu et l'esprit du mal. Elles sont spirituelles aussi les puissances de ténèbres qui essaient de vous soulever*» (...)

Ainsi se comprend «*l'œuvre*» – combat et prière – des «amis de Dieu». Il en parle à propos du «*Nuage d'Inconnaissance*»:

«*S'il y a eu les préparations suffisantes, voici que va se produire 'l'œuvre', l'entrée dans le nuage d'obscurité: nuage* AU-DESSUS *de toi (c'est la profondeur de Dieu, insondable), nuage* AU-DESSOUS *de toi (c'est l'abîme du mal). Qu'arrive-t-il alors? Il arrive que l'âme pousse un cri, comme elle crie: Feu! lors d'un incendie. Mais ce qu'elle dira, c'est: Dieu! et puis: Péché! Faute! L'âme se trouve suspendue entre ces deux abîmes: God! sin! Seulement ces deux monosyllabes. Elle prend sur elle tout le péché du monde pour implorer l'Abîme d'En-Haut, afin que l'Abîme d'En-Haut, qui, suivant le mot de Pascal, 'est infiniment plus infini', vienne au secours de l'abîme d'en-bas. Que ces deux mots soient prononcés, ou qu'ils soient simplement comme l'élan du cœur, c'est une prière 'qui perce le ciel'.*»

Nous comprenons en quel sens, dans le combat spirituel, de la prière d'abord, le chrétien est engagé:

«*Il faut aller au fond: c'est ton cœur qu'Il veut! pas seulement ton comportement!*

Mais beaucoup fuient «*devant l'invitation divine*». «*Qu'arrive-t-il alors quand nous autres chrétiens baptisés, ou encore ayant reçu le sacrement de l'ordre, ne vivons pas dans l'intensité de l'amour? Eh bien, nous sommes pour les autres un scandale: les chrétiens, dit-on, ne sont pas meilleurs que les autres!*»

Les amis de Dieu, «*les spirituels, eux, toujours sont engagés par le fond de leur être*».

*

Le regard sur Jésus, l'amour passionné pour Jésus jettent l'ami de Dieu dans le combat spirituel. Il mesure l'abîme du mal et sa prière perce les cieux pour atteindre le cœur de Dieu. C'est à partir de là – et ce sera le dernier thème que je vous propose de méditer – que nous comprenons pourquoi c'est dans l'intensité de l'amour que la théologie la plus exigeante trouve sa respiration. Et ceci parce qu'on ne saurait sans violence séparer la foi et l'amour et qu' «*ici-bas, dans la route ouverte par la foi, l'amour va plus loin que la foi*». Ainsi l'amour théologal est-il comme le climat obligé de la théologie.

«*Saint Thomas explique qu'ici-bas la connaissance de foi ne peut être que médiatisée par les formules: Dieu a créé le monde... le Verbe s'est fait chair... Personne n'a de plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ceux qu'Il aime... Toutes les grandes révélations divines sont faites dans des propositions auxquelles adhère la foi. Mais l'amour sent que sous les formules existe une splendeur qu'elles ne peuvent exprimer; et il s'en va comme une flèche dans ce Centre qui n'est connu qu'à l'obscur, pour s'y fixer. Mais c'est alors que de l'amour sort comme une fleur de connaissance, connaissance obscure qui s'appelle le don de sagesse, car elle s'en va vers ce Dieu connu comme inconnu. Non pas inconnu au sens où nous n'en aurions aucune connaissance; mais au sens où nous savons que ce qu'il y a en lui déborde ce que nous en pouvons connaître.*»

Et encore ceci qui est magnifique:

«*Voilà donc ces grands contemplatifs, qui sombrent dans le mer où plus rien n'est distinct, dans le 'nuage d'inconnaissance'... Quand ensuite ils reviennent à la surface, que trouvent-ils? Quand le soleil commence à pâlir, les étoiles réapparaissent: ils retrouvent toutes les formules du Credo comme colorées par cette entrée dans la nuit profonde de Dieu, et ils les aiment toujours davantage. Ils ne jettent pas la coupe, mais au contraire la trouvent toujours plus vaste et plus profonde, pour y boire jusqu'à la fin...*»

Il dira encore, à propos de l'Eucharistie:

«*Lorsque nous communions, nous sommes au bord de la mer, prenant quelques gouttes dans notre main... et laissant l'Infini...*»

N'allons donc pas opposer la rigueur de l'expression théologique et la profondeur de l'amour, car «*ce qui est de foi, ce n'est pas seulement la réalité cachée derrière la formule, c'est la formule elle-même en tant que débouchant sur la réalité. Ou bien, si vous voulez, c'est la réalité en tant que la formule la discerne dans la nuit de la foi*».

Un amour qui ne s'avancerait plus sur le chemin tracé par l'énoncé de foi ne serait plus la charité divine. Mais il est vrai aussi que les formules du *Credo* sont faites pour se charger des feux que leur communique l'amour théologal comme les diamants sont faits pour être plongés dans la lumière. Si on perd de vue cela, on tombe dans l'illusion: la pureté même du regard sur Jésus apparaîtra comme une intolérable contrainte, et une imprécision et un flou embués de ténèbres sembleront apporter une libération. Mais si nous tenons cela, nous comprendrons comment dans un même esprit ont pu habiter tout à la fois une exigence extrême de rigueur, avec la

méfiance des formules équivoques et ambiguës, et une immense tendresse qui jaillit au-dehors avec lyrisme et souveraine liberté.

*

Le Cardinal Journet, dans sa farouche modestie, n'aimait pas qu'on parlât de lui. En l'écoutant nous parler des «amis de Dieu», c'est cependant bien de lui que j'ai le sentiment qu'il a été parlé. Mais quand il nous parle ainsi de ce qui est au fond de son cœur, c'est encore en s'effaçant afin de nous conduire à l'essentiel: le regard sur Jésus, l'amour de Jésus, vécu dans toute son intensité. Ainsi cet ami de Dieu nous aide-t-il en cette heure à entrer par la foi et par l'amour dans le mystère de l'Eucharistie – ce mystère de la Messe qui fut le centre de son pèlerinage ici-bas. Amen.

GEORGES COTTIER, O.P.

NOVA ET VETERA

Fondateur: **Charles, Cardinal Journet (†)**

Direction et Rédaction: Georges Cottier, O. P.
4, av. Saint-Paul,
1208 Grange-Canal (Genève)

Edition et administration: Librairie Méroz,
12, boulevard Georges-Favon,
case postale 301
1211 Genève 11

Compte de chèques postaux: Genève 12-10232
(Revue *Nova et Vetera*)

* * *

Conditions d'abonnement pour 1975

(Les abonnements sont annuels et partent toujours du N° 1 de l'année en cours.)

Suisse: Abonnement annuel ordinaire:		Fr. 20.—
Abonnement de soutien		Fr. 25.—
Prix du numéro à part		Fr. 5.50
Autres pays (y compris la France):		
Abonnement annuel	Fr. suisses	23.—
Le numéro	Fr. suisses	6.—

Nos abonnés français peuvent payer leur abonnement par simple mandat ou virement postal sur notre CCP **en mentionnant bien le n° de CCP: 12-10232**

Nous demandons à nos abonnés, aux éditeurs de livres et de revues, de prendre note du changement intervenu dans notre adresse.